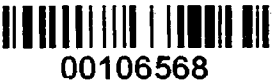
00106568
GOD
940.27
Jou/Mem
106568


00106568

GOD
940.27
Joh / Mem
106568

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 31 October, 2019

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA CAMPAGNE DE 1796

106568

CONTENANT *les opérations de* L'ARMÉE DE SAMBRE ET MEUSE, *sous les ordres du général en chef* JOURDAN.

PAR ***.

GOD
140.27
Jou/Mem
106568

PARIS,
Chez MAGIMEL, ANSELIN, et POCHARD, libraires, rue Dauphine, n°. 9.

1818.

INTRODUCTION

Nous avions rédigé avec des matériaux authentiques des Mémoires sur la Campagne de l'armée du Nord, en 1793, et sur celles de l'armée de Sambre et Meuse, en 1794, 1795 et 1796, sans avoir l'intention de les rendre publics. L'impartiale vérité offusque toujours la vue des contemporains: la postérité peut seule en fixer l'éclat. Cependant, après avoir lu l'Histoire de la Campagne de 1796, généralement attribuée au Prince CHARLES, nous avons pensé qu'il était convenable de publier à notre tour, la partie de nos Mémoires qui a rapport aux événemens de cette Campagne, en intercalant dans le récit des faits, ou en notes, les réflexions que nous a suggérées cet ouvrage.

Le prince CHARLES avait certainement le droit de critiquer les opérations de ses adversaires ; les fautes des Généraux en chef, sont du domaine de l'histoire : mais il y a des règles qu'un auteur, quel qu'il soit, ne doit jamais enfreindre ; et l'ARCHIDUC avait d'autant moins de droit de s'en écarter, qu'il sait fort bien que ceux qu'il traite avec moins d'égard, n'oublieront pas le respect qui lui est dû. Il y a, d'ailleurs, peu d'adresse à agir de la sorte, puisque la gloire d'un général d'armée est toujours en raison du mérite de celui qui lui est opposé.

Nous avons cru nécessaire de faire précéder le récit des événemens de 1796, d'un coup-d'œil rapide sur les Campagnes précédentes, et la situation de l'Europe ; nous avons inséré, dans des notes séparées, quelques-unes des pièces

justificatives les plus importantes qui sont en notre pouvoir, et dont au besoin, nous prouverons l'authenticité. Nous aurions désiré joindre à nos Mémoires, des cartes qui en auraient facilité l'intelligence ; mais leur confection eut exigé plusieurs mois, et comme notre but aujourd'hui est de rectifier les erreurs où l'ARCHIDUC est tombé, et de démontrer que les avantages qu'il a remportés ne sont pas présentés avec l'impartialité que l'histoire réclame, une publication plus tardive eut perdu le mérite de l'à-propos; d'ailleurs ceux qui possèdent l'ouvrage de ce prince, pourront se servir de celles qui l'accompagnent, pour lire le nôtre avec plus de fruit.

Soldat depuis l'enfance, nous sommes peu accoutumé à manier la plume ; nous n'avons donc de prétention qu'au

mérite d'écrire la vérité ; et si nous nous sommes trompé sur quelques points, c'est par défaut de renseignemens, et notre intention n'y a aucune part.

Au surplus, il ne serait pas étonnant qu'on rencontrât dans ces Mémoires, quelques passages qui ressemblassent à des fragmens de l'ouvrage intitulé : *Victoires et Conquêtes*, car ayant donné en communication nos manuscrits à nos éditeurs, ils ont jugé plus commode d'en faire des extraits, que d'en prendre l'esprit.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA CAMPAGNE

DE 1796.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Coup-d'œil rapide sur les Campagnes qui ont précédé celle de 1796, et sur la situation de l'Europe.

Au moment où la Révolution éclata en France, tous les Souverains de l'Europe formèrent une coalition dont le but apparent fut de garantir leurs États de la propagation des principes démocratiques. Mais le partage de la Pologne était trop récent pour ne pas inspirer de défiance : les Français aperçurent dans le traité de Pilnitz, le projet de

démembrer leur patrie, et quand le duc de Brunswick annonça, par un manifeste inconsidéré, qu'il ne laisserait pas pierre sur pierre dans la Capitale, si la Nation ne se soumettait aux lois qu'il venait lui dicter, les Français indignés coururent aux armes pour défendre leur indépendance. Leurs généreux efforts d'abord couronnés par la victoire, délivrèrent leur pays ; mais bientôt les armées furent ramenées sur les frontières. Quelques provinces furent envahies ; plusieurs places fortes tombèrent au pouvoir de l'ennemi ; la guerre civile éclata dans l'intérieur ; et la République fut, au moment de succomber. Mais alors, si les Monarques ligués avaient effectivement en vue le rétablissement des Bourbons sur le trône, il paraît également certain que chacun d'eux aspirait à faire tourner les événemens de la guerre à son avantage particulier. Cette divergence d'intérêts préserva la France d'un démembrement. Le moment n'était pas encore arrivé où marchant franchement vers un but d'utilité commune, chaque allié ne songerait pas à alléger ses charges aux dépens des autres ; il fallait pour cela, qu'un homme extraordinaire s'emparât des éléments de la Révolution, et

qu'après avoir alternativement trompé tous les partis, et vaincu toutes les Puissances, il apprit aux Rois qu'ils n'avaient de salut que dans la réunion de leurs volontés et de leurs moyens.

Les calamités qui pesaient sur la France, étaient encore aggravées par un Gouvernement oppresseur et sanguinaire, qui, après avoir fait couler le sang du Roi le plus chéri et le plus digne de l'être par ses vertus, semblait vouloir s'abreuver de celui des citoyens les plus recommandables. *Cependant, rien* n'ébranla *la résolution* prise par la Nation *de s'ensevelir* sous les ruines de sa Capitale, plutôt que de subir le joug des étrangers. Ceux de ses enfants à qui elle confia le soin de sa défense, se montrèrent dignes d'une si noble mission. Bientôt les armées républicaines arrêtèrent la marche triomphante des ennemis; et sur la fin de 1793, le déblocus de Maubeuge et celui de Landau, furent le prélude des victoires de l'année suivante.

Dans cette campagne, féconde en événemens dignes d'occuper la mémoire des hommes, le sol de la République fut délivré; les phalanges françaises atteignirent les bords du Rhin, et ne s'arrêtèrent qu'après avoir conquis la

Hollande. Honneur à ces braves armées qui, étrangères à tous les crimes qui souillèrent cette époque mémorable, et aux funestes dissensions qui déchirèrent la Patrie, versèrent leur sang pour l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire !

La Nation ne tarda pas à recueillir le fruit de ses sacrifices et des victoires de ses armées. Le roi de Prusse signa la paix le 5 avril 1795. Ce traité glorieux en ce qu'il rompait le premier chaînon de cette coalition qui avait menacé l'existence politique de la France, était en même temps avantageux : en permettant aux troupes républicaines d'occuper ses provinces de la rive gauche du Rhin, Frédéric-Guillaume laissait entrevoir la possibilité de reculer, à la paix général, les frontières de la République, jusqu'aux bords de ce fleuve. L'Espagne et quelques princes d'Allemagne, suivirent bientôt l'exemple de la Prusse.

Alors le but de la guerre changea totalement. Renonçant à leurs projets de conquête et de domination, les Souverains coalisés ne combattirent plus que pour reconquérir les provinces envahies. Dès ce moment aussi, le Gouvernement Républicain devint l'arbitre de la paix et de la guerre. Qui doute qu'il n'eut

mis un terme à celle-ci, en restituant la Belgique à l'Autriche? Mais un tel traité eut été contraire à l'opinion qui dominait en France et trop avantageux à l'Empereur.

Dans une guerre ordinaire, la modération du vainqueur est souvent une garantie de la durée de la paix; mais dans une lutte engagée pour arrêter le cours de la Révolution, il était naturel de penser que les Souverains rentrant en possession des provinces perdues, fomenteraient les germes d'une seconde guerre, et qu'après avoir rétabli leurs finances et leurs armées, ils saisiraient le prétexte le plus frivole pour recommencer les hostilités. Le Gouvernement crut donc de l'intérêt de la France de ne poser les armes, qu'après leur avoir fait supporter les frais de la guerre et exigé d'eux la cession des provinces situées sur la rive gauche du Rhin. Cet aggrandissemeut de territoire, en lui donnant une prépondérance marquée sur toutes les Puissances de l'Europe, lui garantissait qu'à l'avenir elles ne s'immisceraient plus légèrement dans les affaires de son administration intérieure. Mais le Gouvernement démocratique n'était pas assez stable, pour remplir de si hautes destinées.

La tyrannie d'un comité sanguinaire avait été renversée, et tous les bons Français avaient applaudi avec enthousiasme, à cet heureux événement ; toutefois la Convention après avoir anéanti le pouvoir qui l'avait opprimée, ne sut point faire usage de l'autorité qu'elle venait de ressaisir, et resta divisée en deux partis qui se livrèrent des combats continuels. L'un ne voyait de salut que dans le rétablissement du régime de terreur qui venait d'être abattu ; l'autre croyait en apercevoir le retour dans toutes les mesures fortes et énergiques réclamées par les circonstances ; et de l'impuissance où la Convention se trouva d'imprimer au Gouvernement une marche, tout-à-la-fois juste et vigoureuse, naquirent la faiblesse, l'incertitude, le désordre et l'anarchie. Quand on se retrace les troubles du Midi, les fureurs de la Vendée et les discussions de la Convention, on est surpris que la Nation, en proie à de telles convulsions, n'ait pas succombé ; et lorsqu'on jette les yeux sur l'abandon et le dénuement des armées, on s'aperçoit d'abord qu'un sentiment plus noble encore que celui de la gloire, les retenait devant l'ennemi ; en effet, le patriotisme les soutint au-

milieu de tous ces désordres, et leur aurait fait surmonter tous les obstacles si Pichegru, qui entra en correspondance avec le Prince qui commandait les Émigrés, n'eut fait éprouver des revers à l'armée de Rhin et Moselle et neutralisé l'ardeur de celle de Sambre et Meuse.

Cette dernière débuta d'une manière brillante dans la campagne de 1795. Après avoir forcé le passage du Rhin à Dusseldorf, et s'être emparé de cette place, elle se porta sur les bords du Mein. Mais resserrée dans cette position, entre le Rhin et la ligne de neutralité dont la France était convenue avec la Prusse; menacée d'être enveloppée par Clairfait qui ne s'était pas cru obligé de la respecter; enfin abandonnée de l'armée de Rhin et Moselle tenue à dessein dans l'inaction par son chef, elle fut obligée de revenir sur ses pas. Sa retraite se fit en bon ordre, et bientôt après on la vit marcher au secours de celle de Pichegru, culbutée devant Mayence, et contrainte à se retirer derrière les lignes de la Queich.

Cette campagne fut terminée par un armistice, dont les Autrichiens firent la proposition aux Français. Ceux-ci restèrent mai-

tres de Dusseldorf, qui donnait à l'armée de Sambre et Meuse, un facile débouché sur la rive droite du Rhin.

A cette époque, un Gouvernement plus régulier venait d'être établi. La France était enfin sortie de l'état de trouble et d'anarchie où elle avait été plongée pendant quatre ans ; mais le Directoire, soumis à une marche constitutionnelle, n'avait qu'une puissance limitée, que les assemblées délibérantes affaiblissaient chaque jour, sous prétexte de veiller à la liberté publique. Cependant il fallait soutenir la guerre en Allemagne et en Italie, soumettre les Vendéens, et comprimer les Royalistes et les Jacobins, également intéressés à s'opposer à l'affermissement des nouvelles institutions ; les armées manquaient de tout ; les ressources de toutes espèces étaient épuisées ; et le peuple à qui on avait tant parlé de ses droits et si peu de ses devoirs, se montrait peu disposé à faire de nouveaux sacrifices ; enfin la situation de l'intérieur ne permettait plus de faire exécuter la loi de la Réquisition avec rigueur. A Rome, dans une telle circonstance, on eut nommé un Dictateur ; en France, on discutait sur les limites du pouvoir de chaque autorité.

La Prusse jouissait des avantages de la paix ; la plupart des petits Princes d'Allemagne s'étaient mis sous sa protection, et par sa médiation, avaient traité avec la République.

La Russie encore spectatrice d'une guerre qui affaiblissait l'Autriche, sa rivale, s'occupait de l'organisation des provinces de la Pologne, qui venaient de passer sous sa domination.

L'Angleterre affermissait son empire maritime ; ses flottes couvraient les mers d'Europe et des *Indes ; elle occupait toutes les Colonies Françaises* et la plupart des établissemens Hollandais, et donnait une nouvelle activité à ses intrigues, pour renouer une coalition générale contre la France.

L'Espagne, après avoir fait sa paix, se voyait à la veille d'être entraînée à la guerre, par les menaces de l'Angleterre ou par les prétentions de la République.

L'Autriche, une partie de l'Empire, les rois de Sardaigne et de Naples étaient seuls restés en guerre contre la France. Ces puissances se disposaient à faire les plus grands efforts dès l'ouverture de la campagne, et les faibles avantages remportés par les armées impériales, sur le Rhin, à la fin de 1795, grossis

à leurs yeux par l'Autriche, leur étaient présentés comme un heureux présage de plus grands triomphes (1).

---

(1) Si nous nous déterminons à publier nos Mémoires sur la Campagne de 1795, on y verra :

1°. Que Pichegru ne dirigeait pas, au commencement de la campagne, les mouvemens de l'armée de Sambre et Meuse, ainsi que l'ont avancé les auteurs du Dictionnaire des Siéges et Batailles, à l'article *Dusseldorf*.

2°. Que cette armée fut victorieuse jusqu'au moment où ayant fait sa jonction avec celle de Rhin et Moselle, sous les murs de Cassel, elle passa sous le commandement de Pichegru.

3°. Que le général Jourdan fit tous ses efforts pour engager Pichegru à tirer parti des forces imposantes que le Gouvernement avait mises à sa disposition, pour accabler les Autrichiens.

4°. Que l'armée de Sambre et Meuse fut exposée au plus imminent danger, par l'obstination de Pichegru à laisser la sienne sur la rive gauche du Rhin, au lieu de la porter sur la rive droite, et par les ordres du Directoire qui prescrivait à Jourdan de respecter la ligne de neutralité.

5°. Que cette armée s'étant tirée heureusement de cette position fâcheuse, cessa d'être sous les ordres de Pichegru, et marcha néanmoins dans le Hunds-Ruck au secours de celle de Rhin et Moselle, et que l'opiniâtreté de Jourdan, à défendre le terrain pied à pied, amena les généraux ennemis à lui proposer un armistice.

On voit par là combien les historiens qui ont écrit sur ces campagnes, ont dû commettre d'erreurs.

CHAPITRE II.

Situation des armées belligérantes sur le Rhin. — Entrevue des généraux en chef Moreau et Jourdan. — Rupture de l'armistice. — Position des armées à l'époque de la reprise des hostilités.

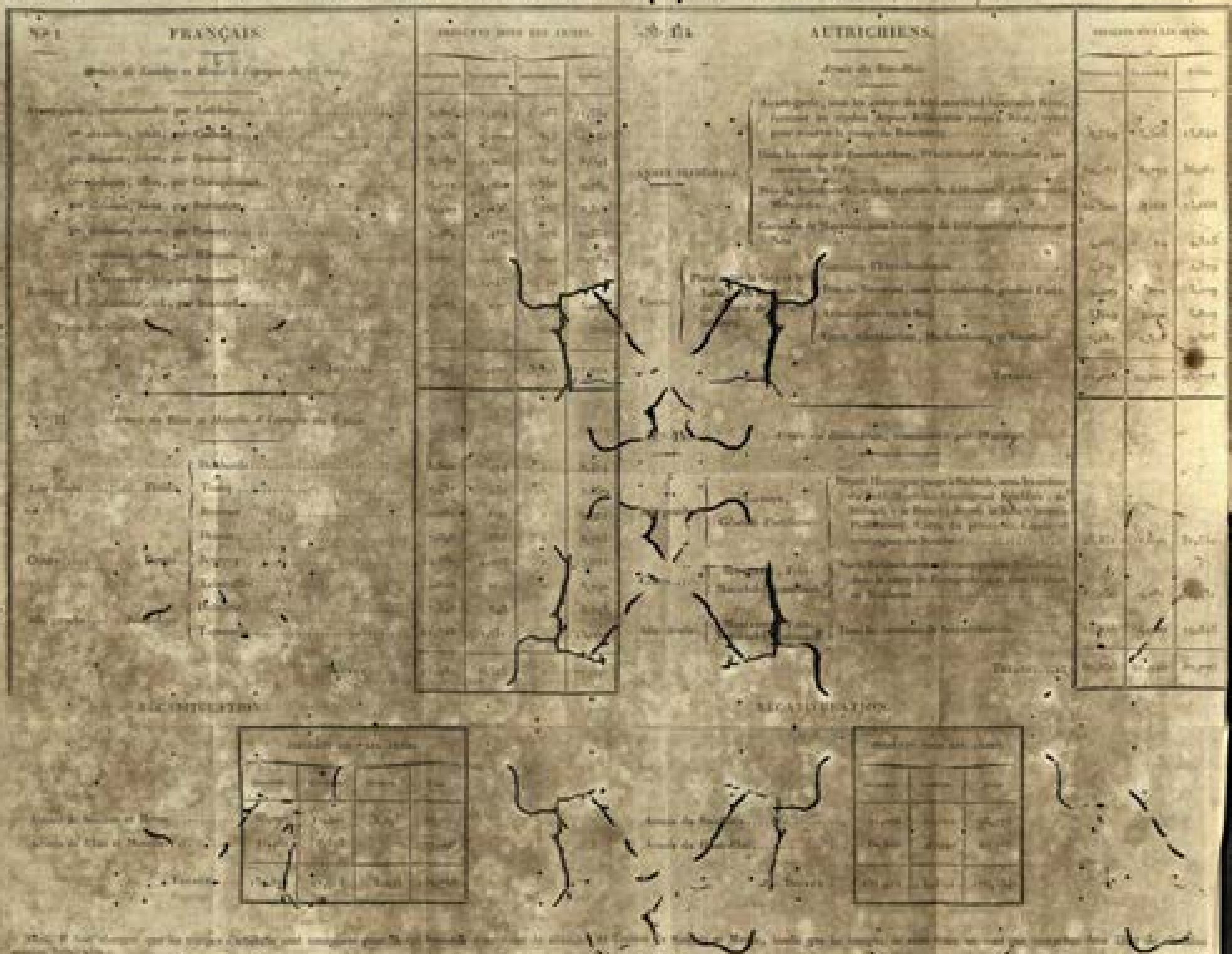
Pichegru avait été rappelé et remplacé par Moreau, à l'armée de Rhin et Moselle; celle du Nord avait été mise sous les ordres du général Beurnonville; et Jourdan conservait le commandement de celle de Sambre et Meuse. Cette dernière, forte de 78,000 combattants dont 11,000 de cavalerie (*Voyez le tableau n°. I, page* 17.), cantonnait le long du Rhin et de la Moselle; quoique composée de troupes d'une valeur éprouvée, elle était loin d'être en état d'ouvrir la campagne. Son habillement et son équipement étaient dans le plus mauvais état; la solde arriérée pour la troupe, illusoire pour les officiers, ne suffisait pas à leurs premiers besoins. Les magasins de vivres et de munitions étaient épuisés. L'artillerie

manquait de chevaux et de charretiers ; la cavalerie était pitoyablement montée ; enfin, la caisse ne renfermait que de vains Assignats et point de crédit.

Toutefois malgré ce dénuement absolu, on avait profité de l'hiver pour réparer les fortifications de Dusseldorf, et la place se trouvait couverte par un camp retranché ; des redoutes avaient été construites dans l'île de Neuwied, dont les Français étaient restés maîtres à la fin de la campagne précédente ; la communication avec l'île était assurée par un pont de bateaux ; des ouvrages avaient été élevés sur les rives de la Moselle, pour couvrir les ponts de Muhlheim, de Traerbach, de Treis et d'Alken ; enfin, les hauteurs de la Chartreuse, devant Coblentz, celles du Traerbach et de Trèves avaient été retranchées.

L'armée de Rhin et Moselle (*Voyez le tableau n°. II, page 17.*) comptait également 78 mille combattants ; elle cantonnait dans l'Alsace et le pays des Deux Ponts, et ne se trouvait guères dans un meilleur état que la première.

L'armée du Nord, forte d'environ 40 mille hommes y compris les troupes hollandaises, n'avait d'autre objet que de maintenir la tranquillité en Belgique et en Hollande, et de



rassurer le Gouvernement de cette République, contre la crainte que lui inspiraient les flottes de l'Angleterre.

L'archiduc Charles venait de prendre le commandement de l'armée autrichienne du Bas-Rhin, en remplacement de Clairfait; celle du Haut-Rhin était sous les ordres de Wurmser; elles comptaient ensemble 176 mille combattants (*Voyez les deux tableaux ci-contre, n.os. III et IV*). Indépendamment d'une supériorité de 20 mille hommes, les Impériaux avaient encore l'avantage d'une cavalerie beaucoup plus nombreuse, car la leur s'élevait à 43 mille chevaux, tandis que celle des Français n'était que de 18 mille. Ces deux armées qui d'ailleurs ne laissaient rien à désirer, soit dans le personnel, soit dans le matériel, fières des succès remportés à la fin de la campagne précédente, étaient pleines d'ardeur et de confiance, et n'aspiraient qu'au moment d'en venir aux mains.

Les hostilités venaient de commencer en Italie; Bonaparte avait battu Beaulieu à Montenotte et Millesimo. Ce brillant et audacieux début présageait de grands et rapides succès. Le Directoire aurait voulu rompre l'armistice

sur le Rhin, afin d'empêcher les Autrichiens d'envoyer des secours en Italie; mais les armées françaises paraissaient hors d'état d'ouvrir la campagne en Allemagne.

Cependant le Directoire adressa aux généraux en chef un plan, sur lequel ils conférèrent le 7 mai, à Trèves. (*Voyez pièce justificative, n°. I.*)

Le Gouvernement avait décidé que dans le cas où Jourdan se croirait en état d'ouvrir la campagne, il placerait un corps de 25 mille hommes, sous les ordres de Marceau, en avant de Trèves, pour le lier à l'armée de Rhin et Moselle, laissant un cordon sur la Nahe, et qu'avec le gros de son armée, il passerait le Rhin, à Dusseldorf, et s'avancerait sur la Lahn, afin de rappeler sur la rive droite du fleuve, les troupes ennemies qui étaient sur la rive gauche. Pendant ce temps, Moreau, par une attitude offensive, eut garanti Marceau des attaques de l'ennemi; enfin lorsque Jourdan aurait forcé les Autrichiens à repasser sur la rive droite, le corps de Marceau devait filer derrière l'armée de Rhin et Moselle, et aller tenter le passage du Rhin, entre Huningue et Strasbourg. Il était expressément défendu d'engager une affaire sérieuse sur la rive gauche.

Les Généraux en chef proposèrent quelques modifications à ce plan de campagne. (*Voyez pièce justificative, n°. II.*) L'armée de Sambre et Meuse après avoir laissé en avant de Trêves, un détachement de 25 mille hommes et un cordon dans le Hunds-Ruck, n'en eut porté sur la Lahn qu'environ 40 mille; ce mouvement devait, à la vérité, dégager la rive gauche du Rhin, et mettre Jourdan aux prises avec les principales forces de l'ennemi sur la rive droite: mais il n'aurait pu être secouru, puisque pendant ce temps, Marceau se serait trouvé en marche vers le Haut-Rhin, et que l'armée aux ordres de Moreau, séparée des Autrichiens par le Rhin, n'aurait pu les empêcher d'accabler celle de Sambre et Meuse. Jourdan et Moreau représentèrent donc au Directoire, qu'il leur paraissait plus naturel de faire tenter le passage dans le Haut-Rhin, par les troupes qui se trouvaient en Alsace, et de confier le commandement de cette expédition, à un général qui connût le cours du fleuve, que de perdre vingt jours à y faire arriver des troupes de l'armée de Sambre et Meuse, sous un chef qui n'avait jamais fait la guerre dans cette partie. Ils proposèrent également au Gouvernement, d'autoriser le Général

en chef de l'armée de Sambre et Meuse, à se faire joindre sur la Lahn, par toutes les troupes dont la présence ne serait pas indispensable sur la Nahe, lorsque les principales forces de l'ennemi se seraient reployées sur la rive droite du Rhin; alors il eut été en état de combattre, ou au moins de tenir en échec l'Archiduc, pendant que Moreau exécuterait le passage du Haut-Rhin. Et comme d'ailleurs, les armées françaises n'étaient pas prêtes à entrer en campagne, ils communiquèrent, au Directoire, leurs vues sur ce qu'ils croyaient convenable de faire, dans le cas où l'ennemi romprait l'armistice, et prendrait l'offensive.

Dans cette supposition, soit que les Autrichiens se portassent en force contre l'armée de Rhin et Moselle, ou contre celle de Sambre et Meuse, il était indispensable que celle qui serait le plus faiblement attaquée, marchât au secours de l'autre et livrât bataille. Les Généraux en chef demandèrent donc l'autorisation d'engager une affaire générale, lorsqu'ils en verraient l'occasion favorable.

Les Autrichiens dénoncèrent, en effet, la rupture de l'armistice, le 21 mai. Les hostilités devaient recommencer le 31. L'en-

nemi, annonçait hautement l'intention de pénétrer en France, par la Moselle et la Sarre. Mais à cette époque, Bonaparte avait envahi le Milanais et dicté la paix à la Cour de Turin. Le Cabinet de Vienne ordonna à Wurmser de détacher 25 mille hommes pour couvrir le Tyrol et sauver Mantoue. On a prétendu que cette circonstance, força les Impériaux à renoncer à leur premier projet, et que les généraux reçurent l'ordre de rester sur la défensive. Cependant, malgré le détachement qui venait de passer en *Italie*, les armées autrichiennes sur le Rhin, étaient encore aussi nombreuses que celles de la République ; elles conservaient la supériorité que leur donnait leur immense cavalerie, et se trouvaient pourvues de tous les moyens pour entrer en campagne : il semble que ces avantages comparés à l'état de dénuement des armées républicaines auraient dû engager les généraux ennemis à prendre l'offensive. Il est vrai que la position des Français était appuyée d'une ligne de places fortes ; mais sans entrer dans la discussion de savoir si, d'après le système de guerre adopté de nos jours, le grand nombre de ces sortes de places est plus utile que nuisible, bornons-nous à remarquer,

que les Autrichiens occupant une position centrale, pouvaient débuter par marcher avec leurs principales forces, contre une des deux armées de la République ; et qu'au premier avantage remporté par eux, les généraux français forcés de jeter de nombreuses garnisons dans les forteresses, se seraient affaiblis, et auraient donné la supériorité aux armées autrichiennes pour toute la campagne. On est également fondé à observer, que si réellement les généraux ennemis reçurent l'ordre de rester sur la défensive, ils auraient dû concentrer leurs armées sur la rive droite du Rhin, tant pour arrêter celle de Sambre et Meuse qui, de Dusseldorf, avait la facilité de se porter sur la Lahn et même sur le Mein, que pour s'opposer au passage que Moreau pouvait tenter dans la partie supérieure de son cours. Quoiqu'il en soit, le 31 mai, jour où devaient commencer les hostilités, les Impériaux tenaient encore une position offensive, et les Français une position défensive.

Kleber, ayant sous ses ordres les divisions Lefebvre et Collaud, était à Dusseldorf ; la réserve d'infanterie, commandée par Bonnard, à Cologne et Bonn ; la division Grenier, à Coblentz ; celles des généraux Championnet,

Bernadotte, Poncet et la réserve de cavalerie, étaient réunies dans le Hunds-Ruck; la division de Marceau, à Birkenfeld; le général en chef avait son quartier-général à Kirchberg.

Le gros de l'armée de l'Archiduc était à Baumholder et sur la Nahe; son aîle droite, aux ordres du prince du Wurtemberg, sur la rive droite du Rhin, entre la Lahn et la Sieg.

L'armée de Rhin et Moselle se trouvait derrière la Lauter; sa droite s'étendant le long du Rhin jusqu'à Huningue, et sa gauche se prolongeant jusqu'à Hombourg, par Anveiller, Pirmasens et Deux-Ponts.

L'armée Autrichienne du Haut-Rhin, était en avant de Manheim, sur le Spirbach et à Kaiserslautern, ayant un cordon de troupes sur la rive droite du Rhin, jusqu'aux environs de Bâle.

CHAPITRE III.

Marche de l'aile gauche de l'armée de Sambre et Meuse sur la rive droite du Rhin. — Passage de la Sieg. — Combat d'Altenkirchen.

L'armée de Sambre et Meuse était dans une position précaire : menacée sur sa droite par les principales forces de l'Archiduc, elle courait le danger d'être rejetée derrière la Moselle, et séparée de celle de Rhin et Moselle. Le prince Charles et Wurmser avaient, au contraire, leurs communications bien assurées avec la rive droite du Rhin, par les places de Mayence et de Manheim ; réunis, pour ainsi dire, ils avaient la facilité de combiner leurs mouvemens, et de marcher en force contre l'une des deux armées françaises, tandis que Moreau et Jourdan, séparés par une grande distance, ne pouvaient, qu'avec peine, concerter leurs opérations. Le Hunds-Ruck,

pays naturellement pauvre, et ruiné par le long séjour qu'y avaient fait les armées, n'offrait aucune ressource. D'ailleurs les communications y étaient alors si difficiles, qu'il devenait impossible d'y faire arriver les subsistances nécessaires à l'armée. Dans cet état de choses, il n'était pas probable que Moreau forçât le passage du Rhin vers sa droite, tant que sa gauche et son centre seraient menacés par l'armée de Wurmser. Ces considérations déterminèrent le Général en chef de l'armée de *Sambre et Meuse* à faire tous ses efforts pour contraindre l'ennemi à abandonner la rive gauche du Rhin, et porter le théâtre de la guerre sur la rive droite. Il ordonna à Kleber de marcher avec l'aile gauche par Dusseldorf, sur la Sieg et la Lahn. (*Voyez Pièce justificative, n° III.*) Cette manœuvre n'était pas sans inconvéniens; l'Archiduc pouvait se borner à opposer à Kleber un corps suffisant pour ralentir ses opérations, et marcher, avec le gros de son armée, contre Jourdan dans le Hundsruck. Mais, dans ce cas, le Général en chef se serait reployé sur les camps retranchés de Trèves, de Traerbach et de la Chartreuse, où il aurait arrêté son adversaire, pendant que Kleber s'avançant sur le Mein,

se serait emparé des magasins de l'ennemi. Si, au contraire, l'Archiduc s'était porté sur la rive droite du Rhin, ainsi que Jourdan le désirait, il devenait probable que l'aile gauche de l'armée française se serait reployée sur Dusseldorf; mais cet inconvénient ne balançait pas l'avantage que son premier mouvement aurait produit, et encore moins celui de donner à Moreau la facilité d'effectuer son passage dans le Haut-Rhin. Le Directoire ayant approuvé cette résolution, Jourdan en fit part à Moreau, en l'engageant à renforcer sa gauche, pour la mettre à même d'agir, en cas de besoin, de concert avec la droite de l'armée de Sambre et Meuse. Il invita en même temps le Général en chef de l'armée du Nord, à faire passer un corps de huit à dix mille hommes à Dusseldorf; mais les troupes françaises de cette armée étant à la solde de la Hollande, le Gouvernement Batave ne voulut pas consentir à leur départ.

Kleber qui, dans la journée du 30 [illegible]ai, avait réuni ses troupes vers Oppladen, passa la Wiepper, le 31 au matin, et vint camper entre Portz et le château de Bensberg. Le lendemain, il s'avança sur la Sieg. Les bords de cette rivière, et ceux de l'Acher, étaient dé-

fendus par quatre bataillons et dix escadrons, commandés par le général Kienmayer. Le prince de Wurtemberg informé de la marche de Kleber, laissa cinq bataillons et dix escadrons, aux ordres du général Finke, dans la plaine de Neuwied, et partit d'Altenkirchen, avec le surplus de ses troupes, pour se réunir à Kienmayer et attaquer les Français; mais il fut prévenu par Kleber. Collaud força le passage de la Sieg, à Neudorf et à Menden. Lefebvre culbuta les avant-postes autrichiens, passa l'Acher à Troisdorf et à Lohman, s'empara de la ville et du pont de Siegbourg avant l'arrivée du Prince. Cependant la tête de la colonne, qui marchait au secours de ce point, étant arrivée, l'ennemi tint ferme un instant à Nieder-Pleiss, et fit même un mouvement offensif contre Collaud, qui s'avançait de Mendorf par la rive droite de la Sieg: il fut repoussé et poursuivi par la cavalerie française, jusqu'au défilé de Wart. Kleber annonça que la perte des Autrichiens s'élevait à 2,400 hommes, dont mille prisonniers. Nous croyons ce rapport un peu exagéré. La division Lefebvre prit position à Happenchoos, et celle de Collaud sur les hauteurs d'Hennef.

Kleber croyant que l'ennemi défendrait la

position d'Ukerath, qui paraissait inexpugnable de front, fit ses dispositions pour la prendre à revers. Lefebvre reçut l'ordre de partir le 2 juin au matin, pour aller passer la Sieg au-dessus de Blankenberg. Il fut ordonné à Collaud de se diriger, par les montagnes, sur Jungrath, et d'arriver sur les derrières de l'ennemi. Ce mouvement fut exécuté avec beaucoup de précision : les deux colonnes débouchèrent à point nommé ; mais déjà l'ennemi avait fait sa retraite sur Altenkirchen. Kleber campa à Ukerath.

Le lendemain, les troupes françaises séjournèrent : l'apparition d'une reconnaissance, poussée sur Altenkirchen, dérangea le plan d'attaque que le prince de Wurtemberg avait médité. On engagea de part et d'autre quelques affaires d'avant-postes qui n'eurent aucun résultat. Les Autrichiens occupaient les hauteurs d'Altenkirchen, et la position de Crobach: leurs avant-postes étaient à Weyer-Busch.

Le 4 juin, Kleber se porta en avant. Lefebvre, qui formait la tête de la colonne, fit reployer les avant-postes : arrivé sur les hauteurs en face d'Altenkirchen, il partagea ses troupes en trois colonnes, pour attaquer tout à la fois le centre et les deux ailes de l'ennemi.

Celle de gauche, composée de la 96.e demi-brigade de ligne, d'un bataillon de la 25.e légère, et d'une batterie d'artillerie légère, était aux ordres du général Soult. Celle de droite, formée d'un bataillon de grenadiers, et de deux bataillons de la 25.e légère, était conduite par le chef de brigade Brunet. Lefebvre s'était réservé le commandement du centre, où se trouvait le général de brigade Leval, avec la 85.e et la 105.e. Le général d'Hautpoult commandait la cavalerie. La division Colloud fut disposée en seconde ligne. L'attaque de Lefebvre, exécutée avec vivacité, fut couronnée du plus heureux succès. L'ennemi, tourné sur ses deux ailes, et enfoncé sur son centre, fut mis en pleine déroute. Trois mille prisonniers, parmi lesquels se trouvaient trois bataillons du régiment de Jordis; douze pièces de canon et quatre drapeaux furent les trophées de cette victoire. Le premier, le sixième et le neuvième régimens de chasseurs à cheval chargèrent avec la plus grande valeur. Richepanse, chef d'escadron du neuvième, se distingua d'une manière toute particulière, et fut nommé général de brigade sur le champ de bataille. La perte des troupes françaises ne s'éleva pas à 150 hommes.

Lefebvre poursuivit l'ennemi et prit position à Hachembourg. Kleber dirigea la division Collaud sur Dierdorf, pour menacer les derrières du camp de Neuwied. L'adjudant-général Ney, commandant son avant-garde, chassa les troupes légères répandues dans ce pays de gorges et de montagnes, et s'empara de Dierdorf, où il trouva des magasins considérables : Collaud y arriva le même jour. Finke se voyant au moment d'être enveloppé dans le bassin de Neuwied, se retira précipitamment sur Montebauer.

Le lendemain, Collaud fit marcher son avant-garde sur Montebauer, et se dirigea, avec le gros de sa division, sur Walmerode. Ney prit dans Montebauer, des magasins. Un détachement de la garnison d'Ehrenbreitstein vint, pendant la nuit, pour les reprendre ou les brûler ; mais il fut repoussé. Collaud, en débouchant sur Walmerode, trouva l'ennemi occupé à établir son camp ; quelques coups de canon le forcèrent à une prompte retraite, et le général français remplaça les généraux autrichiens au château de Molzberg.

Le même jour, la division Lefebvre s'était portée sur Ober-Hadamar, et il est probable que l'arrière-garde du prince de Wurtemberg

eût été culbutée, sans un incident qui suspendit un instant, le mouvement. Le chef d'escadron Gardanne, qui commandait les éclaireurs de la gauche, rendit compte qu'un détachement ennemi occupait Dillembourg et Herborn. Kleber ordonna à Lefebvre de prendre position à Renderoth, et d'envoyer deux bataillons à Gardanne, pour l'enlever; mais les troupes françaises arrivèrent trop tard, les Autrichiens s'étaient retirés sur Wetzlar. Pendant ce temps, le prince de Wurtemberg passa la Lahn à Limbourg, et prit position sur les hauteurs de la rive gauche. Finke se retira par Nassau. Le prince de Wurtemberg fut remplacé par le comte de Wartensleben, qui reçut un renfort de quatre bataillons et de six escadrons. Les Autrichiens occupaient Nassau, Dietz, Limbourg et Runckel.

Le 6 juin, Kleber continua son mouvement offensif, et prit position entre Ober-Hadamar et Limbourg. Son avant-garde engagea une affaire assez vive, pendant laquelle ce général reconnut la position de l'ennemi. Le général Soulf fut détaché avec quelques bataillons et quelques escadrons sur Herborn, pour observer le débouché de Wetzlar.

Les troupes françaises s'étaient emparé,

sur tous les points, de magasins considérables, et leurs subsistances eussent été assurées pendant quelque temps, si l'on eût eu des moyens de transport ; mais les habitants avaient fait refluer en arrière leurs voitures et leurs bestiaux, et les charrois de l'armée étaient insuffisants ; en sorte qu'au milieu de l'abondance les troupes françaises continuèrent à éprouver de grandes privations.

CHAPITRE IV.

Retraite de l'Archiduc sur la rive droite du Rhin. — Marche de Jourdan sur la Lahn. — Combat de Wetzlar. — Retraite de l'armée française. — Combat d'Ukerath.

Dès le 31 mai, quelques affaires d'avant-postes avaient été engagées sur la Nahe et la Bliese, pour tâter les Autrichiens et découvrir leurs mouvemens. L'intention du général Jourdan était d'attaquer l'Archiduc dans sa position de Baumholder, s'il s'obstinait à la garder, après avoir détaché des troupes au secours du prince de Wurtemberg; mais les Autrichiens prirent le parti de repasser sur la rive droite du Rhin, et commencèrent leur mouvement rétrograde le 3 juin. Dès que Jourdan fut convaincu de leur retraite, il fit ses dispositions pour voler au secours de Kleber, en danger d'être accablé par des forces supérieures. Déjà ce général se trouvait renforcé par la division Grenier, qui avait

passé le Rhin à Neuwied, après la retraite de Finke, et le général Bonnard formait l'investissement d'Ehrenbreitstein. Les divisions Championnet et Bernadotte, ainsi que la réserve de cavalerie, quittèrent successivement les bords de la Nahe, pour se porter sur ceux de la Lahn par le pont de Neuwied. Marceau, avec sa division et celle de Poncet, fut chargé de tenir tête au corps d'observation que les Autrichiens avaient laissé en avant de Mayence, et de seconder, au besoin, les opérations de l'armée de Rhin et Moselle.

Le Général en chef arriva à Ober-Hadamar le 12 juin au soir, et établit son armée ainsi qu'il suit : La division Bernadotte, campée à Holzappel, ayant des postes sur la Lahn jusqu'à Nassau ; celle de Championnet, occupant les hauteurs vis-à-vis de Dietz ; Grenier, faisant face à Limbourg, sur la rive droite de l'Els, ayant à sa gauche la division Collaud ; celle de Lefebvre, formant un crochet sur la gauche de la précédente, avait sur son front le ravin de Diefenbach, et se liait, par une chaîne de postes, avec le corps de Soult qui occupait Herborn ; la cavalerie était en réserve derrière Collaud et Lefebvre. Ces cinq divisions ne présentaient pas plus de

48 mille combattants (1). Six bataillons, sous les ordres de Bonnard, bloquaient Ehrenbreitstein, et observaient la Basse Lahn au-dessous de Nassau.

Les journées des 13 et 14 juin furent employées en reconnaissances et à attendre des munitions. Le Général en chef voyant que l'Archiduc n'était pas arrivé, et que Wartensleben n'avait pas reçu des renforts aussi considérables que Kleber le lui avait annoncé, forma le projet de l'attaquer. La division Championnet, soutenue de celle de Bernadotte, devait déboucher par Dietz; celle de Collaud était destinée à passer la Lahn à Runckel et Diekirchen. Aussitôt que ces divisions auraient forcé le passage, elles devaient se porter sur les flancs de l'armée autrichienne, et l'attaquer, tandis que Grenier déboucherait par Limbourg. Si le Général en chef eût exécuté cette attaque, le 15 juin, Wartensleben eût sans doute été battu; mais il la remit au 17, pour donner le temps à la division Lefebvre d'arriver à Wetzlar, où il avait cru devoir l'en-

(1) La désertion à l'intérieur était si considérable que, quand l'armée arriva sur le Mein, elle ne comptait plus que 74 mille combattants, malgré qu'elle eût été renforcée par deux demi-brigades de l'armée du Nord.

voyer, pour garantir le flanc gauche et les derrières de l'armée des incursions de la cavalerie ennemie, et observer les troupes qui cheminaient dans cette direction : Lefebvre se mit en marche le 15 au matin.

Pendant que Jourdan opérait par Neuwied, son mouvement sur la Lahn, l'Archiduc faisait le sien par Mayence. Ce Prince, ayant été joint par quelques troupes de l'armée de Wurmser, vint au secours de Wartensleben, avec 32 bataillons et 81 escadrons, ce qui porta l'armée autrichienne à 64 mille hommes. Après avoir envoyé à Wartensleben un renfort de 21 escadrons, l'Archiduc se dirigea sur Wetzlar, avec le gros de ses troupes, dans l'intention d'attaquer l'aîle gauche de l'armée française. Dès le 13 juin, une partie de ses forces était à Butzbach. Le 14, l'avant-garde arriva à Wetzlar, et fit reployer les postes français qui occupaient le pont de Lein. Le lendemain, cette avant-garde passa la Lahn et repoussa les avant-postes de Soult jusqu'à Greiffenstein, pendant que Lefebvre s'approchait de Wetzlar.

Ce brave général, instruit de l'arrivée prochaine de l'ennemi, détacha quelques bataillons pour reprendre le pont de Lein, et

couvrir son flanc droit, et marcha avec le gros de sa division, contre la colonne qui s'avançait par la grande route de Wetzlar. Les Autrichiens furent culbutés ; Lefebvre parvint jusques sur le plateau qu'on trouve au confluent de la Dille et de la Lahn, et enleva de vive force l'abbaye d'Altenbourg. L'ennemi, s'étant retiré dans Wetzlar, engagea une vive canonnade qui n'ébranla pas les troupes françaises.

Cependant l'Archiduc arriva avec les Saxons, et ordonna une attaque *générale* contre les troupes de Lefebvre. Les Français, après avoir soutenu un combat opiniâtre contre des forces infiniment supérieures en nombre, furent contraints à battre en retraite. Lefebvre retourna durant la nuit, dans sa première position, derrière le ravin de Diefenbach. Sa perte ne s'éleva pas à 500 hommes ; mais quelques pièces de canon restèrent au pouvoir de l'ennemi.

Le Général en chef de l'armée de Sambre et Meuse avait atteint le but qu'il s'était proposé. L'Archiduc avait été rappelé sur la rive droite du Rhin et Wurmser replié sur Manheim, lui ayant envoyé un renfort, Moreau fut en mesure d'effectuer son passage vers le Haut-

Rhin; opération qui assurait désormais aux Français l'avantage de la campagne. Livrer bataille à l'Archiduc, pendant qu'il avait une supériorité de 16 mille hommes, eut été une imprudence, et l'on doit applaudir au parti que prit Jourdan de se replier.

En se retirant, il devait prévoir trois cas : celui où l'ennemi, profitant de sa supériorité numérique, se porterait sur Dusseldorf pour s'emparer de cette place, et ôter aux Français cet important débouché ; celui où l'Archiduc tenterait le passage du fleuve à Coblentz, sous la protection du fort d'Ehrenbreitstein ; enfin celui où son adversaire rétrograderait sur Mayence, soit pour reporter le théâtre de la guerre sur la rive gauche du Rhin, soit pour appuyer Wurmser et le mettre en état de s'opposer au passage de ce fleuve, par Morcau. Ces considérations le déterminèrent à opérer sa retraite par le pont de Neuwied, avec les divisions Bernadotte, Championnet et Grenier, et à ordonner à Kleber de se replier sur Dusseldorf, avec celles de Lefebvre et Collaud. Les instructions qu'il dressa pour ce général portaient, qu'il ne suspendrait sa marche rétrograde qu'au moment où il acquerrait la certitude que l'ennemi eut détaché

une partie de ses troupes sur Mayence. (*Voyez Pièce justificative, n.° IV.*) Jourdan invita en même temps le général Beurnonville à faire filer un détachement de l'armée du Nord, à Dusseldorf. Au moyen de ces dispositions, le Général en chef de l'armée de Sambre et Meuse fut en mesure de se porter sur le point de sa ligne qui serait menacé, ou de reprendre l'offensive sur la rive droite du Rhin, en cas que l'ennemi refluât vers la partie supérieure de son cours.

Le 16 juin au soir, les divisions Championnet, Grenier et Bernadotte, marchèrent sur trois colonnes, et vinrent prendre position à Montebauer, où fut transféré le quartier-général. Le corps aux ordres de Kleber partit en même temps, et fut camper à Friedling. Le général Soult, qui s'était réuni à un détachement que Kléber avait dirigé sur Emmerichen, se reploya sur Hachembourg. Le lendemain, l'armée continua sa retraite. Le corps aux ordres de Kleber fut prendre position à Altenkirchen, et les trois divisions que dirigeait Jourdan, se mirent en marche sur Neuwied. L'ennemi lança des radeaux qui rompirent les ponts. L'armée fut forcée de prendre position sur la Saynbach, pour

*

donner le temps au commandant des pontonniers, Tirlet, de réparer le dégât. Pendant ce temps, l'ennemi fit avancer douze pièces d'artillerie, et commença à canonner; mais les Français firent bonne contenance. Les ponts ayant été remis en état, l'armée défila le 18 au matin, dans le meilleur ordre, sur la rive gauche du Rhin. Bernadotte fut chargé de couvrir la retraite avec toute la cavalerie, et la 30.e de ligne. Cette arrière-garde, quoique serrée de près par la cavalerie autrichienne protégée par le feu de son artillerie, effectua sa retraite sans perdre un seul homme. Son sang-froid et la précision de ses manœuvres, excitèrent l'admiration de tous. Le chef de brigade Darnaud et le chef d'escadron Gros-Jean méritèrent, dans cette circonstance délicate, les plus grands éloges.

Il n'en fut pas ainsi du corps aux ordres de Kleber: ce général, arrivé à Ukerath le 18, n'avait point de motif pour s'y arrêter, puisqu'il ne lui était parvenu aucun avis d'un mouvement rétrograde dans l'armée autrichienne. Il aurait donc dû pousser jusqu'à la Sieg ou se retirer durant la nuit, et ne pas s'exposer, contre l'esprit de ses instructions,

à être forcé de combattre. Il est vrai qu'il annonça dans son rapport, avoir été attaqué à deux heures du matin, *avec une vivacité qui ne lui permit pas de refuser la bataille*, et en effet, ses avant-postes furent surpris; mais cette alerte n'était pas assez sérieuse pour lui empêcher de faire sa retraite, puisque, à huit heures du matin, il écrivait à son Général en chef, *qu'il doutait que les Autrichiens osassent tenter une attaque de vive force.* Kleber eut donc un autre motif pour rester à *Ukerath*; ou il pensa que l'ennemi ne serait pas en mesure de l'attaquer ce jour-là, ou il espéra, lui-même, battre l'avant-garde; ce qui lui eût fait d'autant plus d'honneur, qu'il eût remporté cet avantage au moment où Jourdan avait cru devoir se retirer sans combattre, sur la rive gauche du Rhin. Quoiqu'il en soit, Kray, commandant l'avant-garde de l'Archiduc, forte de 14 mille hommes, partit d'Altenkirchen le 19 juin au matin, s'avança sur Ukerath, et fit replyer les avant-postes français. Kleber, se voyant près d'être attaqué sérieusement, voulut prévenir l'ennemi, et forma trois colonnes d'attaque. Bastoul commandait celle

de droite; Leval celle de gauche; Kleber se mit à la tête du centre ; Collaud commanda la réserve ; Ney et Richepanse la cavalerie. Les colonnes se portèrent brusquement en avant, culbutèrent les Autrichiens, jusqu'au delà de Kircheip. Kray rassembla alors ses troupes sur les hauteurs en arrière de ce village. Kleber les aborda à la tête d'un bataillon de grenadiers, soutenu du reste de ses forces. Il s'engagea dans cette occasion une mêlée terrible, à la suite de laquelle les Français furent repoussés. Kleber conserva néanmoins la position qu'il occupait avant le combat. L'Archiduc resté la veille à Hachembourg avec le gros de son armée, au bruit du canon, fit avancer, en toute diligence, des renforts pour soutenir son avant-garde; mais ils arrivèrent lorsque le combat était fini. Cette action, qui fit également honneur à la valeur des troupes des deux partis, demeura indécise ; on fit des pertes énormes de part et d'autre, et chacun s'attribua la victoire : faible dédommagement, pour l'amour-propre des généraux de la perte inutile de tant de braves ! (*Voyez Pièce justificative, n.° V et VI.*) Kleber con-

tinua sa retraite le 20 juin, et arriva le surlendemain à Dusseldorf (1).

Ainsi se termina la première opération de Jourdan sur la rive droite du Rhin. On voit que l'armée de Sambre et Meuse y lutta avec avantage contre celle de l'Archiduc, qui lui était bien supérieure en nombre. Le Général français, par ses manœuvres, attira les principales forces de l'ennemi sur lui, sans être arrêté par aucune considération personnelle. Il avait prévu qu'il serait obligé de repasser sur la rive gauche du Rhin, et qu'il encourrait la censure des hommes qui ne jugent les événemens de la guerre que par leurs résultats immédiats; mais il savait aussi qu'il rendait un service important à sa patrie, en donnant à Moreau la facilité de forcer le passage vers Strasbourg, et ne balança pas à sacrifier tout motif d'amour-propre au succès du plan général. Ce fut sous ce rapport que le Directoire

(1) Le Général en chef, en rendant compte au Directoire du combat d'Ukerath, ne crut pas devoir faire remarquer qu'il avait été livré contre l'esprit de ses instructions; il se borna à témoigner verbalement à Kleber son mécontentement. C'est sans doute du silence qu'il garda dans cette occasion, que l'Archiduc a conclu que Kleber avait reçu l'ordre de combattre, pour protéger la retraite.

envisagea son opération. (*Voyez Pièce justificative, n.° VII.*) La seule faute qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir remis son attaque au 17 juin, tandis qu'il aurait dû aborder Wartensleben le 15 ou le 16. S'il eût battu complètement cette partie de l'armée autrichienne, il pouvait marcher ensuite contre le prince Charles. Dans tous les cas, rien ne l'eut empêché de faire sa retraite, après avoir remporté un avantage sur Wartensleben (1).

---

(1) Dans l'ouvrage attribué à l'archiduc Charles, on adresse à Jourdan des reproches auxquels nous croyons devoir répondre. L'auteur prétend qu'il dirigea, de Coblentz, les opérations. C'est une erreur. Dès l'ouverture de la campagne, Jourdan était dans le Hunds-Ruck, à la tête de ses troupes. Il en partit aussitôt que la retraite du prince Charles fut décidée, ne s'arrêta qu'un jour à Coblentz, pour mettre ordre à toutes les choses qui demandent les soins d'un Général en chef, et arriva à Ober-Hadamar, le 24, c'est-à-dire le même jour que les troupes s'y réunirent.

Il le blâme aussi d'avoir laissé *trois divisions* en observation devant Ehrenbreistein. Pour accuser Jourdan d'une faute aussi grossière, il a fallu le supposer plus qu'ignorant. Bonnard, chargé de l'investissement de cette place, n'avait sous ses ordres que 6 bataillons (à peu près 4 mille hommes), dont trois bordaient la Basse-Lahn, et trois observaient la garnison du fort. Les cinq divisions de l'armée réunies autant que possible, étaient à même de se porter partout où cela serait nécessaire. L'Archiduc insinue que Jourdan, soit qu'il voulut prendre l'offensive, ou rester sur la défensive, aurait dû négliger la Basse-Lahn, et porter ses principales forces sur Wetzlar. Il n'avait garde de commettre cette faute; il savait trop bien que

quand le prince Charles serait arrivé, l'armée française se verrait obligée de battre en retraite. Il lui importait donc essentiellement de conserver ses communications avec le pont de Neuwied ; or s'il se fût porté sur Wetzlar, Wartensleben s'en serait facilement emparé. Au surplus, Jourdan atteignit le but qu'il se proposait, et quoique son adversaire eût deux ou trois marches de moins que lui à faire pour se porter sur la Lahn, et une grande supériorité, il ne remporta aucun avantage considérable ; et, pendant ce temps, Moreau passa le Rhin.

CHAPITRE V

Passage de la Sieg. — Passage du Rhin à Neuwied. — Combat de Wildendorf.

L'Archiduc sentant que les avantages faciles remportés sur le Bas-Rhin, pouvaient avoir des suites fâcheuses pour lui, cessa de suivre l'aile gauche de l'armee de Sambre et Meuse, et dès le 21 juin, concentra les Saxons près d'Ober-Hadamar, d'où il les fit diriger sur le Necker : peu de jours après, il les suivit avec une partie de son armée. Wartensleben resta entre la Sieg et la Lahn, avec environ 37 mille hommes, dont 10 mille de cavalerie, pour s'opposer aux mouvemens des Français sur la rive droite du Rhin. Un corps de 27 mille hommes, dont 6 mille de cavalerie, garda les bords de ce fleuve, depuis la Lahn jusqu'à Mayence, forma la garnison de cette place, et occupa le camp retranché de Hochheim, qui la couvrait sur la rive gauche du

Rhin (1). A cette époque, Wurmser passa en Italie; et Latour qui le remplaça, fut mis sous les ordres de l'Archiduc.

La réunion des deux armées autrichiennes, sous un seul chef, fut doublement heureuse pour l'ennemi; car outre l'avantage d'être conduites par un prince aussi brave qu'habile, le Cabinet de Vienne, dont il avait toute la confiance, le laissa maître de régler les opérations suivant les circonstances du moment, tandis que ses adversaires, constamment éloignés à une grande distance l'un de l'autre, furent dans l'impossibilité de concerter leurs mouvemens. D'ailleurs le Directoire leur pres-

(1) C'est à la page 96 de l'Histoire de la campagne de 1796, publiée par l'Archiduc, que nous avons trouvé l'énumération des troupes qui restèrent sous les ordres de Wartensleben et à Mayence. Si l'on y ajoute la garnison d'Ehrenbreitstein, on trouvera que les Autrichiens avaient 67 mille hommes sur le Bas-Rhin. La supériorité de l'armée française ne s'élevait donc pas au-delà de 10 mille hommes; mais les Autrichiens avaient une cavalerie bien plus nombreuse que les Français. On dira peut-être qu'ils étaient obligés de tenir une forte garnison dans Mayence; mais dans ce cas, nous répondrons que cette place étant située sur le Rhin, sa garnison pouvait se porter alternativement sur l'une ou l'autre rive du fleuve, et que les Français se trouvaient dans l'obligation de tenir devant elle un corps plus nombreux que la garnison, ce qui rétablissait la balance entre les forces actives des deux partis.

crivait de Paris, par des ordres formels, ce qu'ils avaient à faire, et ils se crurent d'autant plus obligés de s'y conformer, qu'en cas d'évènemens malheureux, celui qui s'en serait écarté eût été vraisemblablement accusé d'avoir compromis son collègue, par un sentiment de jalousie.

Le premier soin du prince Charles fut d'envoyer à Latour des instructions pour s'opposer au passage des Français dans le Haut-Rhin; mais elles arrivèrent trop tard. Moreau ayant habilement caché ses préparatifs, fit marcher vers Strasbourg les troupes qui devaient l'exécuter, en annonçant qu'elles passaient en Italie, et s'avança avec le reste de son armée sur la tête de pont de Manheim, afin de persuader à Latour que toute l'armée française était devant lui. Ces sages dispositions eurent le succès qu'on en attendait : l'armée de Rhin et Moselle passa le Rhin le 24 juin.

Aussitôt que Jourdan fut instruit de cet évènement, il se disposa à reprendre l'offensive. Les instructions qu'il avait reçues (*Voyez Pièce justificative, n.os* VIII et IX), et celles qui lui furent adressées ensuite par le Directoire, portaient expressément de s'éloigner le plus

possible du Rhin, de s'élever sur la Haute-Lahn, de s'avancer ensuite sur la Kinzig, puis sur le Haut-Mein, et enfin sur la Redniz, de déborder toujours la droite de l'armée de Wartensleben, de chercher à lui livrer bataille, de la rejeter en Bohême ou sur Ratisbonne, de la suivre partout où elle se retirerait, et de ne point la perdre de vue, afin qu'elle ne pût se réunir au prince Charles (1).

Le Général en chef ordonna à Marceau de garder près de lui une demi-brigade de la division *Poncet*, et de diriger sur Coblentz le reste de cette division, qui consistait en six bataillons et quatre escadrons. Au moyen de cette disposition, Marceau conserva sous ses ordres un corps de 12,800 hommes d'infan-

(1) En lisant avec attention les Pièces justificatives, on verra que le précis des instructions adressées à Jourdan, que nous venons de donner, est de la dernière exactitude. Cependant l'Archiduc prétend que Jourdan aurait dû longer le Rhin, et gagner la gauche de Wartensleben, et il dit à ce sujet : *mais Jourdan n'avait pas la vigueur d'esprit nécessaire pour méditer de Coblentz un plan vaste et profond*, etc. Il serait peut-être facile de démontrer que si Jourdan eût manœuvré comme l'indique l'Archiduc, il se fût exposé à de graves inconvéniens ; mais il nous suffit d'avoir prouvé qu'en s'éloignant du Rhin, il obéit aux ordres de son Gouvernement. Nous ajouterons seulement qu'avant de s'exprimer en termes méprisants sur les opérations d'un général, il faudrait être bien informé des motifs de sa conduite.

terie, et 18 cents chevaux, avec lequel il demeura chargé de resserrer la garnison de Mayence sur la rive gauche du Rhin, autant que les circonstances le lui permettraient. Le Général en chef de l'armée du Nord, qui avait reçu du Directoire l'ordre positif d'envoyer un renfort à l'armée de Sambre et Meuse, annonça qu'il faisait marcher de la Hollande et de la Belgique, sur Dusseldorf, dix bataillons et huit escadrons; mais les troupes batave qui formaient partie de ce détachementn'étaient pas assez sûres pour être mises en ligne, et la prudence commandait de les laisser sur la rive gauche du Rhin. Le Général en chef ne réunit à son armée que la 48e. demi-brigade, et un escadron du 16e. régiment de dragons, arrivés de la Belgique. Ces troupes passèrent dans la réserve de Bonnard, qui se trouva alors composée de deux régiments. La 8.e demi-brigade d'infanterie légère, qui venait également de la Belgique, ne joignit l'armée que le 11 juillet, lorsqu'elle était sur la Nidda.

Wartensleben avait réparti ses troupes de la manière suivante: le principal corps d'armée, campé à Neukirchen, derrière la Nister, sur le plateau où se réunissent les routes de Siegbourg, Siegen, Limbourg et Wetzlar;

l'avant-garde aux ordres de Kray, sur le Kalte-Eiche, le général Staader, avec un détachement d'environ 8 mille hommes près de Neuwied, tenant quelques troupes en observation sur la Sieg; la réserve, commandée par le général Werneck, à quatre marches de là, aux environs d'Ilstein. Si le général français eut pu s'imaginer que son adversaire avait autant disséminé son armée, il aurait sans doute cherché à en empêcher la réunion; mais n'ayant que des renseignemens très-incertains sur les forces et la position de l'ennemi, il dut penser que Wartensleben avait rassemblé ses troupes sur la rive gauche de la Lahn, en arrière de Limbourg, et que celles aux ordres du général Staader étaient les seules qui fussent restées en observation entre cette rivière et la Sieg.

Kleber, commandant les divisions Lefebvre et Collaud, s'avança sur la Wiepper, le 28 juin. Le lendemain, il occupa le camp de Portz, où il fut rejoint par la division Grenier et la réserve de cavalerie qui passèrent le Rhin à Cologne. Grenier ayant de graves motifs de mécontentement contre la 2.e demi-brigade d'infanterie légère, la laissa par puni-

tion à Coblentz, pour être employée sur les derrières. L'infanterie de cette division fut donc réduite à deux demi-brigades.

Le 30, Lefebvre prit la direction de Siegen, et Kleber se porta sur la Sieg avec les divisions Collaud, Grenier et la réserve de cavalerie. Ney, à la tête de 400 chevaux, passa à gué l'Acher et la Sieg, et fut bientôt suivi par le 2.e régiment de dragons, qui prit en croupe une partie de la 20.e demi-brigade d'infanterie légère. Les hulans et les hussards autrichiens furent repoussés avec une perte assez considérable. On jeta des ponts sur les deux rivières, et les divisions prirent position à Busdorf et à Nieder-Pleiss.

Le lendemain, Kleber séjourna, pour donner le temps à Lefebvre d'arriver à Siegen, et attendre des vivres. Il fut rejoint par la réserve d'infanterie, qui avait été relevée à Bonn et à Cologne par les troupes de l'armée du Nord. Kleber continua sa marche le 2 juillet, et fut prendre position en avant d'Ukerath.

Le même jour, le Général en chef passa le Rhin de vive force à Neuwied.

Dans la nuit du 1.er au 2 juillet, Championnet et Bernadotte réunirent leurs divisions en arrière de Weissenthurn et de Saint-

Sébastien. Poncet tint ses troupes en réserve derrière le château de l'électeur. A trois heures du matin, neuf compagnies de grenadiers de la division Championnet, commandées par le général de brigade Damas, s'embarquèrent derrière l'île de Weissenthurn, et abordèrent la rive droite du Rhin au dessous de Neuwied, sous la protection du feu des batteries de la rive gauche, et malgré celui que l'ennemi dirigea sur les embarcations. Le chef de bataillon Chauchard, à la tête de trois compagnies de grenadiers, entra dans Neuwied au pas de charge, et s'en empara. S'étant ensuite réuni au chef de bataillon Maréchal, qui en commandait un pareil nombre, ces deux braves tombèrent brusquement sur la redoute qui appuyait la droite des Autrichiens, en avant de Heddersdorf, et l'enlevèrent d'assaut. Pendant ce temps, le chef de bataillon Winten marchait à la tête de trois autres compagnies de grenadiers sur Heddersdorf, et s'en rendait maître. Un second débarquement ayant amené au général Damas un renfort de quelques compagnies d'infanterie, d'un escadron du douzième régiment de chasseurs, et de deux pièces d'artillerie légère, il déboucha de Heddersdorf, à la tête de sa faible colonne, cul-

buta les Impériaux qui étaient en avant de l'abbaye de Romersdorf, les força à se reployer sur Dierdorf, et s'avança sur la Saynbach pour protéger l'attaque de Bernadotte.

On avait rendu compte au Général en chef qu'au moyen des bateaux mis à la disposition de Bernadotte, ce général pourrait faire transporter d'un seul jet 800 hommes sur la rive droite du Rhin. Cependant les embarcations n'en purent contenir que 400. Une pareille erreur pouvait faire échouer l'opération ; mais elle fut réparée par la valeur des troupes et l'intrépidité des chefs.

A trois heures du matin, 400 grenadiers, commandés par l'adjudant-général Mireur, s'embarquèrent à Saint-Sébastien, et abordèrent sur la rive droite, malgré le feu de deux pièces de gros calibre, placées dans une redoute en avant de Bendorf. Mireur divisa sa troupe en trois petites colonnes. L'adjoint aux adjudans-généraux Maison, commandant celle de droite, marcha sur Bendorf, soutenu par celle du centre, conduite par l'adjoint Maurin ; celle de gauche, dirigée par Mireur, se porta rapidement sur la redoute. En dix minutes, le village et la redoute furent enlevés, et le bataillon qui défendait Bendorf fut mis

en fuite. Revenu de sa première terreur, l'ennemi forma le projet de culbuter dans le Rhin les faibles colonnes françaises. Deux bataillons et quatre escadrons s'avancèrent pour reprendre Bendorf, et y seraient parvenus, si l'aide-de-camp Conroux n'eut dirigé contre eux le feu des deux pièces qui avaient été prises dans la redoute. Sur ces entrefaites, quatre nouvelles compagnies de grenadiers débarquèrent sous les ordres du général Simon, et se portèrent sur Wallendar, pour s'opposer au secours que le commandant d'Ehrenbreitstein envoyait à Bendorf. L'ennemi voyant débarquer successivement de nouvelles troupes, se décida à faire sa retraite, laissant au pouvoir des Français 400 prisonniers, deux pièces de canon et quantité de bagages : la perte de ces derniers fut peu considérable.

Si le Général en chef avait eu les moyens de jeter sur la rive droite un plus grand nombre de troupes, et surtout de la cavalerie, il est probable que le corps de 5 ou 6 mille hommes qui était dans le bassin de Neuwied, eut été fait prisonnier. Mais malgré toute l'activité du capitaine d'artillerie Tirlet, la partie du pont entre l'île et la rive droite,

ne fut achevée que vers les dix heures du matin. Alors les troupes défilèrent et prirent position ainsi qu'il suit : la division Championnet à Dierdorf; celle de Bernadotte sur les hauteurs d'Hirscheid, route de Montebauer ; Poncet en réserve sur la Saynbach ; le quartier-général à Neuwied.

Kleber qui, d'après la direction prise, était plus à portée que tout autre de se procurer des nouvelles de l'ennemi, n'ayant eu néanmoins aucune connaissance de la position de Wartensleben, le Général en chef prit la détermination de marcher avec le gros de son armée sur Limbourg, où il croyait trouver l'armée autrichienne réunie, et de diriger son aile gauche sur Wetzlar, pour tourner la droite des ennemis. Ces dispositions, bonnes si Wartensleben eût été où l'on espérait le rencontrer, se trouvèrent défectueuses, puisqu'il était encore dans sa position de Neukirchen, et s'était borné à faire avancer sa réserve d'Idstein à Molzberg, pour protéger la retraite du général Staader.

Kleber reçut l'ordre de partir le 3 juillet d'Ukerath, et de s'avancer avec la division de Collaud et la réserve d'infanterie jusqu'à Hachembourg ; il lui était prescrit de marcher le

lendemain sur Dillembourg, pour se réunir à Lefebvre, qui devait déboucher par Siegen, et de se porter ensuite sur Wetzlar. La division Grenier et la réserve de cavalerie cessèrent d'être sous ses ordres, et restèrent le 3 juillet à Friedling, où elles furent rejointes par la division Championnet, qui de Dierdorf avait marché dans cette direction. Bernadotte avait pris celle de Montebauer, où il campa le même jour. Les troupes de Poncet prirent position à la hauteur du Coq-Rouge, sur la route de Coblentz à Montebauer. Ce général était chargé de resserrer la garnison d'Ehrenbreitstein, et de soutenir Bernadotte au besoin.

Le 4, les divisions Championnet et Grenier se portèrent sur Molzberg. Werneck, qui avait été joint par le général Staader et par quatre bataillons de la garnison de Mayence, se trouvant alors à la tête de 18 bataillons et 35 escadrons, en était parti ce jour-là pour se porter en arrière de Limbourg. Cependant Klein, commandant l'avant-garde de Championnet, atteignit l'arrière-garde ennemie, et la poussa vivement. Le général français soutint avec avantage divers combats contre la nombreuse cavalerie qui lui était opposée.

Bernadotte et Poncet restèrent dans leurs positions de la veille.

L'intention du Général en chef était de s'avancer le lendemain sur Limbourg, avec les divisions Grenier, Championnet et Bernadotte, et la réserve de cavalerie, tandis que Poncet aurait complété l'investissement d'Ehrenbreitstein, et détaché quelques bataillons sur la Lahn, pour observer son cours, depuis Dietz jusqu'à son confluent; mais les nouvelles qui lui parvinrent dans la nuit, le déterminèrent à changer ses dispositions.

Conformément à ses ordres, Kleber avait fait prendre, le 4, la direction de Dillembourg, à la division Collaud et à la réserve d'infanterie; son avant-garde, qui espérait rencontrer la division Lefebvre trouva, au contraire un corps d'environ 12 cents chevaux ennemis, entre Hof et Salsberg. Ney l'attaqua brusquement et le força à se reployer sur son corps d'armée; on sut enfin, que Wartensleben était en position à Neukirchen, avec ses principales forces, et les troupes de Kleber s'arrêtèrent en avant de Salsberg.

Le Général en chef, en recevant le rapport

du commandant de l'aile gauche, se décida à marcher contre Wartensleben. La division Grenier reçut l'ordre de se mettre immédiatement en marche, pour aller s'établir entre Renderoth et Emmerichen ; la réserve de cavalerie, partit de Friedling pour aller rejoindre Kleber ; il fut enjoint à Bernadotte de venir prendre position à Molzberg, pour y relever Championnet ; Poncet fut mis sous les ordres du premier, auquel on prescrivit de réunir ses troupes le plutôt possible, et de se porter vis-à-vis de Limbourg, pour tenir en échec le général Werneck ; Championnet devait partir du camp de Molzberg aussitôt qu'il serait relevé par Bernadotte, et se diriger sur Waldenbach. Le Général en chef allait monter à cheval pour se rendre auprès de Kleber, lorsqu'il apprit que Wartensleben avait abandonné sa position pendant la nuit, et s'était retiré sur la rive gauche de la Lahn par Wetzlar (1).

(1) L'Archiduc ne présente les mouvemens des divisions Grenier et Championnet que comme une démonstration contre la gauche de l'armée de Wartensleben ; cependant il est facile de voir par la direction que prirent les colonnes Françaises, que si le général Autrichien fut resté dans sa position, il aurait pu être attaqué le 5, par les divisions de Collaud et de Grenier,

La retraite de l'ennemi avait été occasionnée par un échec assez considérable, essuyé par son avant-garde. Lefebvre, en arrivant le 3 à Siegen, fut informé que le général Kray occupait une position retranchée sur le Kalte-Eiche, en arrière de Wildendorf. Le lendemain il se porta en avant, et divisa ses troupes en trois colonnes; celle de droite, formée de deux bataillons, deux escadrons et deux pièces de 4, fut mise sous les ordres du colonel Gardanne, à qui Lefebvre ordonna de menacer le flanc gauche de l'ennemi; la colonne du centre où se trouvaient trois bataillons dont un de grenadiers, deux escadrons et deux pièces de 8, commandée par l'adjudant-général Mortier, avait pour objet de tenir l'ennemi en échec, sur son centre,

---

et les réserves d'infanterie et de cavalerie, tandis que Championnet en marchant de Waldenbach sur Herborn, se serait trouvé sur la ligne de retraite de l'ennemi. Ce n'est pas parce que les Autrichiens avaient tourné quinze jours auparavant, avec 65 mille hommes, l'armée Française qui n'en comptait que 48 mille, que Jourdan (comme le dit ironiquement ce Prince) regarda Siegen comme la clef du pays; Lefebvre prit cette direction, pour se conformer aux instructions du Directoire, et si Wartensleben n'a pas été défait, ce n'est pas parce que Lefebvre marcha sur Siegen, mais bien parce que le général en [illegible] jusqu'au dernier moment où était l'armée Autrichienne

et de le serrer vivement, aussitôt qu'il se mettrait en retraite; Lefebvre s'était réservé le commandement de la colonne de gauche avec laquelle il se proposait d'attaquer la droite de l'ennemi, et de prendre ses retranchemens à revers : celle-ci consistait en huit bataillons, cinq escadrons et une batterie d'artillerie légère. La difficulté des chemins ne permit pas de commencer l'attaque avant trois heures après midi. Au signal donné, les colonnes françaises marchent à l'ennemi, gravissent les hauteurs, franchissent les abattis, tournent les retranchemens, et mettent en déroute l'infanterie qui les défendait. Cependant Kray la rallie et fait avancer sa cavalerie et son artillerie, pour protéger sa retraite. Les Français sont momentanément arrêtés. Aussitôt qu'une compagnie d'artillerie légère est arrivée, elle dirige son feu sur les escadrons ennemis; le 1er. et le 9e. régimens de chasseurs, les chargent vigoureusement et les forcent à la retraite. La nuit déroba à Lefebvre le fruit de l'action qu'il avait bien conduite; néanmoins, il fit 600 prisonniers, parmi lesquels on comptait 8 officiers. C'est à la suite de cette affaire, que Wartensleben jugea à propos de se retirer pour ne pas s'exposer à être enveloppé.

Quoique le combat de Wildendorf, fasse honneur aux troupes françaises, il est cependant fâcheux qu'il ait été livré ; si les communications avec Lefebvre avaient été moins difficiles, et qu'il eut été possible de le faire prévenir à temps, de se tenir en observation devant Kray, Wartensleben n'aurait peut-être pas abandonné sa position, et y eut été attaqué le 6 juillet, par des forces supérieures. On doit regretter également que le Général en chef n'ait connu, d'une manière certaine, la position de l'ennemi, que dans la nuit du 4 au 5; car s'il en eut été instruit plutôt, il lui eut été facile de prendre d'autres mesures pour le battre complètement. Ceux qui écrivent sur les opérations militaires, connaissent par les rapports des deux partis la position où ils se trouvaient et calculent méthodiquement ce que chacun d'eux aurait dû faire, sans s'inquiéter si les généraux avaient des renseignemens aussi précis ; c'est l'incertitude dans laquelle ils sont presque toujours sur les marches et la position de leur adversaire, qui rend si difficile, le commandement d'une armée, et c'est la connaissance qu'en ont ceux qui écrivent après les événemens, qui rend la critique si aisée. Toutefois

il est juste de dire, que quand le Général en chef ordonna à Grenier de marcher sur Friedling, pour se réunir à Championnet, il commit une faute. Le Gouvernement lui ayant prescrit de négliger la basse-Lahn ; il aurait dû, pour se conformer à ses instructions, lui faire suivre le mouvement de Kleber sur Dillembourg et donner la même direction à Championnet et à la réserve de cavalerie. Les divisions Bernadotte et Poncet auraient été suffisantes pour tenir Werneck en échec : mais puisqu'il n'avait pas pris ce parti, il ne convenait pas d'arrêter son mouvement sur Limbourg. Il lui était facile de prévoir que Wartensleben en apprenant que les principales forces de l'armée française marchaient sur lui, se retirerait sur Wetzlar et lui échapperait, au lieu qu'en se portant rapidement sur Werneck, il aurait pu l'atteindre et le mettre hors d'état de se réunir au premier.

Le 5 juillet, Lefebvre prit position sur la rive gauche de la Dille ; la droite à Herborn et la gauche à Eyserode ; Kleber établit la division de Collaud et la réserve de Bonnard, la gauche à Herborn et la droite à Munich-Hausen.

Le lendemain, l'aîle gauche aux ordres de Kleber séjourna ; la division Bernadotte, qui était arrivée ce jour-là sur les hauteurs, vis-à-vis de Limbourg, eut un engagement assez vif avec l'ennemi, pour le contraindre à abandonner entièrement la rive droite de la Lahn. Werneck fit à la vérité des dispositions qui annonçaient l'intention de repasser la rivière, mais il fut forcé de se renfermer dans Limbourg, et l'arrivée de la division Championnet qui s'établit à la gauche de Bernadotte, la mit en état de repousser les nouvelles tentatives de l'ennemi. Grenier prit position à Mehrensberg ; point intermédiaire entre l'aîle gauche et les divisions de droite : les troupes aux ordres de Poncet, gardaient les bords de la Lahn, depuis Dietz jusqu'à son embouchure, et formaient l'investissement d'Erenbreitstein ; la réserve de cavalerie cantonnait aux environs de Renderath. Le quartier-général fut transféré à Mengerskirchen.

Le 7 juillet, l'aîle gauche se rapprocha de Wetzlar ; le Général en chef, qui avait l'intention d'attaquer le lendemain, fit la reconnaissance de la position de l'ennemi, et pour préparer l'exécution de son projet, il

ordonna à Championnet d'enlever le poste de Runskel. Le général Damas, s'empara de ce poste important, après un combat des plus vifs, et s'y barricada. Les Impériaux voyant les Français maîtres de ce point de passage se retirèrent pendant la nuit, Werneck sur Nauheim, et Wartensleben sur Friedberg.

Depuis le passage du Rhin, l'armée n'avait pas eu un instant de repos ; les troupes étaient harassées par des marches longues et continuelles, et par la pluie qui n'avait pas discontinué ; le Général en chef la fit séjourner, le 8 juillet, et se contenta de faire suivre l'ennemi par des troupes légères, pour connaître la direction que prendraient ses colonnes.

CHAPITRE VI.

Passage de la Lahn. — Combats de Camberg, de Butzbach et de Friedlingen. — Entrée des Français dans Francfort.

Avant de marcher en avant, il fallait investir Ehrenbreitstein, dont la garnison, forte de 5 mille hommes, aurait intercepté les communications, et détruit les ponts de Neuwied. Le commandement du corps de blocus fut confié au général Poncet, qui eut sous ses ordres, la 2e. demi-brigade d'infanterie légère, un bataillon de la 15e. de même arme, deux de la 102e. de ligne, et un escadron du 19e. de chasseurs, formant ensemble environ 4 mille 3 cents hommes; il fut chargé de resserrer cette place, de veiller à la sûreté des ponts de Neuwied, à la conservation des dépôts de munition, établis à Montebauer et à Limbourg, et enfin de l'escorte des convois de la Lahn au Mein.

Deux bataillons de la 15e. demi-brigade d'infanterie légère, un de la 102e. de ligne, la 99e. demi-brigade et trois escadrons du 19e. régiment des chasseurs, formèrent une brigade sous les ordres du général Daurier, lequel passa provisoirement sous ceux de Bernadotte.

Wartensleben n'ayant pas défendu le passage de la Lahn, malgré que ses troupes se trouvassent réunies dans des positions avantageuses, on ne devait pas s'attendre qu'il tenterait le sort des armes, au moment où son armée, divisée en deux corps, marchait dans des directions qui rendaient leur réunion impossible, avant d'avoir atteint la rive gauche du Mein. Dans cette persuasion, le Général en chef fit les dispositions suivantes; Kleber fut chargé de suivre la colonne qui s'était retirée sur Friedberg; Grenier prit la direction de Hombourg, pour forcer l'ennemi à précipiter sa retraite, en menaçant de le prévenir à Francfort; Championnet, suivi de la réserve de cavalerie, était destiné à pousser vivement Werneck jusqu'au-delà du Mein; enfin, Bernadotte, avec sa division et la brigade Daurier, marcha sur Wisbaden, pour faire renvoyer la garnison de Mayence et la

contenir jusqu'au moment où le Général en chef aurait fait ses arrangemens pour la resserrer dans la place.

Le 9 juillet, Daurier passa la Lahn à Nassau, poussa devant lui les troupes de la garnison de Mayence qui bordaient le Rhin, et vint prendre position à Singhausen. Bernadotte passa par Limbourg et fut camper en avant de Kirberg ; son avant-garde rencontra quelques troupes légères qui se retirèrent à son approche. Championnet, suivi de la réserve de cavalerie, [illegible] également par Limbourg, et se dirigea sur Camberg où il rencontra l'arrière-garde de Werneck. La cavalerie autrichienne se déploya dans la plaine, en avant du village ; celle de Klein, soutenue par la réserve aux ordres de Bonnaud, chargea avec impétuosité, la culbuta, et arriva jusques sur l'infanterie qui l'arrêta à la faveur du terrain coupé. Werneck pressé, continua sa retraite et se retira derrière le fort de Kœnigstein. Championnet campa en avant de Camberg et poussa son avant-garde jusqu'à Esch. La perte des Autrichiens fut considérable ; ils laissèrent sur le champ de bataille, trente-cinq voitures de blessés et cent-cinquante chevaux. Le 12e. de dragons et le 12e. de chasseurs se

firent remarquer par des charges audacieuses contre les cuirassiers ennemis. Grenier qui, la veille avait passé la Lahn à Weilbourg, fut camper à Grevenwisbach, et poussa son avant-garde jusqu'à Usingen d'où quelques troupes autrichiennes se reployèrent.

Kleber débouche sur trois colonnes : celle de droite, commandée par Bonnard, passa la Lahn à Lein ; celle du centre, aux ordres de Collaud, passa à Wetzlar, et Lefebvre effectua, avec celle de gauche, son passage à Giessen. L'avant-garde de Collaud ayant rencontré l'arrière-garde de Wartensleben, au-delà de Butzbach, il s'engagea une affaire dans laquelle Ney déploya beaucoup de valeur et d'intelligence, en faisant soutenir à propos, sa cavalerie, inférieure à celle de l'ennemi, par la 20e. demi-brigade d'infanterie légère ; il poussa les Autrichiens au-delà du ruisseau qui passe à Ober-Merle, et fit occuper ce village. Kleber satisfait de cet avantage, lui ordonna de cesser le combat et d'établir ses postes : la division Collaud resta en arrière de Butzbach ; la réserve de Bonnard campa en seconde ligne, en avant de Nieberg ; Lefebvre se trouvait sur la

Wetter, en avant d'Eberstadt, la division Kray qui commandait l'avant-garde de Wartensleben, s'apercevant que Ney n'était pas soutenu, l'attaqua et le força d'abandonner le village d'Ober-Merle, d'où la cavalerie autrichienne déboucha. Le 11e. régiment de dragons, et le 6e. de chasseurs cédèrent du terrain, et se reployèrent sur la 20e. demi-brigade d'infanterie légère, qui fit essuyer une décharge de mousqueterie meurtrière, aux escadrons ennemis. Cependant Kleber ayant fait avancer la division Collaud en avant de Butzbach, au soutien de son avant-garde : un nouveau combat s'engagea ; Ober-Merle fut repris par les républicains ; mais l'ennemi revenant à la charge, enveloppa l'infanterie qui défendait le village ; alors Ney chargea, avec la plus grande intrépidité et la dégagea. Enfin, après une affaire qui se prolongea jusqu'à la nuit, et où l'on perdit deux ou trois cents hommes de chaque côté, le village resta au pouvoir des Français.

Le 10 juillet, Daurier marcha sur Schwalbach, balayant la rive droite du Rhin. Bernadotte vint prendre position à Neuhof ; chemin faisant, son avant-garde chassa l'ennemi des hauteurs entre ce village et Wisbaden,

et s'é[illegible] la lisière des bois. La division Championnet trouva l'arrière-garde de Werneck en avant de Kœnigstein et la poussa en arrière de ce fort, sous le canon duquel elle prit position. Grenier marcha sur Hombourg où le général Olivier, à la tête de son avant-garde, fondit sur deux escadrons autrichiens et les mit en déroute. Se portant ensuite rapidement sur Gunselheim, il enveloppa et sabra un détachement d'infanterie qui occupait ce village. Le gros de sa division s'établit sur les hauteurs en arrière de Hombourg.

Le Général en chef ne fut instruit du combat de Butzbach que le 10 au matin. Croyant, d'après l'avis de Kleber, que l'ennemi ne l'avait engagé que pour couvrir sa retraite, il ne changea rien aux dispositions prises, et Kleber marcha sur Friedberg, conformément aux ordres donnés avant son départ de Wetzlar; mais il trouva contre son attente, les Autrichiens dans leur position de la veille. Si, connaissant parfaitement la direction prise par les colonnes françaises, Kleber se fut borné à tenir en échec Wartensleben, pendant que Jourdan eût débouché par Hombourg

avec la réserve de cavalerie et la [redacted] Grenier, et qu'il eut marché sur les derrières de la position de l'ennemi, il est probable que Wartensleben aurait été complètement défait; mais le caractère impétueux de ce général, ne lui permit pas de s'arrêter à ce parti; il fit ses dispositions pour attaquer sur-le-champ.

Lefebvre, qui était en marche sur la rive gauche de la Wetter, reçut l'ordre de se porter sur Bauernheim et Offenheim, de passer la rivière, et d'attaquer l'ennemi sur son flanc droit et ses derrières. Il fut ordonné à Collaud de se tenir en observation, et de n'entrer en action que sur l'avis de l'approche de Lefebvre. Pendant que ce dernier exécutait son mouvement, Kray abandonna les bords du ruisseau qui passe à Ober-Merle, se reploya sur Rosbach, où il se réunit aux troupes que Wartensleben avait fait avancer de Wilstadt, dans l'intention d'attaquer les Français. Collaud suivit le mouvement rétrograde de l'ennemi, et se porta jusques près d'Ochstadt. arrivé sur les points indiqués, Lefebvre s'empara d'Offenheim et de Bauernheim, que les Autrichiens avaient fait occuper, et força le passage de la Wetter. L'ennemi fit des efforts prodigieux pour l'empêcher

de s'é[illegible]ur les hauteurs, en avant de Fau[illegible]bach, et repoussa son avant-garde qui venait de les emporter; mais ce général marcha à son secours, avec le gros de sa division, reprit et s'y maintint. Pendant que ceci se passait, Collaud faisait marcher le général Jacopin, avec la 43e. demi-brigade d'infanterie et le 1er. régiment de dragons, sur Friedberg, dont les portes furent enfoncées et où les Français s'établirent, après un combat des plus opiniâtres. Wartensleben, au moment d'être forcé sur tous les points, se retira précipitamment, et réunit ses troupes pendant la nuit, dans la position de Bergen. Ney et Richepanse le suivirent de près. Les Français eurent 4 à 5 cents hommes hors de combat; la perte des Autrichiens fut plus considérable, et on l'évalua à 1,200 hommes tués ou blessés, 500 prisonniers, dont 8 officiers, 3 pièces de canon et un drapeau.

La résolution prise par Wartensleben, de combattre, paraîtrait fort extraordinaire, si l'on ne savait qu'un ordre de l'Archiduc, qui lui parvint dans la nuit du 9 au 10 juillet, lui prescrivit de ne point abandonner les environs de Friedberg, sans tenter le sort des armes. En effet, quoique ce général n'eut en présence,

que l'aile gauche de l'armée f[illegible], il ne pouvait attendre nul résultat heureux de l'action qu'il allait engager, puisqu'en supposant même qu'il eut remporté l'avantage, cela n'eut pas empêché son [illegible]rsaire de pousser vivement Werneck [illegible]qu'au-delà du Mein, de marcher ensuite sur les derrières de Wartensleben et de le placer dans une situation dangereuse.

Quoiqu'il fut difficile de prévoir que le général ennemi commettrait une semblable faute, on n'en est pas moins fondé à reprocher au général français d'avoir négligé, contre l'esprit de ses instructions, de renforcer suffisamment sa gauche. Il était inutile de faire marcher Bernadotte sur Wisbaden, et de faire déboucher Daurier, par Nassau : les Autrichiens qui se trouvaient dans cette partie, se seraient retirés, lorsqu'ils auraient vu l'armée s'avancer sur le Mein. Les troupes aux ordres de Bernadotte renforcées de deux régimens de cavalerie, suffisaient pour suivre Werneck dans la direction de Cantberg, et Jourdan aurait dû marcher en seconde ligne de Kleber, avec les divisions Grenier et Championnet. En manœuvrant ainsi, il se serait mis en mesure de profiter de l'oc-

casion [illegible] fait naître l'ordre de l'Archiduc, de remporter une victoire décisive sur Wartensleben, occasion qu'il ne retrouva plus dans le cours de la campagne.

Cependant le général français aurait pu réparer en partie sa faute, s'il lui eut été possible de suivre l'ennemi avec vivacité, après l'affaire de Friedberg ; mais sur la demande formelle des officiers d'artillerie, appuyée par Kleber (*Voyez pièce justificative, n°. X.*), il fut obligé de faire séjourner l'armée, pour attendre des munitions dont l'aile gauche se trouvait entièrement dépourvue, par le manque de moyens de transport. Les Autrichiens profitèrent de cette circonstance pour se retirer derrière le Mein, sans être inquiétés. Werneck fut détaché à Aschaffenbourg avec 3 mille 8 cents hommes d'infanterie et 3 mille chevaux pour couvrir la route de Wurzbourg ; une garnison de 2 mille 4 cents hommes occupa Francfort, tête de pont avantageuse sur la rive droite du Mein ; le gros de l'armée, consistant en 22 mille hommes d'infanterie et 11 mille chevaux, prit position entre Offenbach jusqu'en face de Hœchst ; un cordon de troupes légères liait l'armée avec Mayence, et un corps volant

entretenait ses communications avec le Necker.

L'intention du Directoire était que Jourdan fît marcher son armée sur la Kinzig, après avoir laissé un corps d'observation sur le bas Mein, pour contenir la garnison de Mayence et occuper Francfort lorsque l'ennemi aurait été obligé de s'en éloigner ; mais les instructions du Gouvernement arrivèrent trop tard, et le Général en chef s'était déterminé à se rendre maître de la dernière de ces places, avant de continuer le mouvement offensif, par les considérations suivantes : l'armée de Wartensleben, en y comprenant le détachement de Werneck et les corps volans qui entretenaient ses communications avec le Necker et Mayence, s'élevait à 45 mille hommes, dont 15 mille de cavalerie. L'armée française après avoir laissé un corps de troupes pour former le blocus de Mayence, sur les deux rives du Rhin et ceux de Kœnigstein et d'Ehrenbreitstein, n'aurait certainement pas eu au-delà de 46 mille hommes à poster sur la Kinzig, tandis que Wartensleben en attirant momentanément à lui 8 à 10 mille hommes de la garnison de Mayence, eut été à même de déboucher de Francfort, avec 55 mille combattants, de culbuter le corps d'obser-

vation, c'est de se porter sur les communications de l'armée (1). Si l'on ajoute à ces motifs, que Jourdan ignorait la position de Moreau, qu'il se pouvait que l'armée de Rhin et Moselle essuyât un échec, et qu'un détachement de l'armée autrichienne du haut Rhin, se réunit sous l'Archiduc à celle de Wartensleben, on conviendra qu'il aurait commis une grande imprudence de marcher sur la Kinzig sans avoir préalablement enlevé Francfort.

Le 12 juillet, Kleber marcha avec l'aile gauche sur Wilbel, où il passa la Nidda, et s'avança jusqu'à la vue de Francfort. Cette place, quoique hors d'état de soutenir un siége en règle, était à l'abri d'un coup de main, attendu que le corps de place se trouvait garanti par un large fossé, et qu'on avait tiré de l'arsenal, des

(1) L'Archiduc dit, page 175, tome II, qu'au 12 juillet, l'armée de Sambre et Meuse sur la rive droite du Rhin, comptait 50 mille fantassins et 9 mille chevaux, et celle aux ordres de Wartensleben 45 mille combattants, dont 15 mille de cavalerie. En convenant de l'exactitude de cette évaluation, nous nous empressons d'aller au-devant de la conséquence qu'on pourrait en tirer. Les 45 mille Autrichiens étant à portée d'être soutenus par la garnison de Mayence, Jourdan se trouvait dans l'obligation de laisser un corps devant Cassel, pour la contenir, ce qui rétablissait la balance entre les deux partis, et on verra dans le chapitre VIII, qu'effectivement l'armée française disponible, ne présentait pas plus de 46 mille combattants.

bouches à feu en quantité suffisante, pour armer ses remparts.

Kleber ayant fait jeter quelques obus dans la ville, pour intimider les habitans et les magistrats, somma ces derniers d'ouvrir leurs portes; la garnison ne leur permettant pas de répondre d'une manière satisfaisante, le bombardement recommença pendant la nuit. Le 13, les magistrats demandèrent une suspension d'armes de trois jours, pour attendre le retour d'une députation envoyée à l'Archiduc. Cette proposition fut rejetée; le feu continua, et des incendies se manifestèrent sur plusieurs points. Vivement pressé par les sollicitations des habitants, le commandant proposa de remettre la place aux Français, le 16 au matin, à condition qu'il y aurait une suspension d'armes jusqu'à sa reddition.

Le Général en chef manda à Kleber de faire tous ses efforts, pour réduire ce délai à vingt-quatre heures, mais ce dernier instruit que Werneck s'était avancé sur la Kinzig, obtempéra à la demande du commandant autrichien, et les troupes de la République entrèrent à Francfort, dans la matinée du 16 juillet.

CHAPITRE VII.

Réflexions sur l'occupation de Francfort. — Dispositions pour contenir les garnisons des places occupées par l'ennemi, et assurer les communications de l'armée. — Reddition de la forteresse de Kœnigstein. — Sorties de la garnison de Mayence.

Le Directoire désapprouva la capitulation de Francfort (*Voyez pièce justificative, n°. XI*) : plein de l'idée que les deux armées autrichiennes ne s'élevaient pas à plus de 50 mille combattants, et que chacune des siennes leur était supérieure, la base de toutes ses instructions reposait sur ce calcul erroné ; il aurait voulu que Jourdan eût laissé un corps devant Francfort, pour observer Wartensleben, et qu'il se fut porté, avec le gros de son armée, sur Aschaffenbourg et Schweinfurt, afin de couper toute retraite aux ennemis. On a vu, dans le chapitre précédent, les motifs d'après lesquels ce général se détermina à ne pas s'avancer avant de s'être rendu maître de Franc-

fort, et on nous dispensera, de relever l'énorme erreur où le Gouvernement était tombé par les rapports mensongers de quelques-uns de ses agens. Kleber, en refusant aux Impériaux un délai de quarante-huit heures pour évacuer Francfort, se serait trouvé dans la nécessité de continuer un bombardement qui eut causé infailliblement la ruine d'une ville riche et populeuse, où l'armée devait trouver de grandes ressources, et le temps qu'exigeaient les préparatifs d'une attaque de vive force, se serait certainement prolongé au-delà du terme où la suspension d'armes expira; il est vrai que Wartensleben se retira sur Wurzbourg, sans être inquiété, mais de son côté, Kleber conserva les troupes qu'il aurait perdues dans une attaque de vive force, et préserva Francfort des calamités qu'entraîne ordinairement un assaut.

L'occupation de Francfort fut une circonstance malheureuse pour l'armée: on savait que depuis son entrée en Lombardie, celle d'Italie avait été payée en argent, avec le produit des contributions imposées au pays conquis, tout le monde se flatta que celles frappées dans les contrées que parcourait l'armée de Sambre et Meuse, recevraient la

même destination, mais le Directoire leur en ayant assigné une autre, les privations semblèrent plus dures ; quelques personnes pensaient également qu'il était juste de contraindre les habitants de Francfort à recevoir les Assignats pour leur valeur nominale ; cependant, le Général en chef, prévoyant que des spéculateurs étrangers à l'armée, pourraient opérer la ruine de cette grande cité, décida qu'ils ne seraient admis que de gré à gré, dans les transactions commerciales. Cette décision, qui ôtait aux troupes la faculté de se servir de la monnaie qu'elles recevaient en paiement de leur solde, causa du mécontentement et rompit les liens d'union qui avaient fait jusqu'alors de l'armée de Sambre et Meuse, une grande famille militaire.

En même temps que Jourdan prenait les plus fortes précautions pour faire respecter à Francfort, les personnes et les propriétés, il se crut autorisé à exiger des habitants, une contribution proportionnée à leurs facultés. Il ordonna que la ville versât dans la caisse de l'armée, une somme de six millions en espèces, et dans les magasins de la République, des effets d'habillement et d'équipement pour la valeur de deux millions ;

jugeant ensuite cette contribution trop modique, le Directoire l'augmenta de deux millions qui furent payés en diverses fournitures.

Francfort pris, il restait toujours sur le flanc de l'armée, la place de Mayence, dont la nombreuse garnison pouvait inquiéter les derrières de l'armée de Sambre et Meuse, si elle s'avançait sans avoir la précaution de laisser un corps considérable pour l'observer. Ce détachement composé comme on le voit au tableau ci-contre, l'affaiblit de 28,500 hommes. Marceau, qui en prit le commandement, fut chargé non-seulement de s'opposer aux entreprises de la garnison de Mayence, mais encore d'observer celle de Manheim, que Moreau n'avait pas jugé à propos de faire rentrer dans la place. Les instructions qui lui furent données, portaient qu'il tiendrait les garnisons d'Ehrenbreitstein et Kœnigstein étroitement bloquées, afin de les réduire bientôt par famine; il devait aussi faire rentrer les contributions frappées à Francfort et dans le pays conquis, assurer les convois jusqu'à Wurzbourg et mettre de petites garnisons dans tous les lieux où l'on établissait des magasins et des dépôts de munitions.

NOMS DES GÉNÉRAUX.	DÉSIGNATION DES CORPS.	PRÉSENTS SOUS LES ARMES.			
		Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.	Totaux.
Général de brigade HARDY. Devant Mayence, sur la rive gauche du Rhin.	51.e division de gendarmerie	648	»	»	648
	9.e demi-brigade d'infanterie légère	1972	»	»	1972
	2.e demi-brigade d'infanterie de ligne	2759	»	46	2805
	73.e demi-brigade, *idem*	1894	»	41	1935
	1.er escadron du deuxième régiment d'hussards	»	109	»	109
	1.er escadron du quatrième, *idem*	»	93	»	93
	6.e régiment de cavalerie	»	550	»	550
	15.e *idem*	»	575	»	575
	11.e régiment de chasseurs	»	156	»	156
	2.e compagnie d'artillerie légère du quatrième régiment	»	»	86	86
	20.e compagnie du 1.er régim., et détachement des 5.e et 7.e régim.	»	»	110	110
	Parc de réserve canonniers gendarmes	»	»	21	21
	5.e et 7.e compagnies du 7.e bataillon de sapeurs	190	»	»	190
	TOTAUX	7463	1063	504	8850
Général de brigade DAURIER. Vis-à-vis Cassel.	2.e et 3.e bataillons de la 15.e demi-brigade d'infanterie légère	1280	»	»	1280
	Grenadiers des 99.e, 102.e, et 108.e demi-brigades	809	»	»	809
	99.e demi-brigade d'infanterie de ligne	2701	»	49	2750
	102.e *idem*, *idem*	824	»	16	840
	108.e *idem*, *idem*	2888	»	47	2935
	15.e régiment de cavalerie : deux escadrons	»	254	»	254
	19.e régiment de chasseurs à cheval : trois escadrons	»	253	»	253
	Détachement de la 20.e compagnie du 1.er régiment d'artillerie	»	»	26	26
	1.re compagnie du 4.e régiment d'artillerie légère	»	»	81	81
	Parc de réserve, infanterie et canonniers gendarmes	15	»	12	27
	TOTAUX	8617	507	231	9355
Général de division BONNARD. Partie à Francfort, et partie à l'embouchure du Mein.	30.e demi-brigade d'infanterie de ligne	2723	»	45	2768
	48.e *idem*, *idem*	2585	»	46	2631
	19.e régiment de cavalerie	»	213	»	213
	16.e *idem* de chasseurs	»	116	»	116
	Une compagnie de sapeurs	94	»	»	94
	Détachement du 5.e régiment d'artillerie	»	»	56	56
	TOTAUX	5402	329	125	5856
Général de division PONCET. Devant Ehrenbreitstein.	2.e demi-brigade d'infanterie légère	1758	»	»	1758
	1.er bataillon de la 15.e demi-brigade, *idem*	660	»	»	660
	2.e et 3.e bataillon de la 109.e de ligne	1820	»	32	1852
	3.e escadron du 19.e régiment de chasseurs	»	98	»	98
	Artillerie de position	»	»	73	73
	7.e bataillon de sapeurs, 3.e compagnie	83	»	»	83
	TOTAUX	4501	98	105	4704

RÉCAPITULATION.

	PRÉSENTS SOUS LES ARMES.			
	Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.	Totaux.
HARDY	7463	1063	504	8850
DAURIER	8617	507	231	9355
BONNARD	5402	329	125	5856
PONCET	4501	98	105	4704
TOTAUX GÉNÉRAUX.	25,783	1,997	765	28,545

Certainement, sous un général moins zélé, un corps de troupes si peu proportionné aux ennemis qu'il devait contenir, et au service qui lui était assigné, aurait été insuffisant ; mais Marceau suppléa au nombre par sa grande activité et ses sages dispositions. Il divisa son corps d'armée en quatre petites divisions : celle aux ordres de Poncet, forma l'investissement d'Ehrenbreitstein, veilla à la sûreté des ponts de Neuwied et escorta les convois jusques sur le Mein ; la division commandée par le général de brigade Hardy, chargée du blocus de Mayence sur la rive gauche du Rhin, s'établit, la droite vers Lersweiler et la gauche vers Heidesheim ; celle de Daurier occupa devant Cassel, une ligne appuyée à Biberich et Hocheim ; trois bataillons de la division Bonnard tenaient garnison à Francfort et le surplus campait à l'embouchure du Mein, entre Mein-Bischofsheim et Gentzheim. Partout on vit s'élever des retranchemens ; un pont de bateaux fut jeté sur le Mein près de Russelsheim, et des moyens de passage furent réunis sur le Rhin près de Winckel, pour faciliter les communications entre les diverses parties de ce corps d'observation. Les garnisons de

toutes ces places, se laissèrent investir avec une facilité qu'on n'osait espérer. Les ingénieurs français ayant découvert les conduits qui menaient l'eau au fort de Kœnigstein, la lui coupèrent et obligèrent ainsi la garnison à capituler. Les troupes de Marceau y entrèrent le 26 juillet : on y trouva vingt bouches à feu avec leurs approvisionnemens.

Une fois établies, les troupes françaises n'eurent que des escarmouches avec les garnisons Autrichiennes ; celle de Mayence, seulement, exécuta deux sorties un peu sérieuses ; l'une, le 29 juillet, sur la rive gauche du Rhin, et l'autre le 20 août, entre le Mein et le Rhin. Dans la première, l'ennemi, à la faveur d'un brouillard s'avança sur les avant-postes de la gauche, les força à se reployer et gagna du terrain ; mais le général Hardy ayant manœuvré avec la droite, par Marienborn, pour lui couper la retraite, l'ennemi se retira aussitôt. Dans la seconde, les Impériaux forcèrent les troupes de Bonnard à se reployer sur Russelsheim ; le général Bonnet ayant marché à leur secours, ils furent contraints à repasser le Mein et à rentrer dans la place. Marceau somma, sans succès, le commandant d'Erenbreitstein ;

on fit quelques dispositions pour assiéger la place ; mais les travaux étaient peu avancés, lorsque Jourdan opéra sa retraite, et ce ne fut qu'à cette époque, que le Gouvernement destina une partie de l'armée du Nord à cette opération, et à remplacer quelques-unes des troupes du blocus de Mayence. Ces dispositions tardives privèrent Jourdan, de l'avantage qui en serait résulté six semaines plutôt.

CHAPITRE VIII.

Marche de l'armée de Sambre et Meuse sur Schweinfurt. — Occupation de Wurzbourg. — Marche sur Bamberg. — Reddition du fort de Kœnigshofen, combats sur la Wiesent et sur l'Aisch. — Prise de Forcheim. — Marche sur Amberg. — Reddition du fort Rottemberg. — Combats de Sulzbach et de Wolffering. — Position de l'armée sur la Naab.

L'Armée qui restait sous les ordres immédiats de Jourdan comptait 46 mille combattants (*Voyez le tableau ci-contre*) Mais celle de Wartensleben qui s'élevait à 45 mille, avait, sur la première, une grande supériorité en cavalerie, ainsi tout était compensé entr'elles. Le général ennemi profita de la suspension d'armes convenue à l'occasion de la remise de Francfort, pour se retirer à Wurzbourg où il réunit son armée. Jourdan, qui avait l'ordre de

N°. 6, pag. 86.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DE SAMBRE ET MEUSE.

JOURDAN, Général en Chef.

[illegible]ERNOUF, Général de Division, Chef de l'Etat-Major Général.

AIDES-DE-CAMP GÉNÉRAUX.

[illegible], Général de Brigade, Commandant l'Artillerie, | [illegible], Général de Division, Chef de l'Etat-Major Général, | [illegible], Général de Brigade, Commandant le Génie,

ÉTAT DE SITUATION DES TROUPES SOUS LES ORDRES DU GÉNÉRAL EN CHEF, AU 15 JUILLET 1796.

[illegible]

RÉCAPITULATION.

[illegible]

s'élever *toujours sur la* droite de l'ennemi, pensa *qu'il* remplirait plus sûrement les intentions du Gouvernement, en se portant directement des environs de Francfort *sur* Schweinfurt par Gemunden, qu'en marchant sur Wurzbourg par Aschaffenbourg, attendu qu'en prenant cette dernière direction, il eût été obligé de passer plusieurs fois le Mein, opération que son adversaire aurait contrariée d'autant plus facilement, que l'armée française n'avait point d'équipage de pont. Par cette détermination, il devança les ordres du Directoire qui la lui prescrivit pendant qu'il était en marche.

L'armée commença son mouvement le 17 juillet. La division Bernadotte, qui était restée dans les environs de Mayence en attendant que Marceau eut achevé ses dispositions, vint camper à Hœchst; Grenier et Championnet se portèrent sur la Kinzig où Lefebvre et Collaud s'étaient rendus immédiatement après la capitulation de Francfort. Le 30, il fallut séjourner pour attendre des subsistances, et les jours suivants, la marche continua. Bernadotte reçut l'ordre de se diriger sur Aschaffenbourg, pour couvrir la communication de Wurzbourg à Francfort. L'avant-

garde de Lefebvre, commandée par l'adjudant-général Mortier, chassa de Gemunden un corps de 5 à 6 cents chevaux, et s'empara de seize bateaux chargés de bombes, qui remontaient le Mein. Le pays que l'armée parcourait était difficile, et les chemins horribles ; la chaleur excessive, incommodait d'ailleurs beaucoup les troupes ; cependant les divisions Lefebvre et Collaud, débouchèrent, le 23 juillet, et prirent position en arrière d'Arnstein; Mortier entra dans Schweinfurt où il trouva environ 2 mille fusils. Le lendemain Championnet et Grenier, vinrent prendre position à la droite de Collaud, de manière que l'armée appuya la sienne à Carlstadt, et sa gauche à Schweinfurt. Bernadotte reçut l'ordre de marcher d'Aschaffenbourg sur Wurzbourg. Les troupes légères s'avancèrent alors sur cette place, pour reconnaître la position des Autrichiens, mais à leur approche, Wartensleben se retira sur la rive gauche du Mein, par Schwarzbach. Klein commandant l'avant-garde de Championnet, somma le gouverneur de Wurzbourg d'ouvrir ses portes, et arrêta une capitulation en vertu de laquelle les milices du pays qui y avaient été réunies, furent désarmées et renvoyées chez elles. Les Fran-

çais prirent possession de cette place et y trouvèrent près de 200 pièces de canon. Bien que cette ville ne fut pas en état de défense, elle devenait cependant d'une grande importance pour les Français, car elle pouvait leur servir de dépôt ; toutefois afin de n'être pas obligé d'y laisser beaucoup de monde pour la sûreté des malades et des magasins ; on occupa la citadelle sur la rive gauche du Mein, qui domine la ville et ses environs.

L'armée, par un mouvement de conversion à gauche, s'établit alors sur la rive droite du Mein, la droite à Kitzingen et la gauche à Schweinfurt. Elle resta dans cette position pendant quelques jours, tant pour attendre la division Bernadotte ; que pour se procurer des renseignemens de l'ennemi et des nouvelles de l'armée de Rhin et Moselle, dont on ignorait les progrès. Ce séjour ne fut pas perdu, le Général en chef donna tous ses soins au rétablissement de la discipline, et fit former des magasins, pour assurer la subsistance de l'armée, lorsqu'elle se porterait en avant. Championnet s'empara sur le Mein de plusieurs bateaux, sur lesquels on trouva 30 bouches à feu, 17 caissons et quantité d'équipages. Bernadotte captura, de son côté,

45 embarcations chargées d'avoine et de farine, en saisit quelques autres sur la Tauber, chargées d'avoine, et sur lesquelles on évacuait 400 blessés, Autrichiens et Français. Si ces riches captures avaient pu être réunies aux magasins dont on s'était emparé sur plusieurs autres points, elles auraient ramené l'abondance dans les camps français ; mais, faute de moyens de transport, elles ne furent que de peu d'utilité. L'armée vécut, comme auparavant, des ressources de ses cantonnemens, et cet inconvénient en entraîna un autre : le Général en chef se vit dans la nécessité d'étendre ses troupes pour leur faciliter les moyens de se procurer des subsistances. On sent aisément à combien d'abus un pareil mode d'administration donnait lieu ; cependant ce n'était rien, en comparaison des désordres commis par les maraudeurs. Arrivés dans les riches contrées de la Franconie, les soldats y trouvèrent du vin en abondance, et se livrèrent à toutes sortes d'excès ; le Général en chef, vivement affligé, publia un réglement sévère qui prévint quelques crimes, sans mettre un terme aux exactions des agens militaires. Les habitants épouvantés s'enfuirent dans les bois, avec leurs bestiaux et leurs effets

les plus précieux ; un grand nombre, réduit au désespoir, prit les armes et augmenta la détresse de l'armée : bientôt il ne fut plus possible de parcourir sans escorte la ligne de communication.

Les rapports que l'on reçut immédiatement après la retraite de Wartensleben des environs de Wurzbourg, autorisèrent à croire que l'armée autrichienne s'était retirée sur Bamberg, et qu'il ne restait que des troupes légères sur les deux rives du Mein, à Zeil, à Eltman et à Kloster-Eberach ; mais bientôt on fut instruit que le gros de l'armée impériale était campé à Zeil. Cette position n'annonçait nullement que Wartensleben eut l'intention de se réunir au prince Charles, et semblait au contraire manifester le projet de se porter en force sur la gauche de l'armée de Sambre et Meuse ; Jourdan à qui le Directoire avait prescrit de manœuvrer constamment sur la droite de l'armée autrichienne, se serait donc étrangement éloigné de l'esprit de ses instructions, s'il eut pris la direction de Nuremberg, par Neustadt et même celle de Bamberg, par Kloster-Eberach, avant d'avoir délogé son adversaire. On peut même dire, qu'il eut compromis sa ligne de re-

traite ; puisque l'ennemi aurait pu arriver avant lui sur le Rhin par Gemunden.

Mais s'il lui importait de forcer Wartensleben à abandonner sa position de Zeil, il lui était indifférent de tenter cette entreprise quelques jours plutôt, ou quelques jours plus tard, car si ce dernier eut pris cette position avec l'intention de recevoir bataille, il était certain de l'y trouver en marchant à lui, et qu'au contraire s'il avait formé le projet de n'y rester que jusqu'à l'approche de l'armée française, rien ne l'eut empêché d'opérer sa retraite dès qu'il se serait vu sur le point d'être attaqué : l'essentiel pour Jourdan, était de ne pas engager une affaire décisive, avant d'avoir bien reconnu la position ennemie et de ne s'avancer sur les frontières de la Bohême qu'après s'être assuré que Moreau continuait à se porter en avant ; en effet, il est facile de concevoir que si l'armée de Rhin et Moselle avait essuyé un échec, ou qu'elle eut été seulement arrêtée dans sa marche, rien n'eut empêché l'Archiduc de détacher un corps de troupes sur les derrières de l'armée de Sambre et Meuse, de forcer Marceau à repasser le Rhin, de dégager la nombreuse garnison de Mayence, et de placer les Fran-

çais dans une situation critique. Or, les dernières nouvelles que Jourdan avait reçues de son collègue, étaient du 22 juillet, et à cette époque l'armée de Rhin et Moselle se trouvait encore aux environs de Stutgard : ce ne fut que le 27, qu'un aide-de-camp de Moreau vint annoncer qu'elle espérait être rendue le 30 à Gemunden ; alors Jourdan se détermina à déloger l'ennemi de Zeil. Cette position était d'un difficile accès, et les chemins qui y conduisent, pour ainsi-dire, impraticables à l'artillerie : il fallut plusieurs reconnaissances forcées, pour avoir une idée du terrain et des débouchés ; dans une de celles-ci, le Général en chef fut enveloppé par la cavalerie autrichienne, et ne dut son salut qu'au dévouement de son escorte composée de 30 hussards des 2e. et 4e. régimens qui fit une resistance héroïque, jusqu'à ce que le 8e. régiment de grosse cavalerie qui se trouvait en réserve à peu de distance, eut porté secours à ces braves qui sacrifiaient leur vie pour sauver leur Général.

Le projet de Jourdan, (*Voyez pièce justificative, n°. XII.*) était de diriger la division Lefebvre sur le flanc droit de l'ennemi et de le tenir en échec sur son front avec la

division Collaud, tandis que Grenier, Championnet et Bernadotte, avec la réserve de cavalerie, passeraient le Mein, à Schweinfurt et à Wimpfen, et marcheraient sur Bamberg ; mais il tomba malade et fut contraint de remettre le commandement à Kleber, le 2 août. Le même jour, Wartensleben jugeant par les mouvemens qui s'opéraient dans l'armée française, qu'il touchait au moment d'être attaqué, leva ses camps et se retira sur Bamberg.

Le 4 août, Kleber fit marcher l'armée, et le 5, elle arriva sur la Rednitz. Lefebvre fit capituler la garnison de Kœnigshofen composée de milices du pays, et trouva dans cette place 69 pièces de canon et quelques munitions. La division Collaud, marchant par la rive droite du Mein, rencontra 800 chevaux autrichiens, à Zeil ; quoique Ney n'eut avec lui que 400 hommes de cavalerie, il n'hésita pas à les charger et leur fit plusieurs prisonniers. Grenier qui s'avançait sur Bamberg par la rive gauche du Mein, trouva une arrière-garde aux environs d'Eltman, qui fut culbutée par son avant-garde aux ordres de l'adjudant-général Cacatte ; celle de Championnet atteignit également l'ennemi dans

les environs de Denckenfeld, et le força, presque sans combat, à se retirer ; mais Bernadotte, qui avait été dirigé sur Burg-Eberach, eut un combat plus sérieux à soutenir, et força les Impériaux à la retraite après leur avoir fait éprouver une perte assez considérable. Les avant-gardes de Grenier et de Championnet, pressées d'entrer dans Bamberg, ne prirent pas les précautions d'usage, et furent, tout-à-coup, enveloppées par l'ennemi. Cette surprise donna lieu à un combat opiniâtre, à l'issue duquel les Français restèrent maîtres de la ville, où ils trouvèrent quelques approvisonnemens que les Impériaux n'avaient pas eu le temps d'évacuer.

Cependant Wartensleben avait abandonné sa position de Bamberg, et par un changement de front, l'aile droite en arrière, était allé s'établir derrière la Wiesent, sa gauche appuyée à la Rednitz, et couverte par la place de Forcheim. Kray ayant pris position sur l'Aisch, faisait occuper par ses troupes légères le pays entre cette rivière et la Reiche-Eberach, de manière que l'aile gauche de l'armée française se trouvait fort éloignée. En attendant que Lefebvre eut reprit sa place dans la ligne, Kleber porta sur la Reiche-

Eberach, à la gauche de la Rednitz, les divisions Bernadotte, Championnet et Grenier. Le 6 août, ces trois divisions passèrent la Reiche-Eberach; attaquèrent les troupes légères de l'ennemi, et les forcèrent à se replyer derrière l'Aisch. Pendant ce temps, Lefebvre et Collaud s'avançaient par la rive droite de la Rednitz, et rejetaient sur la rive gauche de la Wiesent tout ce qui était en avant de cette rivière. La perte qu'éprouvèrent les Impériaux dans ces divers combats, fut considérable; les Français eurent à regretter le chef de brigade Doré, commandant les cuirassiers. L'armée française, après avoir exécuté ce mouvement, se trouvait enfin en mesure d'engager une affaire générale, le 7 août; mais Wartensleben fit sa retraite et prit la route d'Amberg. Kleber fit avancer, ce jour-là, l'aîle droite sur l'Aisch et prendre position à la gauche sur la Wiesent. Le lendemain le Général en chef reprit le commandement, et Kleber, malade, se retira sur les derrières, pour soigner sa santé (*Voyez pièce justificative, n°. XVII.*). Le commandant de Forcheim voyant que l'armée autrichienne l'avait abandonné à ses propres forces, ne crut pas sa place tenable, et la rendit, par capitulation,

à l'adjudant-général Ney, qui sut l'épouvanter. La garnison consistait en troupes du prince de Bamberg ; on trouva dans la place 61 bouches à feu et quelques munitions.

En prenant la direction d'Amberg, Wartensleben laissait à découvert, il est vrai, les communications de Nuremberg à Ratisbonne, Ingolstadt et Donauvert, mais il avait concentré toutes ses forces augmentées encore par des renforts venus de l'intérieur de la monarchie autrichienne ; l'armée française s'était, au contraire, considérablement affaiblie par les maladies qu'engendrent de longues marches, et par les garnisons qu'elle avait été obligée de laisser dans Wurzbourg, Schweinfurt, Kœnigshofen, Bamberg et Forcheim, [illegible] qu'elle avait perdu jusqu'à l'ombre de supériorité numérique qu'elle avait sur les Impériaux, à l'ouverture de la campagne. Jourdan, à qui il était ordonné de ne perdre de vue son adversaire qu'après l'avoir réduit à un état de faiblesse qui ne laissât aucune inquiétude à la gauche et aux derrières de l'armée française, ne pouvait, sans s'écarter de ses instructions, marcher

sur le Danube avant de le forcer à recevoir ba-
taille ; et ce qui prouve qu'il en avait bien saisi
l'esprit, c'est que le Directoire en apprenant
qu'il avait pris la détermination de le pour-
suivre, lui manda : *Vous ne pouviez sage-
ment prendre un autre parti que celui que
vous avez adopté, de marcher avec toutes
vos forces contre Wartensleben, tant qu'il
ne divisera pas les siennes, et il n'est pas à
présumer qu'il s'affaiblisse par des détache-
mens considérables, pendant que vous le
presserez d'aussi près. S'il fait sa retraite
sur le Danube, malgré vos tentatives pour
l'en écarter, après l'avoir battu, vous diri-
gerez un corps imposant sur Ratisbonne,
par un mouvement rapide et dérobé, afin
d'empêcher sa jonction avec le prince Charles,
pendant que vous ne cesserez de le harceler
dans sa marche ; mais s'il est*
cette supposition, d'isoler
ennemies, il ne l'est p
général Moreau, et pour
votre supériorité sur chacun
rant la jonction de vos deux

Le 9 août, l'armée française mar
deux rives de la Rednitz, et prit posit
l'Aurach et la Schwalbach, la ville d'Erlang au

centre de l'armée ; l'avant-garde de Lefebvre poussa jusqu'à Herolzberg et Neuhof. Wartensleben s'était retiré par Lauf, et avait pris position : sa gauche appuyée à la Pegnitz près de Reichelschwand, et sa droite au fort de Rottemberg. Jourdan en ayant eu avis, espéra qu'il se déciderait, enfin, à recevoir bataille et fit ses dispositions en conséquence. Les divisions Championnet et Grenier qui étaient restées sur l'Aurach, passèrent la Rednitz dans la journée du 10, et se réunirent à celles de Lefebvre et de Collaud ; Bernadotte marcha sur Nuremberg dont il s'empara, et prit position entre Klein-Reuth et Almosahof. Mortier, avec l'avant-garde de Lefebvre, délogea de Neuhof et de Bulach, les avant-postes ennemis, mais il fut attaqué vivement dans la soirée, et forcé de céder du terrain. Championnet apprenant que son avant-garde était en prises, marcha à son secours avec deux bataillons et quelques escadrons de hussards et chiens sur leur armée.

Le 11, Bernadotte marcha sur Lauf, en suivant les deux rives de la Pegnitz ; la division Championnet, suivie de celle de Grenier, prit la même direction par Herolzberg, où la dernière attendit de nouveaux

ordres ; les divisions Lefebvre et Collaud se dirigèrent sur Neuhof où elles devaient également en recevoir ; la réserve de cavalerie marchait à la suite de la division de Collaud. Le Général en chef était avec Ney à la tête des troupes légères, pour reconnaître le pays et faire ses dispositions d'attaque. Son projet était de tourner la gauche des Autrichiens, en faisant remonter la Pegnitz par la rive gauche à la division Bernadotte, tandis que toutes les autres auraient attaqué de front ; mais s'étant avancé jusqu'au-delà de Lauf, il reconnut que l'ennemi s'était retiré pendant la nuit, et n'aperçut qu'une arrière-garde qui battit en retraite dans la direction d'Hersbruck, poursuivie par ses troupes légères ; Ney somma la forteresse de Rottemberg qui se rendit sur-le-champ ; on y trouva 50 bouches à feu. Alors l'armée prit la position suivante : Lefebvre [redacted] près du fort de Rottemberg [redacted] pionnet en avant de Lauf [redacted] la rive gauche de la Pegnitz [redacted] et Letten. Wartensleben s[redacted] Hartmanshof.

Le pays que l'armée avait à parcourir [redacted] le suivre, montagneux, coupé de ravins

profonds et couvert de forêts impénétrables, n'avait que la grande route praticable aux voitures ; l'état-major ne possédait pas une carte passable ; la prudence commandait de marcher avec précaution. Les 12 et 13 août, on poussa des reconnaissances dans toutes les directions, et le lendemain l'armée se porta en avant. (*Voyez Pièce justificative, n°. XIV.*) La division Bernadotte marcha sur Altorf, pour observer la route de Neumarkt. La division Championnet fut prendre position près de Waller, à la naissance du ravin formé par le petit ruisseau qui se jette dans la Pegnitz, au-dessous d'Happurg ; celles de Grenier, de Collaud et de Lefebvre, campèrent à droite et à gauche d'Hersbruck ; la première sur la rive gauche de la Peguitz et les deux autres sur la rive droite. Le Général en chef [illegible] avec Wartensleben était à Amberg [illegible] son armée, et que Kray, avec [illegible]-garde, occupait Sulzbach, [illegible]uer cette dernière. La dif- [illegible]s ne permettant pas d'espérer [illegible]rauchissent, en un seul jour, [illegible] les séparait de l'ennemi, ni [illegible] une affaire générale avec espoir d'en [illegible]illir le fruit, son projet était de se rap-

procher de Sulzbach pendant la journée du 17. (*Voyez pièce justificative, n°. XV.*) afin d'engager le combat le lendemain matin. En effet, les colonnes se mirent en marche au point du jour. Bernadotte reçut l'ordre de s'avancer sur Neumarkt pour couvrir le flanc droit de l'armée, sans cesse inquiété par la cavalerie légère de l'Archiduc et de Wartensleben; il devait en même temps chercher à se lier à l'armée de Rhin et Moselle, lorsqu'elle serait arrivée à la hauteur de celle de Sambre et Meuse. La division Championnet et la réserve de cavalerie furent dirigées sur Popperg et Heinfeld, tant pour contenir les troupes qui étaient à Amberg, que pour être à portée de soutenir Bernadotte au besoin; Lefebvre, Collaud et Grenier avaient ordre de se rapprocher le plus près possible de Sulzbach, le premier par Neukirchen, Collaud [illegible] route d'Hersbruck à Sulzbach, [illegible] par Pachtsfeld, en suivant la [illegible] directement d'Hersbruck à [illegible] lonnes étaient précédées au [illegible] avant-gardes, afin de ne s'engager [illegible] coupé et hérissé de difficultés, [illegible] été bien éclairées; Ney rencontra [illegible] l'ennemi en position, en avant de Sulz[illegible]

la droite à *Neukirchen* et la gauche sur des collines boisées, qui flanquent la route. L'assiette de ce camp prouvait assez que l'ennemi se trouvait en force ; la prudence conseillait de prendre une position avantageuse en face, et d'attendre de nouveaux ordres ; mais emporté par son bouillant courage, Ney attaqua avant d'être à même d'être soutenu par Collaud. Heureusement le Général en chef arriva dans ce moment ; voyant l'avant-garde vigoureusement ramenée, il se trouva dans l'obligation de la faire soutenir, et le combat qui ne devait avoir lieu que le lendemain, fut engagé avant que toutes les troupes fussent en état d'y prendre part. Après avoir ordonné à Collaud de hâter sa marche, Jourdan prescrivit à Grenier de s'avancer sur Sée, pour tâcher de tourner la [illegible] de l'ennemi, et à Lefebvre de se diriger [illegible] pour gagner son flanc droit. [illegible] à faire en attendant qu'ils [illegible] ux points qui leur avaient [illegible] Grenier arriva le premier, [illegible] s de Sée, et s'avança jusqu'[illegible] fermes de ce nom ; Lefebvre [illegible] également la droite et s'empara des

positions qu'elle occupait. Kray se reploya en arrière de Sulzbach ; mais la nuit ne permit pas de profiter de cet avantage qui eut été décisif, si l'affaire n'avait été engagée que le lendemain, comme l'avait désiré le Général en chef. (*Voyez piece justificative, n°. XVI.*) La réserve de cavalerie se porta sur Castel ; dont elle s'empara, et contint les troupes en arrière de cette petite ville ; Championnet de son côté, avait eu également un engagement des plus sérieux, pour chasser l'ennemi de Popperg et de Heinfeld ; envain Wartensleben y envoya des renforts d'Amberg, ils furent culbutés, malgré tous leurs efforts, délogés du bois et repoussés jusqu'au delà du village d'Augsberg. Les 61e. et 68e. demi-brigades, se couvrirent de gloire dans cette affaire, qui fit aussi le plus grand honneur aux généraux de brigade Leg[illegible] Damas et Klein. La perte [illegible] caise fut dans ces divers co[illegible] blessés, et d'une centaine [illegible] celle de l'ennemi s'éleva à 1[illegible] hors de combat, indépendam[illegible] prisonniers.

Le 18 au matin, Jourdan eut [illegible] l'armée ennemie battait en retraite, [illegible]

sans savoir dans *quelle direction* : les divisions Lefebvre et *Collaud*, reçurent l'ordre de s'avancer sur *la* Wils, et de pousser leurs troupes légères *jusqu'à* Hirschau ; il fut prescrit à celles de Grenier et Championnet, ainsi qu'à la réserve de cavalerie, de marcher sur Amberg. Grenier ayant moins de chemin à parcourir, arriva le premier, et délogea les postes qu'il trouva sur les hauteurs en avant d'Amberg. Le Général en chef s'étant porté rapidement sur le point où l'on combattait, vit défiler l'arrière-garde de Wartensleben sous la protection de sa nombreuse cavalerie. Sur ces entrefaites, Championnet et Bonnaud étant arrivés, toute la cavalerie soutenue de deux batteries d'artillerie légère, se porta en avant, et poussa vivement l'ennemi jusqu'au delà d'Hiltersdorf. Les Français s'établirent aux environs d'Amberg. Sans doute, il eut été prudent de ne pas dépasser cette ville avant de connaître la position de Moreau ; mais le Directoire répétait si souvent l'ordre de marcher rapidement, que Jourdan, après avoir séjourné le 19 août pour attendre des munitions, continua son mouvement offensif le lendemain.

Wartensleben en se reployant derrière la

Naab, laissa Kray avec l'arrière-garde sur les hauteurs de Wolfering. Jourdan qui n'en eut aucune connaissance, persuadé qu'il trouverait sur la rive droite de cette rivière qu'un simple cordon, fit marcher son armée sur plusieurs colonnes, pour la réunir ensuite au point qu'il jugerait le plus avantageux, lorsqu'il connaitrait le terrain et l'emplacement de l'armée ennemie. Lefebvre s'avança en conséquence sur Wemberg par Hirschau ; chemin faisant, il dispersa quelque troupes légères et détacha l'adjudant-général Mortier, sur Pfreint où Ney était déjà aux prises avec l'ennemi. Ce poste fut enlevé et occupé par le premier ; l'autre se dirigea sur Nabburg, dont il chassa les impériaux. Collaud qui marchait par la route de Schwarzenfeld, devait faire occuper Nabburg par son avant-garde, mais ne présumant pas rencontrer l'ennemi, il avait ordonné à Ney de s'y porter directement de Fothemberg, en sorte qu'il se trouva considérablement affaibli, lorsqu'il donna sur les troupes impériales, dans les bois de Freyholz et apprit que Kray était en position à Wolfering. La division Grenier qui le suivait s'était séparée de lui, dans le bois de Hiltersdorf, à l'embranchement

des routes de Schwandorf et de Schwarzenfeld. D'un autre côté, Championnet et la réserve de cavalerie longèrent la Wils, se dirigeant sur Ensdorf.

Jourdan prévenu que la division Collaud avait rencontré l'ennemi, ordonna à Grenier de marcher par sa gauche, pour le soutenir, et expédia ordre à Lefebvre de se porter sur Schwarzenfeld. Il espérait que Ney, averti par le bruit du canon que sa divison était aux prises, chercherait à prendre à revers la position de Kray; mais ce fut en vain: Ney resta à Naubourg où il contint quelques troupes légères qui étaient devant lui; les ordres envoyés à Lefebvre arrivèrent trop tard; de manière que l'ennemi conserva sa position, malgré la vivacité de l'attaque, et qu'il ne l'évacua qu'à la nuit pour se retirer sur Schwarzenfeld. Championnet, après avoir pris position à Ensdorf, avait porté son avant-garde sur Schwandorf; celle-ci soutenue par Bonnaud, rencontra un corps de cavalerie autrichienne, en avant de ce village, l'attaqua et l'obligea de passer la Naab. Les Français franchirent aussitôt cette rivière et poussèrent des partis sur la route de Ratisbonne: Wartensleben à qui ce mouvement donna de l'in-

quiétude, fit avancer des troupes pour soutenir sa cavalerie; mais les deux partis, après avoir échangé quelques coups de canon, restèrent en présence; à la nuit les Français repassèrent sur la rive droite. Le lendemain ils prirent les positions suivantes: Lefebvre campa à Naabburg; les divisions Collaud et Grenier placées à une portée de canon de l'ennemi, la droite à Wolferft et la gauche à Graffenried; Championnet vis-à-vis de Schweindorf, ayant en seconde ligne la division de cavalerie; Bernadotte en position en avant de Teining.

C'est là, que se termina la marche victorieuse de l'armée de Sambre et Meuse: quelques jours après, elle commença une retraite longue et pénible qui ne fut pas moins honorable pour elle; mais avant d'entreprendre le récit de cet événement, examinons jusqu'à quel point sont fondés les reproches adressés à Jourdan par l'Archiduc.

Nous avons déjà fait remarquer ce qu'on doit penser de celui qui est relatif à la direction suivie par l'armée, depuis l'ouverture de la campagne, jusqu'à son arrivée sur la Naab. Nous avons vu qu'à défaut de moyens de transports, l'armée française était obligée

de vivre des ressources du pays qu'elle parcourait, et nous pourrions grossir ce volume d'un grand nombre de pièces qui prouvent la disette des subsistances, et les contestations auxquelles elle donnait lieu pour l'occupation des villages, lorsque la répartition n'en était pas faite d'une manière bien précise, entre les divisions; il n'est donc pas surprenant que Jourdan ait étendu son armée, et qu'il l'ait fait marcher sur plusieurs colonnes toutes les fois qu'il a cru pouvoir le faire sans danger. Quant aux risques qu'on suppose qu'il courrait en manœuvrant ainsi, on nous permettra, sans doute, de supposer, à notre tour, qu'il prenait ses mesures pour s'en préserver. Les motifs que nous avons donnés du séjour de l'armée à Schweinfurt, paraîtront suffisants à ceux qui les liront attentivement, et nous espérons qu'on approuvera la circonspection de Jourdan, si l'on considère que se trouvant dans un pays dont les habitants étaient dévoués aux Autrichiens, il lui était impossible de se procurer des renseignemens certains sur leurs opérations, tandis que son adversaire était averti, à point nommé, de tous les mouvemens de l'armée française;

sans-doute on ne sera pas surpris d'avantage des précautions qu'il prenait pour bien reconnaître ce pays agreste, dont il n'avait que des cartes fort inexactes, avant d'y engager ses colonnes. Reste donc à examiner, si c'est réellement parce qu'il ne marcha pas assez rapidement et manœuvra sur un front trop étendu, qu'il perdit l'occasion de remporter un avantage décisif, sur son adversaire.

Wartensleben exactement informé de tous les mouvemens de Jourdan, restait dans les positions qu'il avait choisies, aussi long-temps qu'il jugeait le pouvoir sans engager l'affaire générale. C'est ainsi qu'il abandonna successivement les positions de Wurzbourg, de Zeil et de Bamberg, au moment où son adversaire était près de lui livrer bataille; c'est ainsi qu'il s'éloigna des bords de la Wiesent et de l'Aisch, dès que Kleber eut terminé ses dispositions pour engager une affaire générale; c'est ainsi, enfin, qu'il fit sa retraite de Rottemberg, de Sulzbach et d'Amberg, au moment où l'armée française était sur le point de l'attaquer. Ce n'est donc que par irréflexion qu'on a pu dire, que si Jourdan

eut marché plus rapidement, il aurait trouvé l'occasion de *livrer bataille*, puisque Wartensleben *était* maître de la refuser, quand même son adversaire eut été en mesure de la lui livrer quelques jours plutôt, dans chacune des positions que nous venons de citer. Une marche plus accélérée n'aurait produit d'autre effet, que de précipiter la retraite des Autrichiens, et de les rejeter quelques jours plutôt sur la Naab. Dans la supposition que Jourdan eut atteint les bords du Danube vers Ratisbonne, il se serait mis dans une position encore plus fâcheuse. En effet, Wartensleben n'aurait pas eu besoin de toutes ses forces pour défendre le passage du fleuve contre l'armée française privée d'équipages de ponts, et considérablement affaiblie, et l'Archiduc, en attirant à lui un détachement des troupes de son lieutenant, aurait eu le choix de prendre l'offensive contre Moreau, ou d'oter tout espoir de retraite à Jourdan, par la manœuvre dont il sera bientôt parlé. Ce n'est pas d'avoir marché lentement qu'il faut accuser Jourdan, mais bien plutôt de s'être avancé avec trop de rapidité; car si, lorsque l'Archiduc arriva à Donauwert, Wartensleben eut encore

*

été dans sa position de Rottemberg, et l'armée française aux environs d'Erlang, ce Prince n'aurait pas osé quitter les bords du Lech avec la majeure partie de ses forces, pour marcher contr'elle, et le résultat de la campagne eut été tout autre (1). Au surplus, puisque Jourdan s'est conformé aux ordres et aux instructions du Directoire, il n'y avait pas lieu de dire : *qu'il manœuvra sans plan et sans génie ;* on n'était pas davantage autorisé à l'accuser de ne s'être pas réuni à Moreau, dans la crainte d'être réduit à un rôle secondaire, ni de lui faire l'application de la réflexion suivante : *tant il est vrai que le vulgaire se laisse entraîner par ses passions !* Le Directoire qui était intéressé à chercher dans la conduite des Généraux, la cause de la retraite des armées, n'adressa jamais de reproches à Jourdan, sur la direction suivie par celle qu'il commandait.

---

(1) L'Archiduc qui reproche à Jourdan de ne pas avoir livré bataille à Wartensleben, avoue cependant que ce dernier avait l'ordre de ne pas s'engager sérieusement : il aurait dû nous dire en même temps comment on peut amener à une affaire décisive, l'ennemi qui ne veut pas combattre et qui a sa ligne de retraite bien assurée.

Si jamais un *historien* animé de l'amour de la *vérité*, esquissant les principaux traits de cette campagne, fait la juste part de ceux qui y ont coopéré, on verra que son fâcheux résultat attribué, par des écrivains mal intentionnés ou peu instruits, aux fausses combinaisons de Jourdan, n'est imputable qu'au Directoire qui dirigeait, du Luxembourg, les opérations militaires jusques dans le cœur de l'Allemagne; rien ne dissimulera la faute que commit Moreau en livrant bataille à Latour sur le Lech, au lieu de suivre l'Archiduc sur Neumarkt; la conduite du prince Charles, paraissant sous son véritable jour, prouvera, peut-être, qu'ébloui par le mince avantage obtenu à Wetzlar, il séjourna complaisamment à Hachembourg, pour recevoir les félicitations de ses courtisans, tandis qu'il devait pousser vivement, avec toutes ses forces, l'armée de Sambre et Meuse, afin de l'acculer devant Neuwied dont le pont était rompu, ou tout au moins d'entamer son arrière-garde à Ukerath. Pour nous, qui n'avons pas la tâche de venger le Général sous les ordres duquel la plupart des plus célèbres Capitaines de la France se sont fait gloire d'avoir débuté, et qui som-

mes plein de respect pour le caractère de l'Archiduc et d'admiration pour son génie militaire, nous nous bornons à rapporter les faits, sans semer notre récit d'amères réflexions

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA CAMPAGNE

DE 1796

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier

Marche de l'Archiduc sur la rive gauche du Danube. — Combats de Teining et de Neumarkt. — Retraite de l'armée française sur Amberg. — Combat d'Amberg. — Retraite sur Schweinfurt.

Quoique le Général en chef de l'armée de Sambre et Meuse n'eut pas été maître d'engager une affaire générale et décisive, le but principal de ses instructions se trouvait rempli ;

Wartensleben serré de près, n'avait pu se réunir à l'Archiduc; son armée rejetée derrière la Naab, n'était séparée de celle de la République que d'une grande portée de canon, et ne pouvait faire aucun mouvement sans être aperçue; la dernière n'avait plus que cette rivière à franchir, pour la contraindre à se retirer en Bohême ou sur Ratisbonne. La division Bernadotte était à même de se lier ou de se réunir, au besoin, avec Moreau, dès qu'il arriverait à sa hauteur: ainsi Jourdan avait fait tout ce qui dépendait de lui, pour prévenir la jonction des armées impériales, et préparer la sienne à l'armée de Rhin et Moselle; mais Moreau qui se trouvait encore sur la Wernitz, près Donauwert lorsque son collègue arriva sur la Naab, ayant jugé à propos de rétrograder jusqu'à Hechstetten et Dillingen, pour y passer le Danube et concentrer ses forces sur le Lech, leur jonction devint impraticable. Nous n'avons pas l'intention d'adresser des reproches au premier, persuadé que s'il n'arriva pas sur le Lech, au moment où l'armée de Sambre et Meuse prenait position sur la Rednitz, ainsi que le Directoire le lui avait recommandé, c'est qu'il lui fut impossible d'a-

vancer *plus rapidement* ; et qu'il eut de bonnes raisons pour ne pas laisser un corps d'observation sur la Wernitz, quand il se décida à passer sur la rive droite du Danube, malgré que le Gouvernement lui en eut fait pressentir la nécessité (*Voyez pièce justificative, n°. XVII*). Il n'en est pas moins vrai pourtant, que c'est parce que l'armée de Sambre et Meuse s'avança trop rapidement, ou que celle de Rhin et Moselle ne marcha pas assez vite, et se porta en totalité sur le Lech, que l'Archiduc eut la facilité d'accabler la première (1).

Le Directoire qui avait indiqué Ratisbonne comme point de jonction aux deux armées, aurait dû prévoir le cas où l'un de ses généraux ne pourrait suivre le mouvement

(1) L'Archiduc prétend que Jourdan aurait dû marcher d'Amberg sur Neumarkt au lieu de suivre Wartensleben sur la Naab; mais outre que cette marche eut été contraire aux instructions du Directoire, qu'eut-elle produit? Le prince Charles ayant pris la détermination d'attaquer avec ses principales forces, l'armée de Sambre et Meuse, rien ne s'opposait à la réunion de ses troupes avec celles de son Lieutenant, sur Neumarkt, comme sur Amberg, et Jourdan n'en eut pas moins été entouré par des forces supérieures.

de l'autre, et leur recommander de régler leur marche, de manière à y arriver simultanément ; mais loin de croire qu'une semblable précaution fut nécessaire, toute sa correspondance pressait Jourdan de suivre rapidement son adversaire ; (*Voyez pièce justificative, nos. XVIII, XIX, XX, XXI et XXII*) et même cette instruction n'eut peut-être pas prévenu l'événement fâcheux qui survint, car la prudence, comme les règles de l'art militaire, prescrivaient au Directoire, de confier, à l'exemple de l'Autriche, le commandement de ses armées à un seul chef, et de faire abandonner à celle de Sambre et Meuse la base d'opération de Dusseldorf, pour lui en faire prendre une nouvelle sur Strasbourg. Par ce moyen, le Commandant en chef l'aurait attirée, sans risque, de Wurzbourg sur le Danube, pour la réunir à l'armée de Rhin et Moselle et menacer les Etats héréditaires d'Autriche avec toutes ses forces. Le corps laissé devant Mayence eut suffi pour couvrir les provinces de la rive gauche du Rhin, quand même Wartensleben aurait dirigé une partie de ses troupes vers Mayence, dans la vue de dégager cette place ; mais attendu qu'on eut été contraint d'évacuer

Francfort, d'abandonner le pays de d'Armstadt et la Franconie, et de renoncer aux contributions qu'on se proposait de frapper sur cette ville opulente et ces riches contrées, ce plan n'entra jamais dans la pensée du Directoire qui n'avait guères que cette ressource pour rétablir le dérangement de ses finances ; aussi recommandait-il sans cesse au général Jourdan de prendre garde à sa gauche, et de chercher à tourner lui-même la droite des Autrichiens, afin de couvrir les provinces conquises.

L'Archiduc profita habilement de la position vicieuse où des considérations étrangères à l'art militaire, avaient placé les armées françaises. Ce Prince, après l'affaire de Neresheim, se retira sur la rive droite du Danube, et prit position derrière le Lech ; l'armée de Rhin et Moselle, s'avança sur la Wernitz ; mais le pont de Donauwert ayant été brûlé, Moreau fit le mouvement rétrograde dont nous avons parlé plus haut, pour aller passer le fleuve à Hœchstetten et Dillingen. L'Archiduc saisit ce moment favorable pour se réunir à son Lieutenant. Il laissa, en présence de Moreau, sur le Lech et dans le Woralberg, une armée de 30 mille

hommes, non compris *le corps de Condé*, et longea la rive droite du Danube avec le surplus de ses troupes, consistant en 28 bataillons et 56 escadrons, c'est-à-dire, environ 28 mille hommes (1); après avoir passé le fleuve à Ingolstadt, il se dirigea sur Hemau par Kœsching, Schamhaupt et Biedinbourg.

Le premier avis de la marche de l'Archiduc parvint à Jourdan le 21 août, au moment où il s'établissait sur la Naab : la veille, l'avant-garde de Bernadotte avait repoussé les avant-postes ennemis au-delà de Siebersdorf, et l'on sut, par des prisonniers, que le Prince Charles s'avançait par la route de Ratisbonne. Jourdan n'en conçut pas une inquiétude bien vive : il supposait Moreau encore sur la rive gauche du Danube, et persuadé qu'aussitôt que son collègue serait instruit de la marche de l'Archiduc, il chercherait à lier son aile gauche à la droite de l'armée de Sambre et Meuse, pour attaquer le Prince, dans cette confiance, il se borna, à mander à Bernadotte, de ne pas s'avancer davantage, de tâcher de commu-

(1) C'est dans l'ouvrage de l'Archiduc, que nous avons trouvé que les troupes qui marchèrent sur la rive gauche du Danube, consistaient en 28 mille hommes.

niquer par des partis avec l'armée de Rhin et Moselle, enfin de se retirer lentement sur Nuremberg, s'il y était contraint par des forces supérieures (*Voyez pièce justificative, n°. XXIII*). Cependant, ayant appris dans la nuit du 21 au 22 août, par une dépêche de Moreau et un rapport de Bernadotte, que l'armée de Rhin et Moselle était passée sur la rive droite du Danube, et que son Général persistait à concentrer ses forces sur le Lech ; Jourdan prévit alors tous les malheurs qui menaçaient son armée : néanmoins, comme Moreau annonçait positivement qu'il *poursuivrait l'ennemi sans relâche et ne donnerait pas le temps à l'Archiduc de se réunir à Wartensleben* (*Voyez pièce justificative, n°s. XXIV* et *XXV*), il crut devoir attendre l'effet de ces promesses avant de commencer son mouvement rétrograde, afin de ne pas encourir le reproche d'avoir fait échouer les opérations de son collègue, par trop de circonspection, et ne se retira, qu'à la dernière extrémité et lentement, pour donner le temps à Moreau de rappeler l'Archiduc sur le Danube, soit par des avantages sur la rive droite de ce fleuve, soit par des manœuvres sur ses derrières, sur

la rive gauche. Ainsi, dans cette occasion, une confiance bien naturelle, mais qui ne fut pas justifiée, et le désir de ne pas abandonner l'armée de Rhin et Moselle, mirent celle de Sambre et Meuse dans la situation critique dont elle se tira comme par miracle.

Le 21 août, l'Archiduc porta une colonne aux ordres du général Hotze de Beilengries, sur Berchind ; l'avant-garde de celle-ci commandée par le prince de Lichtenstein, occupa Pollanden et Bachausen, et plaça ses avant-postes sur la route de Nuremberg ; le prince Charles arriva avec l'armée à Hernied, et poussa un corps d'avant-garde, aux ordres du général Nauendorf, sur Siebersdorf. Les avant-postes français se retirèrent en arrière de Batzenhausen. Alors Bernadotte réunit sa division sur la rive droite de la Laber, qui n'est dans cet endroit qu'un ruisseau marécageux, sa droite à Leidenbach et sa gauche à Traurnfeld, occupant le village de Teining sur son front ; sa division consistait en 6 mille combattants dont 12 cents à cheval ; l'Archiduc avait sous ses ordres 28 mille hommes, dont au moins 10 mille de cavalerie ; il était donc présumable que puisque le Général

français ne voulait pas se retirer sans combattre, sa troupe serait enveloppée et prise. Les déserteurs annonçaient que telle était aussi l'opinion de l'armée impériale; mais il en fut autrement. L'Archiduc, agissant avec autant de circonspection que s'il avait eu devant lui des forces égales, s'avança en tâtonnant, et reconnut la position, le 22 août; les avant-postes français se replièrent, et le prince fit ses dispositions pour une attaque générale. L'ordre qui fut adressé à Hotze, de marcher sur Neumarckt, lui parvint trop tard; il ne put prendre part à l'action, et se borna à repousser quelques détachemens qui observaient la route d'Ingolstadt; les troupes restées au camp d'Hernied, vinrent joindre le Prince. La première attaque fut brusque et vigoureuse, mais reçue avec valeur et repoussée. Celles qui se succédèrent dans la journée, n'eurent pas plus de succès, et Bernadotte avec une poignée de gens, conserva sa position, et fit éprouver une perte considérable à l'ennemi (1).

(1) L'Archiduc termine la relation du combat de Teining par ces mots : *vers le soir l'ennemi fut obligé de se retirer.*

Quoique ce Général eut soutenu avec avantage le combat de Teining, il sentit qu'il s'y compromettait en y restant plus long-temps ; il se décida donc à faire sa retraite pendant la nuit, et prit position sur les hauteurs boisées, en arrière de Neumarkt, que son avant-garde occupa. La prudence lui conseillait de profiter de l'obscurité pour gagner Altorf, mais il crut devoir tenter un nouvel effort pour conserver Neumarkt qui couvrait la droite de l'armée, afin de donner à son *Général en chef*, le temps de prendre ses dispositions de retraite.

Le 23 août au matin, les Autrichiens s'avancèrent de tous côtés ; la colonne de Hotze marcha de Berchind sur Neumarkt par la grande route ; une autre colonne fut dirigée sur Posbeer, pour couper la route de Nuremberg et s'emparer de cette ville ; le prince Charles, avec une troisième, suivit la route de Teining à Neumarkt. Hotze manifestant l'intention de tourner cette petite ville, en

---

Bernadotte conserva sa position et ne fut pas obligé de se retirer ; il fit sa retraite à onze heures du soir, parce qu'il prévit que son adversaire qui avait fait la faute de ne l'attaquer qu'avec une partie de ses forces, pourrait profiter de sa supériorité, pour enlever la faible division qui lui était opposée.

faisant filer des troupes sur sa gauche, les Français l'évacuèrent ; alors elles la traversèrent avec celles de l'Archiduc, et commençaient à se déployer sous la protection de leur artillerie, lorsque Bernadotte se retira en bon ordre sur la position de Berg, un peu plus reculée. Non-seulement ses colonnes ne furent point entamées, mais elles se déployèrent de nouveau en arrière de ce village. Les Autrichiens s'étant avancés, et la nature du terrain leur permettant de développer leur nombreuse cavalerie, Bernadotte après une nouvelle affaire qui dura environ une heure, se retira sur Altorf et de là sur Lauf, sans autre perte que de 5 cents hommes hors de combat, tant de ce jour que de la veille. Les Autrichiens en éprouvèrent une beaucoup plus considérable ; on leur fit en outre 60 prisonniers.

Le premier avis que Bernadotte adressa au Général en chef pour le prévenir qu'il était attaqué à Teining, ne lui parvint que le 22 août, à huit heures du soir, et sur-le-champ Bonnaud commandant la réserve de cavalerie, reçut l'ordre de partir. Ses instructions portaient qu'il se dirigerait sur Pielnhofen, et enverrait de là des patrouilles pour s'assurer

si Bernadotte avait conservé sa position de Neumarkt, et, dans ce cas, il devait se réunir à lui; mais dans la supposition que cela fut impossible, il lui était enjoint de se retirer sur Pfaffenhofen et Amberg, afin de couvrir la droite de l'armée. (*Voyez Pièce justificative, n°. XXVI.*)

Jourdan informé, le 23 au matin, que Bernadotte avait fait sa retraite, sentit alors qu'il ne fallait plus compter sur la coopération de l'armée de Rhin et Moselle, et vit clairement que son énergie seule le sortirait de la position fâcheuse où il se trouvait. Les parcs et les équipages furent dirigés, de suite, sur Sulzbach : les troupes reçurent l'ordre de commencer leur mouvement rétrograde, à dix heures du soir. Pour éviter un engagement sérieux, le Général en chef aurait désiré se porter en une seule marche, des bords de la Naab à Sulzbach; mais Bonnaud ayant été enveloppé dans la journée du 23, par une nuée de hussards ennemis, il devint impossible de lui faire tenir l'ordre de se retirer de Castel sur Pachelsfeld. L'armée fut obligée de l'attendre à Amberg, où ses premières instructions lui prescrivaient de se replier : cette circonstance donna lieu au combat d'Amberg.

Les colonnes se mirent en marche à onze heures du *soir* : la division Lefebvre se retira de Nabburg, et vint prendre position entre Hirschau et Sulzbach ; celle de Championnet passa la Wils à Hasmuhl, et s'établit parallèlement à la route de Castel ; la droite prolongée jusqu'aux bois qui couronnent la plaine, et la gauche dans la direction d'Amberg ; Grenier se plaça à sa gauche, sur le côteau en arrière de la ville ; la division Collaud avait ordre de venir passer la Wils au-dessus d'Amberg, et de prendre position à la gauche de Grenier ; de manière que, suivant l'intention du Général en chef, ces trois divisions devaient former une seule ligne ; la droite vers Haag, et la gauche à Egelfie, afin d'être en mesure de continuer leur retraite, aussitôt qu'on aurait des nouvelles de Bonnaud. Collaud ne devait laisser que son arrière-garde sur les hauteurs en avant d'Amberg et faire occuper cette ville (*Voyez pièce justificative, n°. XXVII*). Mais comme il était précédé de la division Grenier, il fut obligé de rester en position sur la rive gauche de la Wils, jusqu'à ce qu'elle eut défilé, ce qui l'obligea à effectuer le passage de cette petite rivière en

présence de l'ennemi qui suivait l'armée de près. La cavalerie et l'artillerie légère de Championnet et Grenier, restèrent en avant du front de leurs divisions, dans la plaine à droite d'Amberg ; les bords de la Wils furent gardés par de l'infanterie légère ; trois bataillons et deux régimens de cavalerie avaient été détachés sur la route de Castel, pour occuper la lisière du bois qui s'étend jusqu'au près de Haag, afin de couvrir la droite de l'armée, et protéger la retraite de la réserve de cavalerie.

Cette division était déjà rendue à Pielnhofen le 23 août, lorsque Bonnaud, informé de la retraite de Bernadotte, opéra la sienne sur Pfaffenhofen et de là sur Castel où il entra le 24, au matin. L'Archiduc qui marchait par la route de Neumarkt à Amberg, pour se réunir à Wartensleben, étant arrivé devant Castel, Bonnaud continua son mouvement, et le Général en chef ne sut qu'il approchait d'Amberg, qu'au moment où les colonnes de Wartensleben débouchaient, et que des corps de cavalerie avaient déjà passé la Wils à Lengfeld, et commençaient à se déployer à la hauteur de Keffering.

On ne saurait supposer, avec quelque probabilité, que l'intention du Général en chef de

l'armée *Sambre et Meuse*, fut de combattre contre des forces supérieures, dans une position aussi désavantageuse; s'estimant trop heureux d'avoir été rejoint par sa cavalerie, il ordonna la retraite sur Sulzbach. Les troupes qui avaient été détachées pour couvrir la droite, furent mises sous les ordres de Bonnaud. Ce général quoique poursuivi par l'Archiduc, fit sa retraite avec ordre et méthode, chargeant vigoureusement tout ce qui voulait le serrer de trop près. Les divisions Grenier et Championnet exécutèrent aussi leur mouvement rétrograde avec beaucoup de calme et de précision; cependant l'arrière-garde de la dernière, fut coupée par un corps de cavalerie, et obligée de se retirer sur Hersbruck, par Pachetsfeld. La division Collaud qui n'avait pas encore passé en entier la Wils, lorsqu'elle reçut l'ordre de retraite, fut suivie plus vigoureusement que les autres; néanmoins l'intrépide Ney contint l'ennemi assez long-temps pour qu'elle effectuât le passage de la rivière, sans perte; lui-même avait évacué Amberg et se retirait en bon ordre et toujours combattant, lorsqu'arrivé à une certaine distance de là, il crut pouvoir ralentir sa marche et s'arrêter un instant. Cette

imprudence lui couta cher : bientôt la cavalerie autrichienne l'enveloppa. Ney vit trop tard que le courage ne suppléait point au nombre, et convaincu de l'impossibilité de sauver son infanterie, il réunit ses escadrons et s'ouvrit un passage l'épée à la main ; deux bataillons de la 23e. de ligne, qu'il laissa dans la plaine, commandés par leur chef Deshayes, se formèrent en quarré, et se mirent en devoir de continuer leur marche ; la cavalerie autrichienne les chargea à plusieurs reprises sans pouvoir les enfoncer. Ces valeureux soldats se firent un rempart avec les hommes et les chevaux qu'ils avaient tués à l'ennemi : il fallut faire avancer du canon pour battre en brèche cette citadelle mouvante. Lorsque la mitraille eut éclairci les rangs, la cavalerie impériale chargea de nouveau et sabra tous ceux qui n'étaient pas tombés sous le feu de l'artillerie ; 7 cents hommes, la plupart blessés de plusieurs coups de sabre, furent faits prisonniers ; tout le reste avait succombé. L'intrépide Deshayes survécut peu de jours à sa défaite ; il mourut des suites des blessures qu'il avait reçues dans cette affaire malheureuse. L'armée prit position sur les hauteurs en avant et en arrière de Sulzbach ; la division Grenier fut

détachée sur *Pachetsfeld* pour couvrir la droite (1).

La situation de l'armée devenait à chaque instant plus fâcheuse. L'Archiduc en partant de Neumarkt, avait fait suivre Bernadotte, par une colonne aux ordres de Hotze ; une seconde avait pris la direction de Nuremberg et obligé le bataillon français qui gardait cette ville, de se replyer sur Forcheim. Bernadotte avait été faiblement attaqué le 24 août à Lauf, mais voyant l'ennemi maître de la communication de Nuremberg à Forcheim, il s'était mis en marche le 24 au soir, afin de le prévenir sur la Wiesent, et prit position le 25 au matin, près de Forcheim. Dès-lors, l'armée ne pût se retirer de Sulzbach, par la

(1) La critique de l'Archiduc, au sujet de l'affaire d'Amberg, n'est pas fondée, puisqu'elle part d'une fausse base. Jourdan n'avait pas l'intention de combattre à Amberg, mais seulement d'attendre sa cavalerie. S'il se fut retiré de suite sur Sulzbach ; Bonnaud aurait trouvé Wartensleben à Amberg, et aurait été pris. L'Archiduc décore du titre pompeux de bataille, cette affaire, dont il a dressé un beau plan ; si l'on voulait l'en croire les Français ont défendu cette position. Il est cependant certain qu'ils se mirent en retraite aussitôt que Bonnaud fut arrivé et au moment où les colonnes ennemies commençaient à se déployer, n'ayant éprouvé d'autre perte que celle des deux bataillons qui furent pris à l'arrière-garde, par l'imprudence de Ney.

grnade route, car *il était présumable* que les défilés de la Pegnitz seraient occupés par les troupes qui avaient suivi Bernadotte, et que l'Archiduc la serrerait de près dans sa retraite.

Les habitants de Sulzbach indiquèrent comme chemin propre aux voitures, celui qui conduit de Sulzbach à Velden, en passant près de Neukirchen, et de là par Holenstein et Achtet; néanmoins le Général en chef avant d'y engager son armée, le fit reconnaître par un officier-général qui rendit compte qu'il était praticable. L'armée reçut ordre de se mettre en mouvement à minuit, sur deux colonnes. Celle de droite, formée des divisions Grenier et Championnet et de la réserve de cavalerie, prit la direction de Velden; elle était précédée du grand parc qui s'était ébranlé à neuf heures du soir; celle de gauche composée des divisions Collaud et Lefebvre, prit la direction de Wilseck, sous les ordres de Kleber, arrivé le même jour à Sulzbach, et devait se porter de là, sur Pegnitz, par Boden-Wegscheid, Mitteldorf et Engenthal. (*Voyez Pièce justificative, n°. XXVIII.*) Les équipages de l'armée avaient reçu l'ordre de prendre les devants de celle-ci. Lorsque les troupes furent en pleine marche, le Général en chef se

porta rapidement en avant de la colonne de droite, pour reconnaître par lui-même la route qu'elle devait suivre ; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'arrivé à Achtet, il vit l'impossibilité d'en faire descendre les voitures directement sur Velden, et qu'il fallait se rabattre sur la gauche, vers Vorrach, pour remonter ensuite la vallée étroite de la Pegnitz ! Cet embarras devint encore plus grand, lorsqu'on s'aperçut que la plupart des équipages avaient suivi cette direction contre l'esprit des dispositions générales et qu'on apprit qu'il n'y avait point de chemin praticable pour sortir de Velden, et atteindre les hauteurs de la rive droite de la Pegnitz. Dans une situation aussi critique où son parc se trouvait à la merci des troupes légères autrichiennes, Jourdan fit arrêter Kleber à Wilseck, pour soutenir l'aile droite, si elle était attaquée ; Bonnaud se porta avec sa division, un régiment de dragons et quelques bataillons de la division Grenier, sur Vorrach, pour couvrir la marche des équipages ; Championnet détacha un bataillon sur Engenthal, pour protéger, au besoin, la retraite de Kleber ; le gros de ces deux dernières divisions prit position en arrière

d'Achtet. On força les habitants de Velden et des villages circonvoisins, à ouvrir une communication pour sortir l'artillerie de cet horrible défilé. Heureusement que l'Archiduc resta pendant la journée du 25 vers Sulzbach, et ne fit suivre les colonnes républicaines, que par une avant-garde, et que Hotze qui était aux environs de Lauf, se borna à pousser des troupes légères sur Vorrach, par la vallée de la Pegnitz; Bonnaud suffit pour les repousser avec perte. Toutefois la colonne d'équipages était si considérable, qu'on prit le parti de faire arrêter aux environs de Vorrach, toutes les voitures du pays et de cantiniers, chargées de butin pillé. Encombrées dans la vallée, elles formèrent une espèce de retranchement derrière lequel défilèrent les parcs et les équipages, sous la protection de la réserve de cavalerie. Tout ce qu'on avait de plus précieux, ayant ainsi été sauvé, l'armée se remit en marche dans la nuit du 25 au 26.

La division Championnet se dirigea sur Hilpoldstein et occupa Graffenberg; celle de Grenier marcha sur Besenstein; Bonnaud qui garda les dragons et l'infanterie, mis la veille à sa disposition, fit l'arrière-garde,

et prit position sur le plateau en avant de Bezenstein. Les troupes légères de Kray s'étaient répandues dans l'espace qui séparait la droite de la gauche, pendant que la première s'était forcément arrêtée à Achtet, et la seconde vers Wilseck, de sorte qu'au moment où le Général en chef voulut faire prévenir Kleber de continuer le mouvement prescrit par l'ordre du 24 au soir, les officiers ne purent percer jusqu'à lui. Toutefois ce Général se mit en marche dans la nuit du 25 au 26; mais au lieu de se porter sur Engenthal, ainsi qu'il en avait l'ordre, il prit la direction de Pegnitz, qui l'éloignait considérablement de l'aile droite. L'adjudant-général que Jourdan lui avait envoyé, l'ayant rencontré dans cette ville, il se tourna alors vers Besenstein, et rejoignit dans la nuit du 26 au 27 (1).

Quoique l'armée eut été tirée heureusement d'une situation dangereuse, on pouvait ce-

(1) Kleber en marchant sur Pegnitz perdit une journée qu'on fut dans le cas de regretter; s'il eut prit la direction d'Engenthal, conformément à l'ordre de son Général en chef, il serait arrivé en même temps que les autres divisions sur la Weisent, le 27; et Jourdan aurait pu faire le lendemain l'expédition qui échoua pour avoir attendu l'aile gauche jusqu'au 29.

pendant encore craindre que le général Hotze, après avoir réuni toutes ses troupes, ne marchât contre Bernadotte et ne le forçât à s'éloigner de Forcheim, ce qui l'aurait mise de nouveau en danger de ne pouvoir opérer sa retraite. Il était donc de la dernière importance pour Jourdan, d'atteindre au plus vite la Wiesent, et d'effectuer sa jonction avec Bernadotte.

Le 27, de très-grand matin, les divisions Grenier et Championnet se dirigèrent sur Pretzfeld, village situé sur la Wiesent entre Ebermanstadt et Forcheim, en passant par Leipolstein, Weydenthal et Urpring. Bonnaud et Klein formaient l'arrière-garde, et couvraient les flancs de cette colonne qui prit position sur la droite de la Wiesent, ayant Ebermanstadt à sa gauche, et sa droite vers Forcheim. L'aile gauche arriva à Bezenstein, avant le départ des divisions de droite. Mais les troupes de Kleber étant trop fatiguées pour continuer leur marche, Collaud alla prendre une position intermédiaire, à moitié chemin de Bezenstein à Pretzfeld, et Lefebvre resta à Bezenstein. Bernadotte qui, comme nous l'avons dit plus haut, était arrivé à Forcheim le 25, eut ses avant-postes attaqués le

26, mais réussit à chasser de Kerpach l'ennemi qui s'en était d'abord emparé.

Le 28, l'armée continua son mouvement ; l'aile gauche arriva sur la Wiesent et prit position, la gauche à Ebermanstadt, et la droite à Weylersbach ; les divisions Grenier et Championnet appuyèrent à droite et se réunirent à celle de Bernadotte. Toutes trois campèrent, la droite à la Rednitz, en arrière de Forcheim, et la gauche dans la direction de Weylersbach ; la réserve de cavalerie passa en seconde ligne.

Pendant cette marche aussi pénible que dangereuse, l'Archiduc après avoir séjourné le 25 près d'Amberg, était arrivé le 26 à Hersbruck, et Hotze dans les environs d'Erlang. Le lendemain, ce général et le prince de Lichtenstein passèrent la Rednitz à Bruch, et marchèrent sur Hochstet ; le général Sztarray vint à Herzogenaurach par Furt et l'Archiduc campa avec l'armée près de Rottemberg, faisant occuper Erlang. Enfin le 28, jour où les Français s'étaient réunis sur la Wiesent, le prince de Lichtenstein poussa jusqu'à Burg-Eberach, et jeta des partis sur Eltmann et Bamberg ; Hotze campa sur la Reiche-Eberach, à Pomersfelden et Muhlhausen ;

Sztarray à Hochstet, et l'*Archiduc* à Herolzberg, ayant son avant-garde au-delà d'Erlang. L'on voit par-là que Jourdan était encore une fois entièrement tourné sur sa droite, par le corps de Hotze fort de 23 bataillons et 60 escadrons. Déjà un parti du prince de Lichtenstein était entré dans Bamberg, et aurait infailliblement enlevé beaucoup de monde et d'équipages, si un aide-de-camp de Bernadotte ne fut accouru à la tête d'un escadron, au moment où l'ennemi se trouvait dispersé dans la ville. Cet officier chargea tout ce qui se présenta devant lui, nettoya les rues, et dégagea tous ceux qui se croyaient pris ; un autre parti dirigé sur Eltmann, passa le Mein, et attaqua l'Etat-Major et une colonne d'équipages qui faisaient halte à Zeil. L'escorte se battit vaillamment, et soutint le combat jusqu'à ce que toutes les voitures eussent filé ; un seul caisson chargé de papiers fut pillé.

Le Général en chef n'avait pas, à beaucoup près, une connaissance aussi exacte de la position de l'armée autrichienne, que celle que nous venons de donner ; informé seulement qu'un corps d'armée campait à Hochstet, il supposait que c'était celui de Hotze, et que

ce qu'on avait vu dans les environs de Pomersfelden et Burg-Eberach, ne consistait qu'en troupes légères qui avaient fait une pointe sur les derrières, pour précipiter la retraite. Imbu de cette opinion, il prit la résolution d'attaquer.

Dans la journée du 28, il fut ordonné à l'adjudant-général Mireur, de se rendre à Bamberg, d'y organiser en corps régulier, plusieurs détachemens restés sur les derrières de l'armée, les isolés et les fuyards, et de marcher avec lui le lendemain sur Burg-Eberach. Le même jour, la division Bernadotte fut renforcée de deux régimens de dragons de Championnet auquel Grenier fit passer un des siens, et se porta vis-à-vis Seussling où les officiers du génie avaient l'ordre de construire des ponts ainsi qu'à Hirscheid; elle devait passer la Rednitz le 29 à deux heures du matin, et se diriger sur Hochstet, suivie de la réserve de cavalerie; il était prescrit à Championnet de filer immédiatement après, sur Pomersfelden, pour intercepter la communication entre Hochstet et Burg-Eberach; Grenier qui arrivait ensuite, devait former la seconde ligne de Bernadotte; pendant ce temps, les divisions Lefebvre et

Collaud se seraient concentrées près de Forcheim, en laissant des détachemens sur la gauche, pour observer le débouché difficile d'Ebermanstadt sur Bamberg, et Kleber aurait favorisé l'attaque de Bernadotte sur Hochstet, en repoussant les avant-postes ennemis sur la rive gauche de la Wiesent, et jetant un corps de troupes sur Weilersdorf, par la rive gauche de la Rednitz. (*Voyez Pièce justificative, n°. XXIX.*) Il est facile de juger par ces dispositions, que Jourdan croyait rencontrer peu de monde à Burg-Eberach et à Pomersfelden, et trouver le corps de Hotze réuni presqu'en entier à Hochstet; mais ce corps était partagé en trois divisions, dont une sous Sztarray, se trouvait à Hochstet, l'autre commandée par Hotze, occupait Pomersfelden, et la troisième aux ordres du prince de Lichtenstein, tenait Burg-Eberach. Malgré son erreur à cet égard, il est probable néanmoins que l'ennemi aurait été battu. En effet, on ne saurait disconvenir que la division de Sztarray n'eut été facilement rejetée derrière l'Aisch, par Bernadotte, et parconséquent séparée de Hotze; ce dernier appelant sans doute, en toute hâte, le prince de Lichtenstein à son secours, Mireur se serait emparé de Burg-

Eberach et réuni à Championnet ; Jourdan aurait ensuite fait contenir Sztarray sur la rive droite de l'Aisch, et attaqué Hotze avec ses principales forces ; le succès de cette opération eut été d'autant plus certain, que l'Archiduc n'arriva que le soir de ce jour-là, à Bayerdorf, et n'aurait pas été en mesure de soutenir son lieutenant. Supposé que Kray qui commandait son avant-garde, eut voulu prendre part au combat, Kleber aurait été en état de s'y opposer, et même de remporter un avantage sur lui, puisqu'il aurait eu sous sa main à Forcheim, les divisions Lefebvre et Collaud. Il résulte de tout cela, qu'on est fondé à dire que ces dispositions étaient bien combinées ; qu'elles portaient à la fois, un caractère d'audace et de prudence, et auraient été couronnées de succès, si elles avaient pu être mises à exécution.

Cependant, le Général en chef étant arrivé dans la nuit, pour passer la Rednitz à la tête des troupes de Bernadotte, on lui fit remarquer que le pont n'était pas praticable à l'artillerie, qu'il était même douteux que toute l'infanterie pût y passer, et on lui rendit compte que celui d'Hirscheid n'était pas encore commencé. Dès-lors il fallut renoncer au premier plan,

et expédier sur-le-champ de nouveaux ordres. Ainsi s'évanouit par la négligence de l'officier du génie chargé de jeter les ponts, ou plutôt par l'impossibilité de se procurer les matériaux nécessaires, l'occasion qu'avait l'armée de Sambre et Meuse, de prendre sa revanche sur les Impériaux. Si Jourdan avait pu prévoir les difficultés qui s'opposèrent à leur construction, il aurait abandonné les bords de la Wiesent le 28 au soir, et concentré son armée près de Bamberg, d'où le lendemain il aurait marché avec le gros de ses forces sur Burg-Eberach, dont il eut vraisemblablement chassé Hotze, avant que l'Archiduc fut à même de lui donner des secours. Mais, dans l'impossibilité d'exécuter le projet qu'il avait si heureusement conçu, il ne désespéra pas de chasser l'ennemi de Burg-Eberach, et de s'emparer de la communication de Wurzbourg. Bernadotte reçut l'ordre de se diriger, sans perdre de temps, sur Bamberg, d'y passer la Rednitz, de s'approcher le plus près possible de Burg-Eberach, et de s'établir de manière à couvrir la route de Bamberg et d'Eltmann, en attendant l'arrivée des autres divisions : Championnet et Grenier reçurent l'ordre de suivre ce mouvement ; Bonnaud fut chargé de

garder le gué de Seussling, et Klein celui de Hirscheid ; Kleber formant l'arrière-garde avec les divisions Lefebvre et Collaud avait l'instruction de venir prendre position en arrière de Strullendorf ; Bonnaud et Klein ne devaient se retirer qu'après que ses troupes auraient défilé.

Bernadotte se mit en marche ; mais des retards provenant du changement subit des premières dispositions et surtout de ceux que Kleber apporta à l'exécution des ordres qu'il avait reçus, ne permirent pas à Championnet de suivre Bernadotte, comme cela eut été nécessaire. Sa division n'arriva que tard de l'autre côté de la Rednitz où elle fit sa jonction avec la colonne de Mireur, sur la route de Burg-Eberach ; alors ce général attaqua vivement l'ennemi, le chassa d'Aurach et de Buch, et déboucha en avant de la forêt de Steinach. Les Autrichiens, craignant que les Français ne gagnassent la route d'Eltmann, les attaquèrent envain à plusieurs reprises. A la nuit, Bernadotte établit ses troupes dans la forêt ; ses avant-postes à la lisière, d'où l'on découvrait Burg-Eberach. Cette attaque ne remplit qu'imparfaitement son objet, parce que ni Championnet ni la réserve de cavalerie

n'arrivèrent à temps, pour prendre part à l'action; elle produisit néanmoins un bon effet, en ce que Hotze rappela à lui le prince de Lichtenstein qui interceptait, à Eltmann, la route de Bamberg à Schweinfurt.

Pendant que ces événemens se passaient sur la rive gauche de la Rednitz, Kleber qui n'avait exécuté son mouvement sur Forcheim qu'avec une lenteur inconcevable, eut un engagement à soutenir contre l'avant-garde de l'Archiduc aux ordres de Kray. Cette action, d'abord de peu d'importance, devint sérieuse lorsque Sztarray voulut forcer le gué de Seussling pour prendre les Français à revers. Bonnaud le défendit vivement avec son artillerie, et y tint ferme jusqu'à ce que les troupes de Kleber eussent défilé. Ce général n'arriva que fort tard à Strullendorf. Championnet ne rejoignit Bernadotte qu'à la nuit; Grenier et Bonnaud restèrent sous les murs de Bamberg.

Le Général en chef voyant échouer son expédition sur Burg-Eberach, aurait dû battre en retraite sur-le-champ, pour se porter de Bamberg à Schweinfurt, mais ne pouvant s'y résoudre, il fit une nouvelle tentative pour

regagner sa communication sur Wurzbourg, par Burg-Eberach. Le 29 au soir, Grenier partit avec le parc d'artillerie, pour se rendre en une marche forcée à Schweinfurt. Bernadotte et Championnet reçurent l'ordre de tout disposer pour l'attaque du lendemain. Bonnaud se plaça en seconde ligne derrière eux, et Kleber fut chargé de couvrir Bamberg avec ses deux divisions. Jourdan s'étant porté le 30 à la pointe du jour, en avant de ses vedettes, s'aperçut que l'ennemi avait reçu des renforts considérables. Privé de renseignemens d'émissaires, il conjectura que l'Archiduc avait réuni sur ce point ses principales forces, et crut prudent de renoncer à une attaque dont le succès paraissait douteux, et les suites désastreuses en cas d'échec. C'était une erreur; l'Archiduc était encore au-delà de la Wiesent, entre Forcheim et Erlang; le prince de Lichtenstein seulement avait rejoint Hotze, et ce dernier n'avait reçu de Sztarray que 5 bataillons et 4 escadrons de renfort. Ces troupes à portée d'ailleurs d'être soutenues, pendant l'action, étaient plus que suffisantes pour justifier le parti qu'il prit de se mettre en marche sur-le-champ, pour prévenir les Impériaux à Schweinfurt.

Trois bataillons et cent chevaux de la division Championnet remontèrent le ravin d'Aurach par son rebord gauche, et prirent position à la tête des bois en avant d'Eltmann, pour garder ce débouché et couvrir la marche de l'armée. Jourdan aurait bien voulu faire prendre cette direction aux troupes réunies sur la rive gauche de la Rednitz, pendant que celles qui étaient sur l'opposée auraient exécuté leur mouvement par la droite du Mein, ce qui l'eût considérablement accéléré. On chargea Championnet de prendre des renseignemens sur la nature des communications; il rapporta que les chemins étaient impraticables aux colonnes embarrassées d'artillerie. Il fallut renoncer à ce projet. Cependant, ce général fut induit en erreur, car le commandant du détachement qui prit cette direction, déclara qu'il en avait trouvé un excellent. Cette circonstance prouve combien il est difficile de faire la guerre dans un pays ennemi dont les habitants vous trompent à chaque instant, et dont on n'a que des cartes inexactes. Le gros de la division Championnet vint passer le Mein à Viret, sur un pont qu'on y avait jeté; prit la route de Schweinfurt, et marcha jusqu'à Zeil, où il fit une halte de six heures.

Bernadotte suivit ce mouvement. Bonnaud avec la réserve de cavalerie et les troupes légères du premier, ne quitta sa position que quand les divisions eurent passé le Mein ; dans le même temps les troupes aux ordres de Kleber vinrent le franchir à Hallstadt, sur deux ponts qu'on y avait construits, et suivirent la route de Schweinfurt jusqu'à Zeil où elles arrivèrent comme les autres divisions en partaient. Après avoir pris six heures de repos, Kleber eut ordre de marcher sur Lauringen, dans la crainte que l'ennemi ne se rendit maître de la rive gauche du Mein, entre Eltmann et Schweinfurt, d'où il aurait pu fusiller à plaisir les Français, dans le long défilé formé par la route. Le 31, les divisions Bernadotte, Championnet, Grenier et la cavalerie, campèrent aux environs de Schweinfurt ; celles de Lefebvre et de Collaud prirent position aux environs de Lauringen.

La marche de l'Archiduc et la retraite de Jourdan ne changèrent rien au plan du Directoire ; fermement persuadé que les avantages remportés par Moreau sur le Lech, rappelleraient le prince sur le Danube, il prescrivit formellement au Général en chef de l'armée de Sambre et Meuse de rester sur la Rednitz.

Il est vrai de dire que *la lettre* ne lui parvint que lorsqu'il était déjà en marche, sur la Lahn; mais elle prouve qu'en opérant sa retraite avec plus de précipitation, et donnant à l'Archiduc la facilité de rétrograder des environs d'Erlang ou de Wurzbourg sur le Danube, il eut encouru le reproche d'avoir abandonné lâchement l'armée de Rhin et Moselle : au surplus, cette dépêche, en justifiant Moreau, de ne pas avoir suivi l'Archiduc, sur la rive gauche du Danube, démontre combien le Directoire était peu fondé dans la prétention de diriger les armées de son Cabinet. (*Voyez Pièce justificative, n°. XXX.*)

Les Français étaient enfin sortis avec honneur de la position critique où ils s'étaient trouvés depuis l'époque où ils avaient commencé leur retraite. Encore que l'Archiduc se fut rendu maître des communications de l'armée, qu'il eut sur elle une supériorité de plus de 25 mille hommes, et que sa nombreuse cavalerie lui donnât les moyens de la harceler de toutes parts, il n'avait cependant pu l'entamer, ni lui enlever son artillerie, ni ses équipages; tous les avantages qu'il remporta sur elle, se réduisirent à la prise de deux bataillons faite à Amberg, sur l'arrière-

garde, succès qu'il dut uniquement à l'opiniâtreté mal entendue du général Ney; si tout autre que Jourdan, se fut tiré aussi honorablement d'une pareille situation, les trompettes de la renommée n'auraient pas suffi pour proclamer cet exploit; mais étranger à toutes sortes d'intrigues, il ignora l'art de se faire une réputation dans les Journaux, et voilà pourquoi ses ennemis ont eu tant de facilité à lui attribuer les fausses combinaisons et les revers de cette campagne.

CHAPITRE II.

Bataille de Wurzbourg.

Jourdan entouré par la cavalerie impériale pendant sa retraite sur Schweinfurt, n'avait pu donner de ses nouvelles à Moreau, ni recevoir des siennes. A son arrivée dans cette ville, il trouva enfin une dépêche de ce général en date du 25 août, qui lui faisait part de l'avantage remporté sur le comte Latour, et de la marche de l'armée de Rhin et Moselle au-delà du Lech. (*Voyez pièce justificative, n°. XXXI.*) Dès-lors, il espéra, et tous ses généraux avec lui, qu'un succès aussi important déterminerait l'Archiduc à faire soutenir Latour par un gros détachement; dès-lors aussi l'honneur et le devoir lui commandèrent de n'abandonner la Franconie, qu'après avoir tenté le sort des armes et acquis la certitude d'être hors d'état de s'y maintenir. Vainement de froids calculateurs viendront après l'événement, la carte d'une

main et le *tableau des mouvemens des armées belligérantes* de l'autre, nous démontrer que Jourdan aurait dû accélérer sa marche sur la *Lahn*; nous leur répondrons, qu'ignorant le parti auquel s'était arrêté l'Archiduc, incertain si ce Prince avait conservé avec lui, la totalité de ses forces, ou s'il en avait fait marcher une partie sur le Danube, il était grand et généreux de prendre la détermination la plus honorable, puisqu'elle était la plus dangereuse (1).

L'armée française harcelée sans cesse sur ses derrières, par l'ennemi et par les habitants armés, manquait de subsistances : la plupart du temps, les soldats n'avaient eu pour toute nourriture que les pommes-de-terre qu'ils arrachaient dans les environs de leurs bivouacs; cette pénurie, jointe à des marches longues et continuelles, avaient épuisé leurs forces physiques, sans affaiblir leurs forces morales. L'armée convaincue qu'elle ne cédait qu'à la grande supériorité des Autrichiens, et pleine

(1) Il ne faut que lire les pièces justificatives, pour se convaincre que si le Général en chef eut abandonné la Franconie sans combattre, il se serait attiré les reproches les plus graves de la part du Directoire.

de confiance dans ses chefs, était disposée à ressaisir l'offensive au premier ordre, et à faire les derniers efforts pour vaincre un ennemi qu'elle était accoutumée à voir fuir depuis trois ans. Jourdan qui connaissait ses heureuses dispositions, ne douta pas qu'après lui avoir donné un séjour, elle ne fut en état de se mesurer de nouveau avec l'ennemi. Ce séjour ne fut point perdu ; des mesures furent prises pour lui assurer ses subsistances, quelques changemens réclamés pour le bien du service se firent aussi dans son organisation intérieure. Le général Collaud, n'étant plus en état de supporter les fatigues de la campagne, reçut l'autorisation de se retirer pour soigner sa santé (1) ; les corps qu'il commandait furent répartis dans les autres divisions : la 45e. demi-brigade d'infanterie de ligne et le 11e. régiment de dragons passèrent, ainsi que le général Jacopin dans celle de Lefebvre ; la 20e. demi-brigade d'infanterie légère, le 1er. ba-

(1) L'Archiduc dit : *une mésintelligence trop marquée régnait entre les Généraux de division, il* (Jourdan) *fut forcé de renvoyer Collaud sur les derrières* ; il est vrai qu'il régna momentanément une légère mésintelligence entre le Général en chef et quelques généraux, mais Collaud y fut étranger et ne se retira que parce que ses forces étaient épuisées.

taillon de la 23e. de ligne (1), le 6e. régiment de chasseurs à cheval et le général de brigade Ney, furent incorporés dans la division Grenier; la 8e. demi-brigade d'infanterie légère et le général de brigade Bastoul, furent rejoindre celle de Championnet ; la 9e. demi-brigade d'infanterie de ligne, le 14e. de dragons et le général de brigade Toury, renforcèrent Bernadotte; le 4e. régiment de cavalerie rentra à la réserve de cette arme. Kleber devait conserver le commandement supérieur de la division Lefebvre qui seule forma l'aile gauche ; mais sa santé ne lui permit pas de continuer ses services.

Le Général en chef avait le dessein de faire marcher, le 2 septembre, l'armée sur Kitzingen et Dettelbach. Ce projet était convenable, car en supposant que l'Archiduc eut fait rétrograder une partie de ses troupes sur le Danube, l'armée aurait été en mesure de se porter rapidement sur Nuremberg : dans le cas contraire, si ce Prince avait conservé près de lui toutes ses forces, Jourdan aurait pu disputer le passage du Mein; et s'il venait à

(1) Les deux autres bataillons de cette demi-brigade avaient été faits prisonniers à Amberg.

être forcé, se replier sur Wurzbourg, solide point d'appui qui eût facilité ses manœuvres sur les deux rives du Mein. L'Archiduc aurait pu, à la vérité, jeter des partis sur Gemunden, mais il n'était pas probable qu'il prit cette direction avec le gros de ses troupes, puisque ses communications avec Latour auraient couru risque d'être interceptées, tandis que rien n'eut empêché la jonction des deux armées françaises.

Cependant l'Archiduc réunit la sienne dans la journée du 3 août, sur la route de Bamberg à Wurzbourg, entre Burg-Eberach et Neusess. Le lendemain Hotze se présenta devant Wurzbourg, avec 6 bataillons et 9 escadrons, en même temps que 2 bataillons et 4 escadrons aux ordres de Kienmayer passèrent sur la rive gauche du Mein, pour investir la citadelle. La garnison de Wurzbourg consistant en un bataillon de 6 cents hommes, et quelques isolés, après avoir escarmouché avec l'ennemi, rentra dans la place dont elle ferma les portes; mais les habitants les ouvrirent aux colonnes autrichiennes, ce qui força les Français à se retirer dans la citadelle (1).

(1) Le Général de division Bollemont, commandant l'artillerie

Hotze mit *deux bataillons* dans Wurzbourg; et prit *position* sur *le* Galgenberg, colline qui commande la place, et s'élève sur le rebord gauche du ravin qui prend sa naissance au-dessus de Kœrnach. Sztarray qui avait suivi le mouvement de Hotze par Kitzingen, avec 13 bataillons et 17 escadrons, se plaça sur les hauteurs de Repeldorf. Le prince de Lichtenstein occupa Bibergau, Euerfeld et Erfeldorf, avec 3 bataillons et 16 escadrons; ses avant-postes étaient à Seligenstadt. Kray marcha avec une colonne de 13 *bataillons* et 41 escadrons, sur Geroldzhofen où il campa, poussant ses avant-postes sur Schweinfurt. Le général Elsnitz occupa, avec 5 bataillons et 17 escadrons, Hasfurt sur la rive droite du Mein. L'Archiduc resta avec 12 bataillons et 26 escadrons à Ober-Schwarzach.

On informa Jourdan, le premier septembre au soir, que l'ennemi s'était présenté devant Wurzbourg, sans lui dire qu'il s'en était emparé; néanmoins, comme il apprit en même

---

de l'armée, qui venait d'arriver à Wurzbourg pour faire des dispositions relatives aux munitions, fut obligé de s'enfermer dans la citadelle avec la garnison et en prit le commandement.

temps l'arrivée des Autrichiens à Hasfurt et à Geroldzhofen, il sentit qu'il n'était plus temps d'opérer son mouvement sur Kitzingen, et se flatta d'arriver assez tôt à Wurzbourg, pour sauver cette place. La réserve de cavalerie à laquelle fut joint un escadron de troupes légères, en prit sur-le-champ la direction pour rétablir les communications avec la garnison et reconnaître l'ennemi. Elle fut suivie le 2, à deux heures du matin, par les divisions Bernadotte et Championnet, que Grenier devait soutenir après avoir été relevé par Lefebvre ; celui-ci avait reçu l'ordre de venir prendre position près de Schweinfurt, pour observer les corps ennemis qui occupaient Hasfurt et Geroldzhofen, et couvrir la communication sur la Saale, par où l'armée devait se retirer, au cas qu'elle ne pût regagner la route de Wurzbourg à Francfort.

Bonnaud rencontra les avant-postes autrichiens en avant du village d'Estenfeld, les repoussa et rangea sa cavalerie en bataille, en attendant l'infanterie. Bernadotte ayant annoncé au Général en chef, qu'il était obligé de s'éloigner momentanément de l'armée, pour soigner sa santé, le général de brigade Simon, prit le commandement de sa division, à la

tête de laquelle le Général en chef se mit en marche à deux heures du matin. Ayant rejoint Bonnaud vers midi, il fit emporter le village de Lengfeld et le mamelon de Steinberg qui s'élève sur la droite du ruisseau de Werschbach, d'où l'on découvre tout ce qui se passe dans Wurzbourg; les Français se rendirent maîtres également du moulin d'Aumuhle et traversèrent le vallon. Le gros de la division Bernadotte prit position sur les hauteurs en avant de Lengfeld, ayant sur son front, le ravin de Rottendorf; Simon fit occuper le moulin d'Aumuhle; deux bataillons et deux escadrons gardèrent le Steinberg. Vers le soir, Hotze fit une tentative vigoureuse pour reprendre les hauteurs dont les Français s'étaient emparé, mais il fut repoussé avec perte.

Dès que Sztarray fut informé de la marche des Français sur Wurzbourg, il quitta Reperndorf et vint s'établir derrière le ruisseau qui coule d'Euerfeld à Rottendorf; son infanterie garnit plusieurs petits bois qui se trouvent entre Euerfeld et Kœrnach, et poussa ses avant-postes jusqu'à ce dernier village.

Cependant, Championnet, conformément à ses instructions, avait suivi le mouvement

du général Simon et déployé ses troupes ; la droite à la chaussée de Wurzbourg à Schweinfurt, et la gauche prolongée en arrière de Kœrnach. Le Général en chef informé que l'ennemi occupait ce bourg, chargea Championnet de l'en chasser. Ce général après une attaque vigoureuse s'en empara non-seulement, mais encore des petits bois qui sont en avant où il jeta de l'infanterie et du canon : la cavalerie aux ordres de Klein exécuta une charge brillante près d'Euerfeld, mais la nuit qui met fin au combat, ne permit pas d'en recueillir le fruit. Sztarray se retira sur Rottendorf et s'établit en avant de ce village, vis-à-vis la division Bernadotte ; il fit en même temps fortement occuper le bois d'Euerfeld. Championnet campa en avant du ruisseau qui arrose Kœrnach, appuyant sa droite à Estenfeld, et étendant sa gauche jusques sur les hauteurs où le ruisseau prend sa source. La division de cavalerie qui ne pouvait être employée sur la droite, à cause de la nature du terrain, vint s'établir à Mainbrunn ; celle de Grenier qui n'arriva qu'à la nuit, fut placée en réserve, entre Unter-Bleichfeld et Ober-Bleichfeld.

Si Jourdan n'avait suivi que les conseils de

la prudence, dès qu'il apprit la prise de Wurzbourg, il se serait retiré par Arnstein, en même temps que Lefebvre sur Hamelburg, pour de-là continuer sa marche avec toutes ses forces, sur la Lahn ou Francfort ; mais les combats de la journée avaient rendu aux troupes toute leur énergie ; elles brûlaient d'en venir aux mains, et le Général en chef n'aurait pas ordonné la retraite, sans se deshonorer ; il est des circonstances où les règles de la prudence et les calculs les plus sages doivent céder au sentiment de l'honneur ; or Jourdan se trouvait dans cette position. D'ailleurs les forces reconnues dans la journée paraissaient inférieures aux siennes ; il prévoyait, à la vérité, qu'elles seraient renforcées pendant la nuit, mais ne sachant pas où se trouvait l'Archiduc, ni s'il avait fait un détachement vers le Danube, il ne désespéra pas de remporter un avantage important, avant que son adversaire eut réuni tous ses moyens et se décida à attaquer le lendemain. Quelques militaires ont pensé qu'en prenant cette détermination, il aurait dû appeler près de lui la division Lefebvre ; mais ils n'ont pas sans-doute fait attention que Schweinfurt se trouvant menacé par Elsnitz et par Kray,

il était indispensable de les faire contenir, pour couvrir la retraite de l'armée sur Hamelburg, dans le cas où l'action qui allait avoir lieu vers Wurzbourg, serait malheureuse: autrement l'armée française aurait trouvé l'ennemi dans les défilés derrière elle, et se serait vue contrainte de se faire jour l'épée à la main, en abandonnant son artillerie et ses équipages; Lefebvre devait donc rester à Schweinfurt, tant que ce débouché serait menacé par des forces supérieures; et le Général en chef ne pouvait être instruit du changement des dispositions de l'ennemi sur ce point, que par les rapports de ce général

Cependant l'Archiduc qui, comme on l'a vu plus haut, s'était réuni à Wartensleben, avec 28 mille hommes, n'avait envoyé sur le Danube, que 8 bataillons et 22 escadrons, sous les ordres de Nauendorf, dans la vue de couvrir ses communications contre les entreprises de Moreau, et d'appuyer la position de Latour. Ce faible détachement n'avait point enlevé au prince Charles, sa supériorité sur l'armée de Sambre et Meuse, ni rétabli l'équilibre entre Latour et Moreau. Néanmoins ce dernier demeura convaincu que le Prince

n'avait marché au secours de son Lieutenant qu'avec 12 bataillons et 5 régimens de cavalerie, et que la presque totalité de ces troupes était retournée devant lui : *(Voyez pièce justificative, nos. XXXII et XXXIII)*. Cette erreur eut sans doute une grande influence sur les déterminations du Général français. Quoiqu'il en soit, l'Archiduc ayant eu avis de la marche de Jourdan sur Wurzbourg, saisit cette occasion pour lui livrer bataille, avec toutes ses forces, dans l'espoir de remporter une victoire décisive, sur une armée inférieure à la sienne de près de moitié. On ne tardera pas à voir que ces flatteuses espérances ne se réalisèrent qu'à demi.

Le prince Charles ordonna à Kray de ne laisser à Geroldzhofen que 5 bataillons et 9 escadrons, pour observer sur la gauche du Mein, la division Lefebvre déjà tenue en échec par la brigade Elsnitz sur la rive droite, et de venir passer cette rivière avec le surplus de ses troupes, sur un pont jeté à Schwarzach; celles du camp d'Ober-Schwarzach prirent la même direction, sous les ordres de Wartensleben.

Un brouillard épais favorisa les mouvemens des Autrichiens, le 3 septembre jusqu'à huit

heures. Aussitôt qu'il fut dissipé, Hotze et Sztarray attaquèrent les troupes de Bernadotte, sur les hauteurs en avant de Lengfeld dont elles furent repoussées. Simon concentra sa division en arrière de ce village ; sa droite, sur le mamelon qui domine le moulin d'Au-muhle et sa gauche à Steinfeld. Ainsi posté, ce Général empêcha les Autrichiens de déboucher, repoussa leurs diverses tentatives, et n'opéra sa retraite qu'après en avoir reçu l'ordre.

Pendant ce temps, Championnet attaqua les troupes placées en avant du bois de Steinfeld, s'empara de celui-ci, ainsi que de tous les taillis en avant du village, força l'infanterie autrichienne à se retirer derrière le ruisseau qui arrose Rottendorf ; et poussa sa cavalerie jusqu'auprès d'Euerfeld. Ces avantages le placèrent sur le flanc droit des Impériaux.

Le Général en chef voyant la division Bernadotte en mesure d'empêcher l'ennemi de déboucher de Lengfeld, prit alors la détermination de faire soutenir Championnet par Grenier et la réserve de cavalerie, afin de pénétrer jusqu'à Rottendorf, sur les derrières de Sztarray et de Hotze. Grenier reçut à cet effet l'ordre de s'avancer sur Seligenstadt, et

de marcher *en seconde ligne*. Ce mouvement bien conçu, aurait amené un succès complet et décisif, s'il n'eut pas existé une trop grande disproportion entre les forces des deux partis. Mais au moment où Grenier se disposait à l'exécuter, il aperçut dans les plaines de Vogelsberg une immense colonne de cavalerie, ce qui le détermina à ne soutenir Championnet qu'avec un seul régiment d'infanterie, deux escadrons de dragons et partie de son artillerie légère, et de rester avec le gros de sa division à Ober-Bleichfeld où il couvrait mieux la communication de Schweinfurt et la route de retraite. La colonne découverte, se composait des troupes de Kray et de Wartensleben qui avaient passé le Mein, et s'avançaient, les premières sur Brosselsheim, pour déborder la gauche des Français, et les autres sur Euerfeld, pour se lier à la droite de Sztarray.

Jourdan averti par Grenier, ordonna à la réserve de cavalerie de se porter à la gauche de Championnet, et d'y remplacer la cavalerie légère de Klein qui s'était jetée à gauche afin de ralentir la marche de Kray ; au même moment, il ordonna au général Simon qui, dans sa position, ne pouvait se servir de

troupes à cheval, d'en envoyer une partie à Championnet, et se porta sur le point de sa ligne le plus fortement menacé.

L'immense développement de la cavalerie des Impériaux, lui faisant présumer que l'Archiduc n'avait pu réunir autant de troupes sans affaiblir les corps qui observaient Schweinfurt, il expédia de suite, des officiers à Lefebvre, pour l'engager à détacher une partie de sa cavalerie sur Wipfeln, afin d'appuyer la gauche de l'armée, et de couvrir ses communications; mais déjà les coureurs ennemis interceptaient la route de Wurzbourg à Schweinfurt, et barrèrent le passage aux officiers. Ce contre-temps, quoique fâcheux, n'ôta pas tout espoir; on se flatta que Lefebvre instruit du départ d'une partie des troupes ennemies qui le retenaient, et entendant le bruit du canon, marcherait au secours de celles engagées devant Wurzbourg; ce fut en vain: n'ayant reçu aucun avis de la marche de Kray sur Schwarzach, ni d'ordre de son Général en chef, il garda sa position, dans la crainte de compromettre l'armée, en dégarnissant le point qui couvrait sa retraite(1).

(1) L'ennemi, pour mieux tromper Lefebvre, engagea une vive affaire d'avant-postes, qu'il prolongea jusqu'à la nuit.

Grenier s'étant aperçu que Kray dirigeait une colonne sur Diepbach, dans l'intention d'envelopper la gauche de l'armée, détacha 2 bataillons et cent chevaux, pour défendre l'approche de la forêt d'Heiligenthal; au moment même son avant-garde fut vivement attaquée et ramenée sur Ober-Bleichfeld; afin de soutenir la retraite de celle-ci, ce Général porta trois bataillons et un régiment de dragons sur une hauteur à droite du village, qui arrêtèrent l'ennemi; toutefois quelques escadrons de hussards arrivèrent sur les derrières de la division, attaquèrent son parc, s'emparèrent de quatre à cinq bouches à feu, et les auraient toutes enlevées sans la valeureuse résistance de quatre compagnies d'infanterie qui les obligèrent à s'éloigner.

Cependant, les cuirassiers autrichiens aux ordres de Wartensleben, se déployaient, la droite en arrière de Euerfeld et la gauche en avant d'Erfeldorf, tandis qu'à leur gauche les grenadiers de la réserve se formaient en bataille sur deux lignes. L'apparition de ces troupes, suspendit la marche jusqu'alors victorieuse de Championnet, et le força de faire un mouvement sur sa droite, pour mieux

se lier avec le général *Simon*, et s'appuyer à des bois et des taillis propres à garantir son infanterie des attaques de la cavalerie. Sur ces *entrefaites*, Bonnaud arriva en arrière du bois de Sperler à la gauche de la division Championnet. Le Général en chef lui confia le commandement de toutes les troupes à cheval réunies sur ce point, lui recommandant de charger vigoureusement la cavalerie autrichienne. A l'instant où ce brave général débouchait par l'intervalle de deux petits bois, dans la plaine, la cavalerie légère de Championnet et celle de Grenier qui se trouvaient en avant et sur la gauche, étaient vivement ramenées. Il n'a pas le temps de faire ses dispositions ; sa colonne, dont la tête est à peine formée, est elle-même assaillie par une masse de cuirassiers. La charge sonne, et les deux partis se choquent avec fureur. A mesure que les escadrons français débouchent, ils se mettent en bataille, et entrent en carrière ; ceux de droite sont obligés de plier, mais ceux de gauche, par un mouvement aussi prompt qu'exécuté à propos, tombent sur le flanc droit de l'ennemi, portent le désordre dans ses rangs, et le mènent battant quelques centaines de toises;

cependant, *le Général en chef* voyant que la seconde *ligne* de l'ennemi s'ébranle, fait sonner le ralliement. L'on n'était pas encore bien réuni quand cette seconde ligne fondit sur les escadrons épars ; on croise le sabre, mais les Français épuisés, étonnés de l'immense supériorité des autrichiens font un demi-tour général. En vain Jourdan et Bonnaud s'efforcèrent de les rallier et de les ramener au combat, ils ne s'arrêtèrent que derrière l'infanterie dont la contenance et des feux bien entendus, arrêtèrent la poursuite de l'ennemi.

Alors convaincu de l'inutilité de ses efforts contre des forces aussi supérieures, Jourdan marqua la retraite sur Arnstein.

L'aîle gauche étant beaucoup plus près que l'aîle droite de ce point, le général Grenier resta le dernier sur le champ de bataille, pour couvrir la retraite des divisions Bernadotte et Championnet. Il réunit d'abord ses troupes à Ober-Bleichfeld où il combattit quelque temps, puis il se replia sur Unter-Bleichfeld, d'où il se dirigea sur Arnstein, par Fehrbrunn, marchant lentement, et s'arrêtant dans toutes les positions avantageuses, pour retarder la poursuite de l'ennemi. Ce Général laissa en arrière une pièce démontée.

Quatre compagnies de la 67^e^. demi-brigade, commandées par le chef de bataillon Chauchard, formant l'extrême arrière-garde, furent enveloppées : ces 250 hommes se soutinrent long-temps en quarré, et ne mirent bas les armes, qu'après avoir fait éprouver une perte considérable à l'ennemi (1).

Championnet, conformément à ses instructions, se retira lentement sur les hauteurs en arrière de Kœnach où il s'arrêta avec la réserve de cavalerie, jusqu'à ce que la division Bernadotte fut arrivée à sa hauteur. Celle-ci opéra son mouvement rétrograde par Rimpar et Gundersleben : les trois bataillons qui le protégeaient à la lisière d'un bois près de ce dernier village, éprouvèrent quelque perte, mais ne furent point faits prisonniers, comme l'Archiduc le prétend (2).

---

(1) L'Archiduc dit que deux bataillons de la division Grenier qui s'étaient formés en quarré, furent sabrés ou faits prisonniers. Quoique certain du contraire, nous nous sommes cependant adressé à ce Général, pour nous mieux assurer de la vérité: il nous a certifié n'avoir perdu dans cette journée, que les quatre compagnies dont nous avons parlé.

(2) L'Archiduc dit dans sa relation, qu'une demi-brigade entière fut prise ou sabrée : c'est une erreur propagée par un journal rédigé par un adjudant-général, à la fin de la campagne. Le Tableau inséré à la suite des pièces justificatives, prouve

Le général Simon abandonna une pièce démontée ; sa division et celle de Championnet continuèrent la marche sur Arnstein, par la forêt de Gramschatz.

La poursuite de l'ennemi fut d'abord assez vive, mais les colonnes marchant en bon ordre, repoussèrent par leur feu, tout ce qui les serrait de près. La réserve de cavalerie forma l'arrière-garde jusqu'à la forêt, et manœuvra avec calme et précision : l'ennemi ayant voulu charger les deux pièces d'artillerie légère de l'extrême arrière-garde, fut reçu vigoureusement par le 17e. régiment qui lui tua une trentaine d'hommes. On voyait souvent, il est vrai, les hussards autrichiens voltiger sur les flancs des colonnes et même quelques fois les précéder ; mais plusieurs payèrent cher leur audace ; l'armée se réunit dans la nuit du 3 au 4 septembre à Arnstein. Sa perte, en y comprenant celle des combats de la veille, ne s'éleva pas au-delà de 2 mille hommes, dont environ mille prisonniers. Elle perdit en outre 7 pièces de canon, dont 2 faute de moyens de transport.

---

qu'excepté les deux bataillons de la 25e. demi-brigade faits prisonniers à Amberg, et celui de la 88e, resté dans la citadelle de Wurzbourg, aucun corps ne fut *pris* ni *sabré* pendant le cours de la campagne.

De l'aveu de l'Archiduc, les Impériaux mirent en action 31 mille hommes d'infanterie et 13 mille de cavalerie. Le nombre des Français qui se trouvèrent sur le champ de bataille n'excède pas 27 mille combattants, dont moins de 4 mille à cheval (1). Ce Prince exagère aussi beaucoup leur perte, et fait sabrer leurs bataillons par la cavalerie autrichienne, avec une dextérité merveilleuse. En lisant sa relation, on est tenté de croire que l'armée de Sambre et Meuse fut presque détruite. Nous sommes bien éloigné de penser qu'il a voulu en imposer à ses lecteurs; son erreur provient sans-doute des rapports exagérés, de généraux qui auront voulu rehausser à ses yeux l'éclat de sa victoire; mais il n'en est pas moins vrai que les choses se sont passées du côté des Français, ainsi que nous venons de le rapporter.

L'Archiduc adresse à Jourdan de sévères reproches sur ses dispositions; et sans-doute

(1) Quoique nous n'ayons pas l'état de situation des troupes françaises, à l'époque de la bataille de Wurzbourg, il nous est cependant facile de démontrer que le nombre de celles mises en action ne s'élevait pas au-delà de 27 mille hommes.

En effet, d'après l'état de situation, n°. 6, page 86, la force de

ils sont mérités, puisqu'il partent d'un Prince qui écrit aussi bien qu'il combat; cependant on se demande, pourquoi avec une telle supériorité numérique, il n'a pas remporté d'avantages décisifs, contre un adversaire si peu digne de lui?

Sans nous ériger en censeur, ni prétendre discuter les principes d'un art que tant d'é-

---

l'armée au moment où elle s'éloigna de Francfort, s'élevait à . . . . . 46,097 hom.

L'Archiduc n'ayant pas fait mention sur le tableau de son armée, des troupes d'artillerie, il est juste de défalquer de celui de l'armée française, 1°. les troupes de cette arme portée pour . . . 1,595

2°. Deux bataillons de la 23e. demi-brigade, faits prisonniers à Amberg. 1,400

3°. Un bataillon qui était en garnison à Wurzbourg. 600

4°. Les pertes essuyées dans les divers combats, depuis le départ de l'armée de Francfort, jusqu'à son retour à Schweinfurt. 3,000

(*Voyez à la suite des pièces justificatives, le Tableau des pertes de l'armée.*)

5°. La division de Lefebvre qui resta devant Schweinfurt. 12,500

19,095

Reste, . . . 27,000 h.

Cette évaluation est certainement au-dessus de la vérité.

crivains nous *démontrent* et que si peu de Généraux en chef, mettent en pratique; nous croyons pouvoir remarquer, que si loin de passer *le ravin* de Kœrnach, entre ce village et celui de Lengfeld, le prince Charles eut marché rapidement sur Unter-Bleichfeld, et qu'au lieu de perdre un temps précieux à déployer son armée et à former ses lignes, il eut poussé vivement ses colonnes sur Arnstein, la division Bernadotte et partie de celle de Championnet n'auraient *jamais atteint* ce point avant lui. Jourdan pouvait peut-être mieux *faire*; mais nous pensons qu'il est excusable de ne pas avoir trouvé dans ses troupes disponibles, les *moyens de former des réserves et des secondes lignes, d'appuyer ses flancs et de garantir ses communications* contre un ennemi dont la première ligne était aussi nombreuse que toute l'armée française. Nous avons expliqué plus haut pourquoi Lefebvre resta à Schweinfurt, et par quels motifs Jourdan se détermina à combattre contre les *règles de* la prudence; c'est maintenant au lecteur impartial, qu'il appartient de juger à qui cette journée fait le plus d'honneur.

CHAPITRE III.

Retraite de l'Armée Française sur la Lahn. —Déblocus de Mayence.

L'Archiduc maître de la communication de Wurzbourg à Francfort, se trouvait en mesure de porter rapidement un gros détachement sur le bas Mein, et de le réunir à la garnison de Manheim, non-investie. Ces troupes, en opérant leur jonction avec la garnison de Mayence, forte de 16 mille combattants, auraient été en état de contraindre Marceau à en lever le blocus et à se retirer sur la Lahn; de son côté, le prince Charles en marchant vivement sur Limbourg ou Wetzlar par Aschaffenbourg, pouvait s'opposer à la réunion de l'armée de Sambre et Meuse et du corps de Marceau, ainsi Jourdan n'avait d'autre parti à prendre que de marcher sur la Lahn, par le chemin le plus court. Il était d'autant plus urgent pour lui d'y arriver, que les munitions allaient bientôt manquer. Celles

des places conquises avaient pourvu jusqu'alors à ses besoins ; mais depuis qu'on était privé de cette ressource, on se trouvait dans la nécessité de les tirer avec beaucoup de peine, de la rive gauche du Rhin ; il n'était pas moins instant de s'en rapprocher, pour rétablir l'artillerie qui avait souffert considérablement, par de longues marches sur des chemins presque impraticables.

Le 4 au matin, l'armée partit des environs d'Arnstein, et fut camper derrière la Saal, près de *Hamelburg* ; Lefebvre se retira en même *temps de Schweinfurt* sur Kissing. Le lendemain elle marcha sur Bruckenau et prit position sur la rive droite de la Sinn ; Lefebvre formant l'arrière-garde, à Ober-Leuchterbach. Le 6, la marche fut dirigée sur Schluchtern, où l'armée passa la Kinzig et ne laissa, sur la rive gauche, que l'arrière-garde.

Le Général en chef informé que l'ennemi s'était montré du côté d'Orbe et d'Auffenau, fit les dispositions suivantes, pour couvrir le flanc de l'armée dans sa marche du lendemain et protéger les parcs et les équipages qui filaient sur Wetzlar, par Birstein, Nidda et Budsbach : Grenier fut prendre posi-

tion le même jour à Ulmbach, et reçut l'ordre d'en partir le lendemain pour se rendre à Wiengs, portant sur Budingen, le général Ney, avec 6 escadrons, 4 compagnies de grenadiers et 2 pièces d'artillerie légère, pour repousser les partis qui se présenteraient dans cette direction. La division Bonnaud, se rendit le 7 à Urtemberg, d'où le lendemain, elle marcha sur Friedberg, afin de couvrir la grande route de Francfort à Wetzlar. Bonnaud rencontra l'ennemi à la porte de Friedberg et le repoussa au-delà de Rosbach. Les divisions Championnet et Lefebvre reçurent l'ordre d'aller par Ulmbach, s'établir en arrière de Birstein, où devait se rendre également le général Simon, en suivant d'abord la grande route de Francfort jusqu'à Steinau, pour soutenir l'adjudant-général Mireur. Ce dernier avec 10 escadrons, 4 compagnies de grenadiers et 3 pièces d'artillerie légère, après avoir couvert à Saalmunster, le flanc de l'armée, pendant sa marche, devait prendre position à Heilstein, tandis que le gros de la division se serait réuni à Birstein aux troupes de Lefebvre et de Championnet. Mais, ayant eu avis pendant la nuit, que l'ennemi se montrait sur toutes les communications qui, de

la Kinzig et du Mein, aboutissent à la Lahn, le Général en chef ordonna à la division Bernadotte de se porter à Ortemberg, à Grenier et Championnet, de pousser jusqu'à Stemberg, et à Lefebvre, de prendre position avec l'arrière-garde, en arrière d'Alnroth. Cet ordre ne reçut pas son entière exécution. La difficulté des chemins et un orage affreux qui survint vers le soir, ne permirent à Championnet, ni à Sinton, d'atteindre les points qui leur avaient été indiqués : le premier bivouacqua dans les bois qu'on trouve entre Alnroth et Stemberg; le second prit position entre Budingen et Ortenberg. Ney et Mireur rencontrèrent quelques troupes légères qu'ils repoussèrent facilement.

Le 8, Les divisions Grenier, Championnet et Bernadotte, campèrent aux environs de Butzbach ; celle de Lefebvre prit position en arrière de Bergstadt ; la réserve de cavalerie et quelques escadrons de troupes légères étaient à Friedberg ; le détachement de Ney occupa Lich. Le jour suivant, l'armée continua sa marche sur la Lahn. Les divisions Grenier et Championnet vinrent passer cette rivière à Wetzlar et prirent position sur la rive gauche de la Dille, la gauche à Kint-

zinbach et la droite dans la direction de Wetzlar; l'avant-garde de la première conduite par Ney resta en avant de Giessen. Simon détacha de Butzbach sur Weilbourg, l'adjudant-général Mireur avec 8 escadrons, 2 bataillons et 3 pièces d'artillerie légère ; le gros de la division Bernadotte vint également passer la Lahn à Wetzlar et s'établir sur le plateau de l'abbaye d'Altembourg. Lefebvre et Bonnaud firent l'arrière-garde, et restèrent sur la rive gauche, en avant de Wetzlar.

Ainsi s'opéra la retraite des environs de Wurzbourg sur la Lahn. On donna constamment la chasse aux coureurs qui se montrèrent aux arrière-gardes et sur les flancs des colonnes ; on dispersa les habitants armés qui voulurent s'opposer au passage ; on ramena toute l'artillerie française, et l'on n'abandonna que celle des places conquises, qu'on n'avait pas eu le temps d'évacuer. Aucun convoi ne tomba entre les mains des Impériaux, et la perte en hommes, quoiqu'en dise l'Archiduc, se réduisit à quelques traîneurs et maraudeurs. Le plus grand mal causé par les coureurs autrichiens fut l'enlèvement de tous les courriers. En arrivant sur la Lahn, le Général en chef ignorait en-

core si Marceau avait reçu l'ordre de faire sa retraite, et ce ne fut que le 10, qu'il sut qu'il s'était retiré sur Limbourg.

Après la bataille de Wurzbourg, l'Archiduc n'avait fait suivre l'armée française que par Elsnitz et le prince de Lichtenstein. Le premier prit la direction de Gemunden avec 5 bataillons et 16 escadrons, et le second, celle de Kissing, avec 7 bataillons et 21 escadrons; ni l'un ni l'autre n'était donc en état de faire éprouver des échecs considérables à une armée qui, loin d'être en déroute, conservait toute son énergie. En effet, officiers et soldats convaincus que la retraite était occasionnée par des causes indépendantes de leur courage et de l'habileté de leurs généraux, ne soupiraient qu'après le moment de changer d'attitude, et de reprendre l'offensive (1); mais l'Archiduc jugea, avec raison, que ces faibles détachements

(1) Quel que soit le bon ordre qui règne dans une retraite, il y a toujours quelques fuyards; ceux-ci pour déguiser leur lâcheté, répandent les bruits les plus alarmants et les plus ridicules; ces bruits sont recueillis par les oisifs et les malveillants qui publient bientôt que tout est perdu; environ 12 cents fuyards arrivèrent sur la Lahn et le Rhin, et de suite cent rapports annoncèrent au Directoire, que l'armée était en pleine déroute.

suffiraient pour inquiéter sa marche, et qu'elle ne leur tiendrait tête que derrière la Lahn.

Cependant la garnison de la citadelle de Wurzbourg dépourvue de vivres ; fut obligée de se rendre le 4 au matin. Le même jour le prince Charles, passa le Mein, sur un pont construit pendant la nuit à Zeil, et se dirigea par Aschaffenbourg, sur Francfort, où il fit son entrée le 8. Son avant-garde rencontra, deux jours auparavant, à Benbach une demi-brigade et deux escadrons, chargés, par Marceau, de nettoyer la forêt de Spessart infestée de paysans et de déserteurs, et eut avec ce détachement, un engagement fort chaud. Les républicains essuyèrent quelques pertes, mais se firent jour, car il est moins facile d'écharper un régiment français sur le champ de bataille, que de le faire disparaître d'un trait de plume, dans une histoire (1).

Dès le 7 au soir, Marceau avait rappelé à Hocheim, les troupes de Bonnard campées sur la rive gauche du Mein, à son embou-

(1) L'Archiduc dit positivement que ces troupes furent dispersées et taillées en pièces.

chure dans le Rhin, et fait détruire le pont de Russelsheim. Bonnard étant tombé malade, le général de brigade Bonnet en prit le commandement ; ce dernier et le général de brigade Daurier commandaient immédiatement sous Marceau, les 12 mille hommes qui bloquaient Mayence. Il y avait en outre sur la rive droite, la division Poncet, forte de 4 mille hommes, qui formait le blocus d'Ehrenbreitstein. Quant à la division Hardy, elle resta sur la rive gauche du Rhin, et opéra sa retraite sur la Nahe.

Le 8, Marceau réunit ses troupes sur le plateau de Dotzheim, près de Wisbaden. Le lendemain, un détachement de la garnison de Mayence voulut inquiéter leur retraite, mais il fut repoussé (1). Le général français mit ses troupes en marche sur trois colonnes qui arrivèrent le 10, à Nassau, Dietz et Limbourg.

Nous avons déjà eu l'occasion de faire remarquer que les troupes de l'armée du Nord, qu'on aurait pu employer si utilement au

(1) L'Archiduc dit que Marceau perdit 2 pièces de canon : cela peut être, cependant nous n'avons trouvé aucune trace de cette perte.

blocus de Mayence et au siége de d'Ehrenbreitstein, n'avaient servi qu'à rassurer le gouvernement Batave, sur les craintes chimériques d'un débarquement d'Anglais, et des dispositions du roi de Prusse : le Directoire s'étant enfin décidé à prescrire au général Beurnonville de diriger un corps de troupes sur Ehrenbreitstein, pour relever celles de Poncet et en commencer le siége, Jourdan apprit le 10, que la division Castelverd, forte de 6 mille hommes, venait d'arriver sous cette place (*Voyez Pièce justificative, n°. XXXIV.*) ; cette mesure tardive ne remplit pas son objet ; déjà il n'était plus temps de songer à cette opération ; néanmoins ce renfort devenait précieux. Il se rendit le 11, à Limbourg pour organiser les troupes des deux armées, qui se trouvaient sur la basse Lahn.

Le général Duvigneau fut détaché avec 2 demi-brigades et 100 chevaux des troupes de Marceau pour relever la division de l'armée du Nord ; une autre demi-brigade passa à la division Bernadotte ; les quatre restantes formèrent une division dont Poncet prit le commandement ; elle occupa Dietz ;

celle de Castelverd, Nassau; toutes deux furent mises sous les ordres de Marceau.

L'armée française réunie sur la Lahn, s'élevait à environ 50 mille hommes, mais la cavalerie, déjà si inférieure en nombre à celle de l'ennemi, dès l'ouverture de la campagne, était considérablement affaiblie, et ne comptait pas plus de 5 mille combattants. On sait combien les troupes de cette arme se fondent rapidement à la guerre, et s'il est vrai que leur perte est toujours en raison des fatigues qu'elles essuyent, on concevra facilement combien dut être réduite la cavalerie de l'armée de Sambre et Meuse, qui soutint cette longue et pénible retraite. L'artillerie était en fort mauvais état; on manquait de munitions et de moyens de transports; l'armée éprouvant d'ailleurs une grande disette de subsistances et surtout de fourrages, le Général en chef se vit hors d'état de reprendre l'offensive, avant que le Gouvernement eut pourvu aux plus pressants besoins. Dès son retour à Schweinfurt, prévoyant cette situation fâcheuse, il avait envoyé à Paris un de ses adjudants-généraux, pour rendre compte de ses opérations et résigner le commandement; ne recevant aucune

réponse, il renouvela sa demande avec instance, et résolut de se tenir sur la défensive ; désirant néanmoins cacher sa résolution à son adversaire, afin de le retenir sur le Bas-Rhin, et l'empêcher de se porter contre Moreau, il réunit, d'abord, la majeure partie de ses forces du côté de Wetzlar, et mit sa l'avant-garde et sa réserve de cavalerie, en avant de cette ville. En prenant cette position, il prévint les intentions de son Gouvernement, qui dès l'arrivée de l'armée sur la Lahn, ne manquait jamais de recommander de porter le gros de ses forces sur la gauche, et de s'éloigner du Rhin, le plus possible. Malgré cela, comme il était essentiel de garder le débouché de Limbourg, qui était le plus rapproché de la ligne de retraite, tant qu'on resterait sur la défensive, Bernadotte et Bonnaud, reçurent l'ordre d'y marcher et de s'y établir.

Le 11, l'armée tenait les positions suivantes : l'avant-garde aux ordres de Lefebvre, sur la rive gauche de la Lahn, appuyant sa gauche à Dudenhofen, et sa droite aux hauteurs de Wetzlar ; la division Grenier campée en arrière de Atzbach, ayant son avant-garde devant Giessen ; Championnet appuyait sa

gauche à la Dille, couronnait les hauteurs en arrière de Wetzlar et occupait le poste de Lein ; il avait détaché le général Klein sur Weilbourg, avec la 8e. demi-brigade d'infanterie légère, le 12e. régiment de chasseurs et 3 pièces d'artillerie légère, pour y relever l'adjudant-général Mireur, défendre ce débouché et soutenir au besoin Bernadotte, ce dernier qui avait repris le commandement de sa division, était campé sur les hauteurs d'Offheim, occupant Runckel et Limbourg, avec une avant-garde sur la rive gauche de la Lahn ; la réserve de cavalerie cantonnait derrière lui ; Marceau occupait les hauteurs de Minsfelden, sur la rive gauche de la Lahn avec l'avant-garde de Poncet ; le gros de cette division, marchait pour se réunir en arrière de Dietz. Celle de Castelverd exécutait son mouvement sur Nassau, pour garder la basse Lahn jusqu'à son embouchure ; le grand quartier-général était à Wetzlar.

Il faut convenir que cette position était étendue, mais restreint à la défensive, comment en prendre une plus resserrée ? Les deux grands débouchés de la Lahn sont Wetzlar et Limbourg ; or ne pouvant prévoir sur lequel l'Archiduc se porterait, il

fallait se mettre en mesure de repousser les premiers efforts de l'ennemi, sur chacun d'eux, afin d'avoir le temps de réunir les troupes sur le véritable point d'attaque. L'Archiduc blâme Jourdan de n'avoir pas concentré son armée en arrière de Limbourg: le général français rendait plus de justice à son adversaire; il savait qu'en rassemblant son armée sur les hauteurs de Limbourg, celui-ci ne commettrait pas la faute de l'attaquer de front; qu'il marcherait sur Wetzlar et le déborderait par sa gauche; et s'il ne la concentra pas à Wetzlar, c'est qu'elle n'était pas encore en état de reprendre l'offensive. Si, comme l'observe le prince Charles, avec plus de raison, Jourdan, déterminé à rester sur la défensive, avait rassemblé ses forces dans une position intermédiaire, pour se porter vers le défilé par lequel auraient débouché les Impériaux, c'eut été sans-doute le meilleur parti; qu'on nous permette cependant d'observer, que c'est moins sur un point intermédiaire, que sur un point plus reculé, qu'il aurait convenu de les réunir; en effet, si par exemple, Jourdan eut établi son armée sur la Wiedbach, en arrière d'Altenkirchen, son adversaire ne serait pas venu l'attaquer

impunément ; mais pour exécuter cette manœuvre, il eut fallu être libre, or Jourdan avait une connaissance trop approfondie de l'esprit du Directoire, pour se charger de la responsabilité qu'elle entraînait : abandonner la Lahn sans combattre eut été aux yeux du gouvernement républicain une faute, peut-être même un crime, dont le général ne se serait jamais lavé. D'ailleurs, comment faire vivre les troupes et surtout les chevaux, dans ce pays agreste et ruiné? Nous sommes donc fondé à conclure que si l'armée donnait prise sur elle, par sa position trop étendue, d'un autre côté, elle aurait couru risque, dans une position plus resserrée, d'être contrainte à la retraite, par une simple manœuvre de l'ennemi, ce qui était contraire aux intentions du Général en chef, qui voulait la remettre à son successeur, derrière la Lahn (1). On verra, dans le chapitre suivant, que s'il n'avait rien changé aux dispositions prises d'abord, il aurait été en mesure de repousser les attaques de l'Archiduc.

(1) Le général Jourdan informé que Beurnonville avait reçu l'ordre de le remplacer, il lui convenait de chercher à conserver ses positions sur la Lahn, jusqu'à l'arrivée de son successeur.

CHAPITRE IV.

Combats sur la Lahn. — Retraite de l'Armée sur le Rhin.

L'Archiduc, après avoir réuni ses troupes aux environs d'Aschaffenbourg, se porta vers la Lahn le 9, sur trois colonnes. La première, formée de l'avant-garde aux ordres de Kray, consistant en 11 bataillons et 31 escadrons, était suivie par l'Archiduc, avec 31 bataillons et 38 escadrons. Kray marcha par Staden et Munzenberg où il arriva le 11. L'Archiduc se dirigea sur Windecken où il séjourna le 11; le lendemain, il partit pour Friedberg, et arriva le 13, à Usingen.

La seconde colonne, forte de 10 bataillons et de 33 escadrons, aux ordres de Hotze, marcha par Hombourg, et prit position, le 13, à Mult.

La 3e., de 12 bataillons et de 15 escadrons commandée par le général Neu, prit la direction de Wisbaden; son avant-garde atteignit

Kirchberg, le 11; mais le gros de sa colonne resta à Schwalbach et Neuhof (1).

Le 11, les troupes légères de Kray, s'avancèrent sur Giessen et attaquèrent vivement l'avant-garde de Grenier. La cavalerie fut obligée de se replier sur la rive droite de la Lahn; l'infanterie se renferma dans la ville qui est à l'abri d'un coup de main, et où elle aurait résisté avec avantage, aux efforts des Autrichiens, s'ils n'avaient été introduits par les habitants qui leur en ouvrirent les portes. La garnison déjà prisonnière fut rendue sur

(1) L'Archiduc n'évalue la force de son armée qu'à environ 50 mille hommes, dont 12 mille de cavalerie; ce Prince doit s'être trompé: il dit n'avoir mis en action à la bataille de Wurzbourg que 44 mille hommes; mais dans ce nombre ne sont pas compris 6 bataillons et 17 escadrons qui étaient à Hasfurt, sous les ordres d'Elsnitz; 5 bataillons et 10 escadrons qui étaient à Gerolzhofen sous Stader, et 2 bataillons, 4 escadrons, sur la rive gauche du Mein, aux ordres de Kienmayer. Quand nous n'évaluerions ces 13 bataillons et 31 escadrons, qu'à 10 mille hommes, on trouverait qu'à l'époque de la bataille de Wurzbourg, l'armée impériale devait s'élever à plus de 54 mille hommes; si maintenant nous en déduisons 3 mille tant pour les pertes qu'elle éprouva, que pour tenir compte des 11 escadrons dirigés de Wurzbourg sur Manheim, l'armée autrichienne sera encore de 51 mille combattants, en arrivant aux environs de Francfort; et comme le prince Charles appela à lui 8 mille hommes de la garnison de Mayence, il nous semble qu'il a dû marcher sur la Lahn avec 59 ou 60 mille combattants.

la menace que fit Grenier de brûler la ville. L'ennemi qui s'était également emparé de Klein-Linden, en fut chassé, et Grenier conserva un poste sur la rive gauche de la Lahn.

Lefebvre sous les ordres de qui le Général en chef avait mis, momentanément, Grenier et Championnet, en rendant compte de l'attaque de Giessen, annonça que l'ennemi s'était présenté sur plusieurs points de la ligne, et paraissait disposé à tenter une attaque générale (*Voyez pièce justificative, n^os. XXXV et XXXVI*). Ce rapport détermina Jourdan à retourner à Wetzlar. En y arrivant le 14 au soir, il fut informé que l'Archiduc était à Friedberg, ce qui le confirma dans l'opinion qu'il se dirigeait sur Wetzlar ou Giessen. L'armée ennemie s'étant rapprochée de la Lahn, Lefebvre ne se serait pas maintenu plus longtemps sur la rive gauche, sans se compromettre. Il reçut l'ordre de prendre position, la droite appuyée à la Dille, à Hermestein, la gauche dans la direction de la division Grenier et de faire occuper Atzbach et Heukelheim. Le quartier-général fut transporté à Hasslar.

Ce mouvement s'exécuta dans la nuit du

12 au 13, on laissa en avant de Wetzlar quelques postes d'observation qui se retirèrent à l'approche de l'ennemi. Les Autrichiens entrèrent dans la ville dont ils occupèrent le pont qu'on avait négligé de couper. La division Grenier fit un mouvement sur la gauche, et alla camper sur les hauteurs de Kleeberg et Fetzberg. Son avant-garde culbuta les avant-postes établis sur la rive droite de la Lahn et prit position sur les hauteurs en avant de Krofdorf ; 4 compagnies d'infanterie et un escadron furent envoyés à Hohen-Solms, pour donner la chasse aux partis qui traversaient la Lahn à Lollar, et venaient rôder sur les derrières.

Le 13, le général Klein soutint un vigoureux combat à Weilbourg. La 8e. demi-brigade d'infanterie légère qui défendait ce poste, combattit avec la plus grande valeur, et repoussa l'ennemi : la perte des Français fut de 25 morts et 80 blessés.

L'Archiduc après avoir renforcé Kray, de 5 bataillons et de 11 escadrons, s'était avancé d'Usingen sur Weilmunster, où il arriva le 13, et opéra sa jonction avec le corps de Hotze campé à Mult. Le même jour, il reconnut la position des Français ; une assez

vive fusillade fut engagée sur la Lahn, depuis Tilhiar jusqu'à Runckel, mais elle n'eut aucun résultat. L'avant-garde de Marceau qui fut attaquée en même temps à Minsfelden tint ferme et donna le temps à la cavalerie de Bonnaud et à celle de Bernadotte de marcher à son secours. L'intrépide Marceau ouvrit le commandement, attaqua l'avant-garde de l'Archiduc et la rejeta au-delà de Kirchberg, où elle fut recueillie par la colonne du général Neu qui marchait dans cette direction.

Jourdan ignorant ce qui s'était passé devant Limbourg, et persuadé que l'Archiduc se trouvait à Friedberg, dans l'intention de diriger sa principale attaque sur la gauche des Français, commit une faute très-grave. Tandis que sa droite était menacée par les principales forces de l'ennemi, il ordonna à Bonnaud de quitter les environs de Limbourg pour se rendre promptement à Hasslar; et prescrivit à Bernadotte d'abandonner les hauteurs d'Offheim pour se rapprocher de Weilbourg et y relever les troupes de Championnet; en même temps, ce dernier reçut l'ordre de réunir sa division en arrière de

Wetzlar, en gardant toutefois les bords de la Lahn jusqu'à Lein.

Sur ces entrefaites, on reçut le rapport de l'affaire qui avait eu lieu, le 14, en avant de Limbourg. Les généraux assurant que l'Archiduc était devant eux, il eut été temps encore de contre-mander le mouvement de la droite à la gauche, mais Jourdan persista dans son erreur, et crut entrevoir dans les manœuvres de l'ennemi, le projet d'attirer du côté de Limbourg, toute son attention, pour ensuite tenter avec plus de succès, une attaque sérieuse contre Giessen et Wetzlar. La lenteur que son adversaire avait mise dans tous ses mouvemens, lui fit même présumer qu'il avait détaché des troupes sur le Danube, ou qu'il en dirigeait sur la rive gauche du Rhin, par Mayence, pour menacer Coblentz et obliger les Français à précipiter leur retraite. Comme dans l'un ou l'autre cas, il était bien déterminé à s'avancer sur le Mein, il ne changea rien aux dispositions prises, et voilà ce qui occasionna la retraite de l'armée.

Kray qui, par ses démonstrations sur Giessen, avait puissamment contribué à faire prendre le change sur le véritable projet de

l'Archiduc, agit plus sérieusement. Le 16, les troupes jetées dans la forêt qui est entre Lollar et Hohensolms, en débouchèrent et repoussèrent les avant-postes de la gauche de Grenier. Les Autrichiens se présentèrent en même temps sur les bords de la Lahn, au-dessus de Giessen, forcèrent par le feu de leur artillerie, les avant-postes français à se retirer. Après avoir franchi commodément la rivière au gué de Wismar, ils se rangèrent en bataille sur les hauteurs, vis-à-vis de Kleeberg et de Fetzberg. Leur mouvement fut favorisé par une forte canonnade contre la droite de Grenier, et par des démonstrations sur les bords de la Lahn, entre Giessen et Wetzlar. Le Général en chef informé de ce qui se passait, ordonna à Bonnaud de marcher au secours de Grenier, et à Lefebvre de lui envoyer une demi-brigade, le régiment de cuirassiers et une demi-batterie d'artillerie légère; il se rendit de sa personne aussitôt sur le champ de bataille. La canonnade et la fusillade étaient très-vives, mais l'action encore indécise. Après avoir bien examiné les dispositions de l'ennemi, Jourdan s'aperçut qu'il n'avait pas, dans cette partie, des forces aussi considérables qu'il

l'avait supposé jusqu'alors, et reconnut le tort qu'il avait eu de ne pas ajouter une entière confiance aux avis qui lui avaient été adressés de la droite. Cependant comme il fallait repousser l'ennemi qui se trouvait en présence, il prit ses mesures. Grenier réunit une partie de son infanterie, la forma en colonne, lui fit longer le bois auquel était appuyée la droite des Autrichiens, et chercha à la déborder. Cette manœuvre exécutée avec valeur et intelligence, fut couronnée du plus heureux succès : l'ennemi fut culbuté et obligé de se retirer précipitamment sur la rive gauche de la Lahn. Afin de protéger la retraite, Kray fit déboucher quelques bataillons de sa réserve par Giessen, pour attaquer la brigade Olivier restée sur les hauteurs. Mais cette diversion qui réussit d'abord, fut bientôt repoussée. Bonnaud se porta au-devant d'eux avec la cavalerie, et donna le temps à l'infanterie de se rallier. Ce général s'étant mis à la tête de deux escadrons, longea un ravin qui le séparait de l'ennemi, tomba sur le flanc de ses tirailleurs et en sabra un grand nombre. Sur ces entrefaites, le général Leval qui commandait le renfort envoyé par Lefebvre, s'étant réuni à Olivier, ils chargèrent de con-

cert les Autrichiens et les forcèrent à se retirer sur Giessen, dans le plus grand désordre. La perte des deux partis fut considérable. Le général Dalesme fut atteint de deux balles qui ne lui occasionnèrent que de légères contusions; mais l'armée et particulièrement le Général en chef, eurent à regretter le général Bonnaud, qui fut frappé d'une balle à la cuisse : cet officier distingué mourut peu de mois après, des suites de sa blessure, emportant l'estime et les regrets de tous ses camarades.

Pendant que ces événemens se passaient de côté de Giessen, il en était survenu vers Limbourg d'une plus grande importance.

Le 15 septembre, les troupes légères de l'Archiduc firent une nouvelle reconnaissance de la position de Marceau; à leur approche, ce général se porta à leur rencontre et les culbuta sur Nieder-Brechen.

Le mouvement opéré par les troupes françaises de la gauche, nécessita des changemens dans les dispositions des divisions de droite : en conséquence, Bernadotte s'établit de la manière suivante : 2 bataillons, un régiment de dragons, et 3 pièces d'artillerie légère sous les ordres du général Friant, formèrent sa

gauche, et occupèrent les bords de la Lahn, depuis Biskirchen jusqu'à Lalmberg ; sa droite commandée par le général Simon, qui avait également sous ses ordres une demi-brigade d'infanterie, un régiment de dragons et 3 pièces d'artillerie légère, occupa Runckel ; son corps de bataille était campé en arrière de Weilbourg, ayant une avant-garde en avant de cette ville.

Marceau qui, depuis le départ de Bernadotte de Limbourg, n'était plus en état d'occuper les hauteurs en avant de cette ville, rappela son avant-garde sur la rive droite de la Lahn, et disposa ses troupes ainsi qu'il suit :

La division Castelverd était chargée de la défense de la Lahn, depuis Holtzappel jusqu'à son embouchure ; la défense de Limbourg était confiée à 7 bataillons de la division Poncet, et celle de Dietz, à 5 bataillons de la même division ; la cavalerie consistant en 8 à 900 chevaux, était en réserve, pour se porter partout où sa présence serait nécessaire ; quelques faibles postes étaient restés sur la rive opposée, en avant de Limbourg et de Dietz.

Le 16, l'Archiduc réunit ses troupes pour

attaquer Marceau ; la colonne dirigée sur Dietz s'empara de la ville, dans l'après-midi, après un combat des plus opiniâtres. Bonnet qui avait défendu ce poste, prit sur les hauteurs en arrière, une position qui couvrait les routes de Montebauer et de Nassau, par Holtzappel, où il sut se maintenir. L'attaque principale dirigée contre Limbourg, repoussa facilement les faibles postes laissés sur les hauteurs de la rive gauche de la Lahn. Les Autrichiens entrèrent dans la ville, presque sans combat, mais le passage de la rivière fut défendu avec opiniâtreté ; s'étant emparé des ponts et des faubourgs, à la faveur d'une batterie placée sur les bords de la rive gauche, l'engagement devint plus vif : Marceau plaça son artillerie de manière à enfiler le défilé de Limbourg, et ayant reçu de Bernadotte, sur ces entrefaites, un renfort de 3 bataillons, de 3 pièces d'artillerie et d'une centaine de chevaux, il reprit le faubourg d'où il fut encore expulsé, par une seconde attaque protégée par le feu de nouvelles batteries placées sur les hauteurs de la rive opposée. L'intrépide Marceau bien résolu de ne pas laisser cet important débouché au pouvoir des Autrichiens, fit attaquer de rechef

le faubourg qui lui resta. La nuit mit fin à ce sanglant combat (1).

Le Général en chef, en recevant le rapport de cette action, le 16 au soir, sentit la faute qu'il avait faite d'affaiblir sa droite pour renforcer sa gauche ; mais il espéra avoir le temps de la réparer. Marceau annonçait qu'au moyen d'un prompt secours, il rejetterait facilement sur Dietz les troupes qui en avaient débouché, et ne leur permettrait pas de franchir le défilé de Limbourg. *(Voyez pièce justificative, n°. XXXVII.)* Championnet reçut ordre de faire partir sur-le-champ Klein, avec une demi-brigade d'infanterie, un régiment de cavalerie et quelques pièces d'artillerie, pour aller relever à Weilbourg les troupes de Bernadotte ; il fut prescrit à ce dernier, de marcher sans délai sur Limbourg ; enfin la réserve de cavalerie reçut l'ordre de prendre la même direction. Au moment où ces ordres étaient expédiés, Le-

(1) Si le Général en chef n'avait pas changé ses premières dispositions, la division Bernadotte et la réserve de cavalerie se trouvant en mesure de soutenir Marceau, sur les hauteurs d'Offheim, le point de Dietz n'eut certainement pas été forcé. Il est inconcevable que l'armée de l'Archiduc, n'ait pas culbuté les 12 bataillons de ce général.

febvre reçut l'invitation d'envoyer à Grenier une demi-brigade et 2 régiments de cavalerie, afin de le mettre en état de résister aux tentatives que Kray pourrait renouveler.

Le 17 septembre, le Général en chef était en marche pour se rendre à Limbourg, lorsqu'il apprit que Marceau s'était retiré sur Moltzberg par un mal-entendu. Castelverd ayant appris que le poste de Dietz était forcé, avait cru devoir se replier sur Montebauer, et de-là sur Neuwied. *(Voyez pièce justificative, n^os. XXXVIII et XXXIX.)* Marceau voyant sa droite découverte et n'étant plus en mesure d'attaquer les troupes qui avaient débouché de Dietz, pensa, avec raison, qu'il devait profiter du moment où le brouillard dérobait ses mouvemens pour effectuer sa retraite. Il se mit en marche sur les neuf heures du matin, suivi de près et canonné vivement par l'avant-garde de l'Archiduc, jusqu'auprès de Moltzberg où il prit position.

Cependant Bernadotte, qui, pour exécuter plus promptement les ordres qu'il avait reçus, s'était mis en marche durant la nuit, sans attendre toutes ses troupes, arriva dans la matinée sur les hauteurs d'Offheim, avec 4 bataillons et 5 escadrons, et fut fort surpris

d'y rencontrer l'ennemi. Sa position était délicate : en faisant sa retraite trop promptement, les troupes qui occupaient Runckel et Weilbourg, se trouvaient compromises ; d'un autre côté, les forces qui étaient en sa présence, avaient une telle supériorité qu'il était dangereux de s'engager avec elles : toutefois l'intrépide général n'hésita pas, il attendit l'ennemi de pied ferme, et soutint le combat jusqu'à midi et demi. Informé alors que les Français qui avaient bordé la Lahn, depuis Runckel jusqu'à Weilbourg, opéraient leur retraite, il se retira par Mehrenberg où il prit position. A peine était-il arrivé, qu'il fut rejoint par le général Klein qui avait évacué Weilbourg, et par le général Simon qui dans sa retraite de Runckel, avait été égaré par ses guides. Cette division était donc entièrement réunie, lorsque l'ennemi se présenta et fit de vains efforts pour s'emparer du bois de Mehrenberg ; la réserve de cavalerie également en marche, pour se rendre à Limbourg, se réunit à Bernadotte et fut mise sous ses ordres. (*Voyez pièce justificative*, n°. *XL*.)

L'Archiduc, après avoir débouché par Limbourg, campa sur les hauteurs d'Off-

heim et de Diefenbach ; ses avant-postes furent placés près d'Hunzengen. Neu se porta de Dietz dans le bois de Heistenbach, et établit des postes à Holtzappel, pendant qu'une colonne de flanqueurs s'avançait par Nassau.

En jetant un coup-d'œil sur la carte, on verra combien l'aile gauche de l'armée française était compromise. Le manque de communications dans cette partie de la Vétéravie, ne permettait au Général en chef de réunir son armée que sur la Wiedbach, en arrière d'Altenkirchen ; or pour se rendre à ce point, l'extrême gauche des Français avait à parcourir une distance double de celle que l'Archiduc avait à franchir devant la seule division Poncet. Dans cette circonstance, la circonspection de l'Archiduc, la vigueur et l'habileté de Marceau, qui lui tenait tête, furent les seuls garants du salut de l'armée.

Dans la nuit du 17 au 18, les Français commencèrent leur retraite. A huit heures du soir, Grenier se mit en marche, passa la Dille à Herborn, et se porta, après une courte halte, au-delà de Hof, où il prit position. A dix heures, Championnet défila et remonta la Dille jusqu'à Herborn, pour éviter la rencontre de l'ennemi. De Herborn

il se dirigea vers Hachembourg, où il s'établit en avant de la ville. Lefebvre ne partit qu'à deux heures du matin et couvrit la retraite ; il vint également passer la Dille à Herborn et se porta sur Hof, où il prit poste. Bernadotte qui s'était mis en marche de Mehrenberg à la même heure, se dirigea avec sa division et la réserve de cavalerie, sur Hain, où il campa. Marceau se retira de Moltzberg sur Freling. La division Castelverd continua sa retraite, et vint s'établir dans la tête du pont de Neuwied, mise en état de défense. Les colonnes de gauche furent suivies faiblement par les troupes légères de Kray ; Bernadotte ne vit que des coureurs ; mais Marceau eut un engagement plus vif avec les troupes légères de l'Archiduc, ce qui ne l'empêcha pas d'opérer sa marche en ordre, et de conserver la position de Freling.

Le 19 septembre, l'armée vint prendre position sur la Wiedbach, en arrière du défilé d'Altenkirchen. Le général Klein, ayant sous ses ordres la 8e. demi-brigade d'infanterie légère et le 12e. régiment de chasseurs, fut chargé d'escorter le grand parc, qui partit de Hachembourg, à deux heures du matin, et se rendit à Ukerath. Bernadotte se mit en mouvement

à trois heures du matin ; la réserve de cavalerie formant tête de colonne, se porta lestement à la tête du défilé que l'armée avait à franchir ; Bernadotte après l'avoir passé avec célérité, prit position en arrière d'Altenkirchen, où il précéda les autres divisions de quelques heures ; par ce moyen, il se trouva en mesure de soutenir la retraite des autres colonnes, et particulièrement celle de Marceau, à la rencontre de laquelle il envoya un régiment de cavalerie. Grenier partit des environs de Hof, à cinq heures, défila par Hachembourg, et se dirigea sur Altenkirchen, d'où il se porta jusqu'à Bierbach, pour se former en seconde ligne ; il fut suivi de la division Championnet qui s'arrêta en 3e. ligne, à Weyer-Busch. Lefebvre qui formait l'arrière-garde, ne partit de Hachembourg, que quand toutes les autres divisions eurent défilé, et s'établit en avant d'Altenkirchen. Kray demeura à Hof, se contentant de faire suivre les colonnes françaises par ses troupes légères.

Les choses ne se passèrent pas aussi heureusement du côté de Marceau. Afin de donner le temps à l'armée d'atteindre le défilé d'Altenkirchen, il n'avait quitté sa

position de Freling qu'au jour, et fut suivi pied à pied par l'avant-garde de l'Archiduc. L'arrière-garde française se battit pendant toute la marche; Marceau qui la commandait en personne, lui inspira une telle confiance, et la dirigea si habilement, qu'elle ne fut point entamée. Malgré sa tenacité, cette colonne avait traversé la forêt de Hœchstebach et se trouva près du défilé, avant que le gros de l'armée l'eut franchi; le moment était critique : le Général en chef fit prévenir Marceau, qu'il allait envoyer des troupes à son soutien, et qu'il était indispensable qu'il suspendit sa marche jusqu'à nouvel ordre. Ce vaillant général fait alors des dispositions de défense : il place sur deux mamelons, six pièces d'artillerie légère qui battent à mitraille la sortie de la forêt d'Hœchstebach, porte sa division en avant, et s'avance lui-même, pour reconnaître l'ennemi ; le capitaine du génie Souhait et seulement deux ordonnances l'accompagnent. Un hussard de l'Empereur qui se trouve devant lui, l'amuse par divers mouvemens, tout à coup part un coup de carabine tiré par un tyrolien placé derrière un arbre. Marceau se retire sans prononcer un mot; à trois cents pas de là, il se fait descen-

dre de cheval, disant qu'il est blessé mortellement. A peine le Général en chef est prévenu de ce fatal événement, qu'il accourt et trouve son jeune lieutenant porté par des grenadiers ; leurs yeux se rencontrèrent et laissèrent échapper quelques larmes. Cependant Jourdan ne peut se persuader que la blessure de Marceau soit mortelle, et donne ses ordres pour le faire transporter au plutôt à Altenkirchen ; il se rend ensuite à l'arrière-garde dont il dirige lui-même la retraite.

Malgré la perte qu'elle venait de faire cette poignée de braves, l'effectua en bon ordre ; les soldats gardaient un profond silence, les officiers versaient des larmes brûlantes, et l'expression des plus profonds regrets était empreinte sur toutes les figures. On vint prendre position à la droite de Bernadotte. L'Archiduc campa à Friedling ; son avant-garde occupait la forêt et le village d'Hœchstebach. Neu s'avança sur la Saynbach, à Romersdorf.

Jourdan de retour à Altenkirchen, s'empressa d'aller visiter son malheureux ami, mais il eut la douleur d'apprendre, que non-seulement il n'y avait plus d'espoir de le conserver, mais encore qu'il était hors d'état d'être transporté plus loin. Cette séparation

fut douloureuse et attendrissante. Deux officiers d'état-major, deux officiers-de-santé, et deux ordonnances restèrent auprès de lui. Le Général en chef le recommanda aux soins des généraux ennemis, quoique cette précaution fut inutile. Tous, pleins d'estime pour sa valeur et son beau caractère, s'empressèrent de le visiter; l'Archiduc lui-même, vint le voir. Kray, ce vieux et respectable guerrier, donna des marques touchantes de ses regrets; placé près du lit de Marceau, la tristesse peinte sur le visage, il lui serrait les mains, et cherchait à consoler ceux qui l'entouraient; les officiers des hussards de Barco et de Blanckenstein, que son corps avait presque toujours eu en présence, vinrent le visiter, et mêlèrent l'expression de leurs regrets à celle de ses amis. Mais regrets inutiles! Marceau expira le 21, à cinq heures du matin. L'Archiduc rendit à l'armée de Sambre et Meuse les dépouilles mortelles de ce héros, et les fit escorter par un gros corps de cavalerie jusqu'à Neuwied. Le jour où elles furent déposées dans le fort de Petersberg, près de Coblentz, les troupes autrichiennes prirent les armes et leur rendirent les derniers honneurs militaires.

Ce fort, après avoir porté dix-huit ans le nom de Marceau, est maintenant au pouvoir des étrangers, et il ne reste à la France, de ce vaillant capitaine, que la mémoire de ses exploits, et l'exemple de ses vertus, à ceux qui le prendront pour modèle (1).

Jourdan ayant heureusement réuni son armée sur la Wiedbach, aurait pu reprendre l'offensive, et il est probable qu'une attaque vigoureuse dirigée contre le corps campé à Freling, aurait réussi ; mais l'armée manquait de munitions, et il n'était guères possible d'en attendre, dans une position où les troupes, et surtout les chevaux, ne trouvaient aucune nourriture.

Le 20 septembre, les divisions Championnet et Grenier partirent à quatre heures du matin, de leur camp respectif, vinrent passer la Sieg

(1) On nous a assuré qu'il existe dans les archives du dépôt de la guerre, un rapport au Directoire, portant que Marceau fut laissé à Altenkirchen, parce qu'on n'avait pas les moyens de le faire transporter : on a tant écrit de choses absurdes sur l'armée de Sambre et Meuse, que nous ne serions pas surpris qu'on eut fait ce ridicule rapport. L'armée était, il est vrai, bien dépourvue de voitures, mais non pas au point de laisser au pouvoir de l'ennemi un officier-général blessé. D'ailleurs, tous les grenadiers de l'armée se seraient disputé l'honneur de porter Marceau.

et l'Acher, et prirent position, la première, sa droite en arrière de Mondorf, et sa gauche dans la direction d'Eschmar ; la seconde, ayant son centre à Troisdorf, et prolongeant sa gauche parallèlement au cours de l'Acher ; son avant-garde en avant de Siegberg. La réserve de cavalerie suivit leur mouvement et prit des cantonnemens en seconde ligne. La division Poncet passa le Rhin sur le pont volant de Bonn et campa en arrière de cette ville. Celles de Bernadotte et de Lefebvre quittèrent leurs positions à cinq heures du matin, et s'établirent en avant d'Ukerath ; la gauche de Lefebvre appuyée à la Sieg, et la droite de Bernadotte à des marais.

Le mouvement rétrograde continua le lendemain, et toutes les divisions qui étaient sur la rive droite du Rhin ; s'établirent dans une position dont la droite touchait au fleuve, à Porz, le centre à Echt, et la gauche se prolongeant sur le château de Bensberg qui fut fortement occupé. Les troupes légères couvrirent le front du camp, de manière à observer tout ce qui déboucherait sur la Sieg et l'Acher. C'est dans cette position que Jourdan remit l'armée à Beurnonville.

Ainsi se termina cette pénible campagne, dans laquelle l'armée de Sambre et Meuse ne perdit rien de la réputation de valeur qu'elle avait acquise dans le cours des campagnes précédentes. Elle déploya dans les circonstances difficiles où elle se trouva, un courage et une constance au-dessus de tout éloge. Il est fâcheux qu'on ne puisse également la louer de sa discipline ; mais il est aussi juste de dire, qu'elle manqua de tout : les officiers, souvent réduits à l'état le plus déplorable, ne pouvant subsister que du produit de la maraude, n'obtenaient des soldats, d'autre considération que celle que leur donnait l'intrépidité dans les combats. Le 22 septembre, jour où Jourdan la quitta, les généraux et les officiers reçurent une partie de leurs appointemens en numéraire ; jusqu'alors, les uns et les autres n'avaient touché que huit francs par mois ; traitement encore plus dérisoire, qu'il n'était insuffisant.

Nous avons eu soin d'indiquer dans le cours des chapitres précédents, les fautes commises par le Général en chef, nous avons signalé celles qui eurent une influence plus directe sur les événemens, c'est-à-dire, le défaut

d'unité de commandement, et la mauvaise direction tracée aux armées. Celles-là doivent être reprochées au Directoire : on pourrait également lui reprocher de ne pas avoir su tirer parti de l'armée du Nord. Sans-doute qu'à l'époque où Jourdan quitta le commandement, les motifs qui avaient retenu celle-ci en Hollande, n'existaient plus, puisqu'elle fut presqu'entièrement réunie à celle de Sambre et Meuse. Quoiqu'il en soit, si avant la retraite on eut porté des forces plus considérables sur la Lahn, *il est probable* que les Français auraient conservé cette ligne, jusqu'au moment où le Gouvernement aurait mis le Général en chef, en état de reprendre l'offensive.

N'ayant négligé aucune occasion de rendre justice aux officiers-généraux, nous ne renouvellerons pas leur éloge. Nous ne dirons rien du Général en chef; c'est à ceux qui liront nos Mémoires, sans prévention, et qui seront en état d'apprécier les diverses situations où il s'est trouvé, à le juger et à prononcer si la retraite de l'armée de Sambre et Meuse fut une déroute, ainsi que quelques écrivains l'ont prétendu (1): celle de Moreau

(1) Une armée qui est en déroute, ne combat pas ; elle fuit.

quoiqu'opérée devant des forces inférieures, offrait sans-doute, de grandes difficultés et fut exécutée habilement; mais on s'est empressé de lui rendre la justice qu'il méritait. Pourquoi n'a-t-on pas agi de même à l'égard de Jourdan qui sauva son armée enveloppée de toutes parts, par des forces infiniment supérieures? Ce n'est pas à nous de répondre à cette question. L'historien qui cherchera de bonne foi la vérité, la trouvera facilement. Nous dirons seulement que le Directoire qui avait conçu un plan de campagne vicieux et qui avait eu la prétention de diriger les deux armées, chercha à dérober ses fautes au public, en les rejetant sur un des généraux: il choisit Jourdan de préférence à Moreau, parce que le premier n'avait pas eu l'occasion de remporter, dans la première période de

---

Or l'armée de Sambre et Meuse combattit tous les jours vaillamment, et afin de prouver d'une manière incontestable qu'elle n'essuya pas de pertes aussi considérables qu'on l'a prétendu, nous plaçons, à la suite des Pièces Justificatives, un tableau comparatif de l'effectif de chaque régiment à l'époque où l'armée s'éloigna de Francfort, et à celle où elle repassa le Rhin. On y verra que sa perte s'élève à environ 11 mille hommes. Si l'on déduit de ce nombre, les hommes entrés aux hôpitaux, et les cavaliers renvoyés à leurs dépôts, on ne trouvera pas cette perte fort considérable, eu égard aux nombreux et vigoureux combats qu'elle eut à livrer ou à soutenir.

la campagne, des avantages aussi importants que son collègue. Les habitués des salons du Luxembourg auraient difficilement compris que la victoire de Moreau sur le Lech était une faute grave ; on leur persuada bien plus aisément que ce général victorieux, ne se retirait que parce que Jourdan faisait sa retraite. Les nouvellistes, les gazetiers et après eux, les historiens qui font des réputations à leur gré, ont dit et ont répété qu'il avait encouru par ses opérations mal combinées la disgrace du *Directoire*, tandis que celui-ci faisait tout ce qui dépendait de lui, pour l'engager à rester à la tête de son armée, et que n'ayant pu vaincre sa résistance, il lui offrit le commandement de celle du Nord qu'il eut le courage de refuser, pour se retirer dans le sein de sa famille. (*Voyez pièce justificative, nos. XLI, XLII et XLIII.*) (1).

(1) On remarque dans tous les ouvrages publiés sur les campagnes de l'armée de Sambre et Meuse, l'intention d'attribuer aux généraux de division, notamment au général Kleber les succès de cette armée. Nous sommes bien éloigné de contester leur mérite ; ils déployèrent beaucoup de courage et un grand talent d'exécution, mais il est aussi juste de dire que le Général en chef s'était acquis leur estime et leur confiance, et pour preuve, nous donnons quelques extraits de la correspondance de Kleber.

Le 22 novembre 1794, en partant pour l'armée de Rhin et Moselle, il écrivait à Jourdan : « il faudrait, mon camarade, que tu connusses toute l'estime et le sincère attachement que je t'ai voués, pour comprendre la peine que j'ai ressentie, en recevant l'ordre de quitter l'armée victorieuse que tu commandes... Pourquoi te le dissimulerais-je ? j'en ai pleuré comme un enfant »....

Le 29 décembre suivant, il lui mandait : « Adieu, mon cher camarade, je te souhaite beaucoup de santé. Ta belle et heureuse destinée me dispense de faire pour toi d'autres vœux ; quant à moi, je ne m'estimerai véritablement heureux que lorsque je serai rapproché de toi, et que je pourrai, de nouveau, guerroyer sous tes ordres ».

Le 7 avril 1795, il pressait Jourdan de le rappeler à l'armée de Sambre et Meuse, dans les termes suivants : « On dit que tu es à Coblentz avec les représentants du peuple Gilet et Cavagnac. *Hé bien !* profite si tu m'aimes, de cette circonstance, pour me demander... Je ne suis quelque chose, moi, qu'avec toi ; que quand tu m'as encâdré dans mes devoirs etc. Tire-moi donc d'ici, je t'en conjure ».

Le 11 juin 1796, étant sur la Lahn en présence de Wartensleben, il s'exprimait de la manière suivante : « Tu connais donc mon ardente impatience de voir enfin déboucher les troupes qui doivent me renforcer ; mais une plus vive impatience encore que j'éprouve, est celle de te voir réuni avec moi. Je t'attends donc demain de très-grand matin, puisque tu couches ce soir à Neuwied, et si tu ne pouvais amener tes chevaux avec toi, je t'en fournirais de mon écurie, en attendant leur arrivée. Je ne t'écris même celle-ci, que pour te presser de venir à mon secours par tes lumières ; les troupes arriveront alors quand elles pourront.

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES. (1)

N°. Ier

Le Directoire Exécutif, au Général en chef Jourdan.

Paris, le 29 mars 1796.

Le Directoire exécutif a appris avec satisfaction, citoyen Général, par votre lettre du 18 mars que les travaux de Dusseldorf étaient en grande activité, et que cette place serait bientôt dans un état de défense respectable qui la mettra à l'abri de toute tentative sur la rive droite du Rhin. Les ordres

(1) Nous prévenons nos lecteurs que dans quelques-unes des Pièces Justificatives, nous avons retranché des détails inutiles, supprimé des répétitions et corrigé quelques vices de rédaction, lorsque nous avons pu le faire sans altérer l'esprit du texte.
(*Note de l'Editeur.*)

que vous avez donnés pour l'éloignement de la garnison Palatine qui était dans Dusseldorf, au moment où l'armée de Sambre et Meuse s'en est emparé, ne peuvent qu'être approuvés, et le Directoire les confirme.

Il ne paraît pas que l'ennemi veuille rompre l'armistice, et le Directoire pense comme vous, qu'il serait extrêmement avantageux pour le succès de nos armes, de le prévenir. Le moment est favorable pour l'attaquer de nouveau, et pour reprendre les hostilités.

D'après le tableau de situation du 1^er^. au 10 mars, envoyé par le chef de l'état-major de l'armée de Sambre et Meuse, elle avait en force effective, plus de 80 mille hommes; elle se sera sans-doute accrue au moment où vous recevrez la présente, par la jonction de quelques jeunes gens de la requisition. Cette force imposante doit nous promettre des succès et la paix qui est le but glorieux qu'ils doivent amener.

D'après les renseignemens qui parviennent de plusieurs côtés, au Directoire, et qui se trouvent confirmés par une lettre dont vous trouverez ci-joint copie, et qui a été transmise au ministre des Relations extérieures, par le ministre Plénipotentiaire de la Répu-

blique Batave, il paraît que les Autrichiens sont dans une situation peu favorable, et qui doit redoubler notre ardeur et nos préparatifs pour en profiter. L'armée de Sambre et Meuse réorganisée, n'attendrait, le Directoire le sait, que le signal de combattre, si les inquiétudes que donnent les subsistances, et la pénurie de nos moyens, ne présentaient des obstacles majeurs à son courage et à son désir de vaincre.

Cherchons par tous les moyens possibles, à écarter ces obstacles. Aujourd'hui, comme vers la fin de la dernière campagne, il faut se créer des ressources extraordinaires, et c'est à votre activité, à celle du Général en chef Moreau qui remplace le général Pichegru, dont le Directoire a accepté la démission dans le commandement de l'armée de Rhin et Moselle, c'est aux mesures que vous prendrez de concert avec les citoyens Joubert et Hausmann qui succède au citoyen Rivaud, c'est enfin au zèle que déployeront les commissaires-ordonnateurs en chef des deux armées, qu'il appartiendra de faire disparaître les principales difficultés. Si vous avez lieu de croire que vous rencontrerez quelques subsistances vers la Lahn, hâtez-vous d'y

porter presque toutes vos forces. Les mêmes raisons qui y ont conduit l'armée de Sambre et Meuse, dans la dernière campagne, vous y appellent encore, et sans-doute les mêmes succès la reporteront bientôt sur les bords du Mein. Ainsi donc, général, si la situation de l'armée de Rhin et Moselle le permet, si les subsistances de celle que vous commandez ne s'y opposent pas irrésistiblement, ne perdez pas un instant à rompre l'armistice, conjointement avec le général Moreau, en observant les formalités que ses conditions prescrivent. Débouchez par Dusseldorf et même par Neuwied, et portez avec impétuosité, la plus grande partie de l'armée de Sambre et Meuse, sur les bords de la Lahn.

En vous traçant ainsi les premiers mouvemens de la campagne qui va s'ouvrir, le Directoire sait qu'il doit prévoir le cas où l'ennemi voudrait tenter un effort extraordinaire, et chercherait à profiter de votre marche vers Dusseldorf, pour s'avancer dans le Hunsdruck, et tourner l'armée de Sambre et Meuse. Deux moyens se présentent pour déjouer ce projet, et ils doivent être saisis avec empressement.

Le premier est tout entier dans l'attitude

offensive que prendra l'armée de Rhin et Moselle, dans l'acharnement qu'elle mettra à attaquer l'ennemi, et dans l'impuissance à laquelle elle le réduira de s'occuper de vos mouvemens.

Le second se trouve dans les précautions militaires que vous aurez prises, pour dérober votre marche aux Autrichiens, dans le cordon de troupes que vous laisserez dans le Hunsdruck, et surtout dans l'établissement d'un gros cors d'observation, placé entre l'armée de Rhin et Moselle et celle de Sambre et Meuse. Ce corps devra être au moins de 25 mille hommes, et l'armée que vous commandez le fournira en entier; si vous jugiez que sa force ne vous permit pas de le composer de cette sorte, le Directoire vous autorise à vous concerter avec le général Beurnonville, commandant en chef l'armée du Nord et à extraire de cette armée pour y suppléer, les troupes suffisantes pour appuyer et fortifier votre gauche, ainsi que vous l'avez fait pendant la campagne dernière. Le corps de 25 mille hommes, lors de la formation définitive, prendra une position presque parallèle au Rhin, et telle qu'elle couvrira à la fois Trèves et la Sarre.

Peut-être penserez-vous, Général, que le maintien d'un cordon de troupes dans le Hunsdruck et la formation d'un corps de 25 mille hommes, placé intermédiairement entre les deux armées françaises sur le Rhin, diminueront trop sensiblement vos moyens d'agression, lors de votre marche sur la rive droite du Rhin; le Directoire croit que cette objet s'anéantit devant la faculté qu'il vous accorde de ne laisser au général Marceau, que 15 à 20 mille hommes, jusqu'au moment où vous arriverez sur la Lahn, et de ne destiner que 30 à 35 mille hommes, tant pour le corps que vous confierez à ce général, que pour former le cordon qu'il est indispensable de maintenir dans le Hunsdruck, jusqu'à cette époque. Le Directoire insiste toutefois pour qu'immédiatement après vos succès sur la rive droite, le corps du général Marceau soit porté à 25 mille hommes.

En commençant la campagne d'une manière aussi hardie, et avant que l'Autrichien soit en mesure, on doit s'attendre à cueillir les lauriers de la victoire. Attaquez donc l'ennemi sur la rive droite, partout où il sera et ne cessez de le poursuivre qu'après que vous l'aurez complètement battu, n'en-

treprenez aucun siége avant de l'avoir mis dans une déroute absolue. L'exemple de la dernière campagne nous en fait un devoir et nos succès dans la Belgique, nous les avons dus à l'observation de cette précaution essentielle. Acharnez-vous à vaincre l'ennemi et à le disperser entièrement. Une marche rapide vers la Lahn, rappellera l'Autrichien sur la rive droite du Rhin et le forcera à s'y porter, pour essayer de vous résister. Cette marche, en semant la terreur et la consternation parmi ses troupes, opérera le double bien de dégager le Palatinat, et de déjouer le projet des Autrichiens sur la ci-devant Alsace.

Le Directoire vous annonce qu'il a donné des ordres pour diriger le 16e. régiment de chasseurs à cheval, sur l'armée que vous commandez. L'esprit de ce régiment et surtout de ses officiers, paraît n'être pas bon; il a besoin des glorieux exemples qu'il trouvera à l'armée de Sambre et Meuse, et de votre surveillance, citoyen Général, pour revenir aux principes républicains.

Le Directoire attendra avec impatience, le résultat de la conférence que vous aurez avec le général en chef Moreau, etc., il va

donner de nouveaux ordres au Ministre de la guerre, pour redoubler, s'il est possible, d'activité et vous faire fournir aussitôt qu'il se pourra, les secours de tout genre dont l'armée de Sambre et Meuse a besoin.

Signé CARNOT, président.

Suite au N°. I.

Le Directoire exécutif, au général en chef Moreau.

Paris, le 10 avril 1796.

Vous trouverez ci-joint, citoyen Général, copie d'une lettre que le Directoire vient d'écrire au Général en chef de l'armée de Sambre et Meuse ; elle contient l'esquisse des premières opérations de la campagne qui va s'ouvrir sur le Rhin, et principalement les bases de celles dont l'exécution est confiée à cette armée. Les succès de cette campagne dépendent de l'accord parfait, de l'union et de l'action simultanée des armées de Rhin et Moselle et de celle de Sambre et Meuse, et même de l'armée du Nord,

Le même esprit anime les deux chefs et les militaires qui leur obéissent; ils sont tous deux attachés au gouvernement républicain, ils sont également désireux d'amener une paix solide et durable que la valeur française doit conquérir. Aucune rivalité désastreuse, aucune désunion impolitique ou funeste ne porteront atteinte à cette union salutaire, qui devient le premier garant des succès des armées qu'ils commandent.

Les premières opérations de la campagne qui va s'ouvrir, telles que le Directoire les a adoptées, demandent d'être tracées avec simplicité, afin qu'elles soient plus facilement retenues. L'armée de Sambre et Meuse débouchant par Dusseldorf, cherchera, par une marche audacieuse sur la rive droite du Rhin, à attirer vers elle les principales forces de l'ennemi, et celle du Rhin et Moselle saisira le moment où le Général en chef Jourdan aura réussi à rassembler devant lui les plus grandes forces autrichiennes pour passer le Rhin et entrer dans le Brisgaw et la Souabe."

Ce plan exigeait que celle de Sambre et Meuse eût l'initiative de l'agression, et le Directoire l'a dirigée vers la Sieg et la Lahn, afin de rappeler immédiatement sur la rive droite

du Rhin, les troupes ennemies qui occupent présentement le Palatinat, et une partie de l'Electorat de Mayence. L'apparition de l'armée de Sambre et Meuse sur les bords de la Lahn, ne peut manquer de dégager le Brisgaw, le Margraviat de Baden et la Souabe ; elle forcera les ennemis à s'agglomérer dans la Vétéravie et le Darmstadt, et donnera, à l'armée du Rhin et Moselle, la facilité d'un passage du fleuve dans le Haut-Rhin, d'une diversion puissante dans la Souabe, et la presque certitude de s'emparer des principaux magasins des Autrichiens, non-seulement sur le Haut-Necker, mais encore à Ulm et sur le Haut-Danube.

La marche du Général Jourdan vers la Sieg et la Lahn, doit cependant être assurée par l'attitude offensive que prendra l'armée que vous commandez. Cette attitude doit être telle, qu'elle ôte à l'ennemi tout moyen de vous entamer, et de forcer le Général Jourdan à abandonner son entreprise pour voler à votre secours ; elle doit, en quelque sorte, dispenser ce général de s'occuper de la sûreté de sa droite, qui ne peut être efficacement soutenue que par les mouvemens de votre gauche, et l'inquiétude qu'ils donneront à l'ennemi ; cette inquiétude, vous la prolongerez assez longtemps pour

donner à l'armée de Sambre et Meuse, celui d'obtenir un succès marquant sur la rive droite du Rhin.

Avant de quitter le Palatinat et les environs de Mayence, l'ennemi cherchera sans doute à vous entamer ou à amener l'armée de Rhin et Moselle à risquer une bataille; mais il serait impolitique et désastreux d'y consentir, et le Directoire vous défend absolument, ainsi qu'au corps intermédiaire que commande le général Marceau, de l'accepter. Il ne vous interdit pas cependant toute espèce d'attaque, mais leur but doit être seulement de harceler l'ennemi, et dans aucun cas, elles ne doivent être générales.

Le Directoire croit devoir placer ici une réflexion essentielle, et sur laquelle il appelle votre attention; c'est que les attaques livrées sur toute une ligne d'armée, produisent en général peu d'effet, et sacrifient beaucoup d'hommes en pure perte, parce que le dissémination des forces sur tous les points de cette ligne, en écarte presque toujours le succès. Il pense donc qu'il est important de les éviter avec soin, ainsi que celles dont le but serait d'attaquer uniquement le centre de l'ennemi, et qui sont presque toujours désavantageuses aux

armées qui les entreprennent; mais les attaques faites en force contre une aîle des ennemis, qu'il est souvent possible de tourner, réunissent, à l'avantage de ménager les hommes, celui de déloger son adversaire de ses positions, et fournissent à l'agresseur le moyen de gêner tous ses mouvemens, et de lui faire prendre des positions qui l'exposent à une déroute complète. L'histoire de la guerre actuelle, nous fournit des exemples du danger d'attaquer uniquement le centre d'une armée ennemie, et nous avons vu, dans la dernière campagne, combien la méthode adoptée par les Autrichiens, d'agir sur les aîles et les flancs de nos armées, leur avait procuré d'avantages et de succès. Le Directoire insiste particulièrement sur les observations rigoureuses des principes qu'il vient de vous tracer.

Le Directoire a parlé plus haut du corps intermédiaire qui doit être confié au général divisionnaire Marceau; la lettre qu'il a écrite, le 29 mars, au Général en chef Jourdan, indique suffisamment la manière dont ce corps, qui doit être de vingt-cinq mille hommes, sera composé, et la position qu'il doit occuper entre l'armée de Rhin et Moselle et celle de Sambre et Meuse. Il doit, sans s'exposer, contribuer,

conjointement avec l'armée que vous commandez, à harceler les Autrichiens, pour favoriser les opérations du Général en chef Jourdan, sur la rive droite du Rhin.

Dès que les mouvemens de ce dernier forceront les Autrichiens à commencer à se retirer du Palatinat, alors les vingt-cinq mille hommes du général Marceau passeront définitivement sous vos ordres, et vous dirigerez un corps de même force, extrait en grande partie de ces vingt-cinq mille hommes, et commandé par le général Marceau (qui vous obéira), vers le Haut-Rhin, pour y passer immédiatement le fleuve, et entrer dans le Brisgaw et la Souabe. Le reste de l'armée de Rhin et Moselle poursuivra avec vivacité les ennemis dans le Palatinat, pendant sa retraite; cherchera à détruire sur-le-champ leurs ponts sur le Rhin devant Manheim, les rejettera vers Mayence, où les mouvemens du Général Jourdan pourraient les laisser sans subsistances et dans une position gênée, et s'efforcera de s'emparer d'une partie de leur artillerie, et même de quelques-uns de leurs magasins.

En opérant de cette sorte, l'armée de Rhin et Moselle couvrira efficacement le mouvement des vingt-cinq mille hommes qui doivent

passer le Rhin, et en dérobera entièrement la connaissance aux Autrichiens. Pour les tromper encore plus sûrement à cet égard, vous aurez soin de faire filer ce corps derrière les autres troupes de l'armée ; de le faire marcher, pour ainsi dire, en masse et avec célérité, en faisant croire d'avance à l'ennemi que ces vingt-cinq mille hommes sont destinés pour renforcer l'armée de Sambre et Meuse et agir avec elle, ou pour le poursuivre dans le Palatinat. Le succès de cette opération dépend du secret et des mesures que vous prendrez pour l'arrivée des équipages de ponts, et des objets indispensables pour le passage du fleuve, ainsi que des dispositions que vous ferez pour la réussite, et sur les détails desquels il est essentiel de s'appesantir.

Plein de confiance dans votre prudence et dans tous vos talens militaires, le Directoire croit devoir vous laisser la plus grande latitude sur le point où le passage du Rhin doit s'exécuter ; mais il sera choisi entre Huningue et Strasbourg. Rapproché d'Huningue, vous enlevez aux émigrés et aux mécontents des départements du Doubs, et du Jura et de la Haute-Saône, l'espoir d'un soulèvement ou même d'une invasion dans cette partie. Vous

privez, d'ailleurs, l'armée autrichienne de ses communications directes avec la Suisse ; vous attaquez l'Autriche chez elle ; vous menacez et vous enlevez même ses magasins, et vous entrez dans un pays neuf, dont les ressources économisées avec sagesse, peuvent fournir à l'entretien et au complétement de presque tous les services de l'armée du Rhin et Moselle.

Le passage près Strasbourg, vous assurera la possession du fort de Kehl, et dès-lors, la place de Strasbourg devient la tête de vos magasins, et vous offre des ressources incalculables.

Un de vos premiers soins devra donc être, Citoyen Général, de choisir et de déterminer le point entre Huningue et Strasbourg où le passage du Rhin devra être tenté, et vous vous empresserez sans doute de le faire connaître au Directoire, et de disposer avec secret, tout ce qui peut en assurer le succès.

Ce serait anticiper sur les évènemens, que de vous prescrire, dès à présent, la marche que vous aurez à tenir lors de votre entrée dans le Brisgaw et dans la Souabe. Si le passage du Rhin a lieu à côté d'Huningue, une marche rapide vers [illegible] ne peut qu'être avantageuse, et il sera pareillement important de s'emparer

des défilés des montagnes, d'enlever Fribourg et de menacer le Haut-Danube.

Dans tous les cas, il faut surtout que l'ennemi soit trompé, et sur vos forces réelles et sur vos véritables projets; par des bruits semés avec adresse, vous augmenterez l'opinion qu'on pourrait avoir de la force disponible de l'armée de Rhin et Moselle, et par des mouvemens simulés, vous aurez l'air, pour donner le change aux Autrichiens, de menacer les points sur lesquels votre intention ne sera pas de vous porter. Vous assurerez surtout et vous entretiendrez vos communications, en faisant filer et manœuvrer vos ponts avec vous, suivant les mouvemens de l'armée et les événemens, afin de ménager vos moyens de retraite, dans le cas d'un insuccès.

Mais la combinaison de ces diverses opérations, quoiqu'éloignées du point d'action de l'armée de Sambre et Meuse, ne peuvent devenir indifférentes pour le succès des deux armées, et dépend entièrement des circonstances et des manœuvres de l'ennemi. Le Directoire croit inutile de s'étendre sur cet objet, car il est convaincu que les mesures que vous adopterez seront celles que la pru-

dence et les événemens indiqueront comme les plus avantageuses aux armées de la République ; il se réserve de vous adresser des instructions ultérieures, dans le cas où elles seraient nécessaires.

La lettre que le Directoire a écrite le 29 mars au général Jourdan, contient l'annonce des dispositions à prendre pour la cessation de l'armistice, et le développement sur la nécessité de prévenir les ennemis, à l'ouverture de la campagne. Le Directoire s'en réfère à cette lettre et regarde comme superflu d'ajouter à son contenu.

Sagesse, vigueur acharnement contre l'ennemi qui nous force à continuer la guerre; poursuite, intolérance pour les abus de tout genre; maintien de la discipline militaire et de l'esprit patriotique et républicain de l'armée; voilà ce que le Directoire vous recommanderait avec instance, s'il ne savait que vos intentions à cet égard, répondent parfaitement aux siennes, et si les services que vous avez rendus à la République, n'étaient pas les garants de ceux que vous allez encore lui rendre.

Signé, CARNOT, président.

N°. II.

Les Généraux en chef des armées de Rhin et Moselle et de Sambre et Meuse, au Directoire exécutif.

A Trêves, le 7 mai 1796.

Nous nous sommes réunis à Trêves afin de nous concerter sur les mesures à prendre pour ouvrir la campagne, conformément aux instructions que vous nous avez adressées les 29 mars et 10 avril.

Nous devons vous prévenir que la situation des subsistances des deux armées, ne nous permet pas de commencer les hostilités; nous avons eu l'honneur de vous écrire plusieurs fois à cet égard, et le citoyen Joubert, un de vos commissaires près l'armée de Sambre et Meuse, s'est rendu à Paris pour vous dépeindre les besoins de cette armée; celle de Rhin et Moselle est dans le même état. Les places de l'une et de l'autre ne sont point approvisionnées, et les troupes ne subsistent que parce qu'elles sont disséminées sur une grande surface de terrain et partagent la nourriture des habitants chez qui elles sont logées.

Nous ne pouvons pas vous assurer, ci-

toyens Directeurs, que les Autrichiens ne rompront pas l'armistice avant l'arrivée de nos subsistances. Quelques mouvemens qui ont eu lieu, il y a peu de jours, avaient fait croire au général Jourdan qu'ils avaient l'intention de commencer les hostilités, cependant ces mouvemens se sont bornés à quelques changemens de troupes, occasionnés par l'arrivée des Saxons.

Les instructions que vous nous avez adressées et que nous tâcherions d'exécuter, si nous pouvions prendre l'offensive, deviendraient nulles, si l'ennemi rompait l'armistice dans ce moment, et nous forçait de rester sur la défensive. C'est pourquoi nous avons médité sur les mouvemens qu'il pourrait faire pour nous attaquer, et sur ceux que nous devrions exécuter pour nous défendre.

Si l'ennemi dirige ses attaques, comme à la fin de la campagne dernière, sur le flanc droit de l'armée de Sambre et Meuse, pour la rejeter derrière la Moselle, il sera nécessaire que celle de Rhin et Moselle, si elle n'est pas encore en mesure de passer le Rhin, fasse un mouvement en avant, afin de menacer les derrières de l'ennemi, et l'obliger à diviser ses forces. Ce mou-

vement en avant peut amener une affaire sérieuse, tant avec l'armée de Rhin et Moselle, qu'avec la droite de celle de Sambre et Meuse; mais comme vous défendez expressément par vos instructions, de livrer bataille sur la rive gauche du Rhin, et qu'en nous y conformant, nous nous trouverions peut-être forcés de reculer devant l'ennemi, toutes les fois qu'il menacerait de nous attaquer, nous vous prions de nous autoriser à réunir la gauche de l'armée de Rhin et Moselle, et la droite de celle de Sambre et Meuse, pour les opposer à la marche des Autrichiens sur la Moselle, et de nous permettre de combattre, lorsque nous croirons pouvoir le faire avec avantage.

Si l'ennemi dirige ses attaques sur l'armée de Rhin et Moselle, il sera nécessaire que la droite de celle de Sambre et Meuse fasse un mouvement en avant pour la seconder. Ce mouvement peut encore occasionner et même nécessiter une affaire sérieuse, tant avec cette droite d'armée, qu'avec la gauche de celle de Rhin et Moselle.

Si, en cherchant à repousser la droite de l'armée de Sambre et Meuse derrière la Moselle, l'ennemi tentait en même temps un passage du Rhin à Coblentz, un mouvement en

avant par l'armée de Rhin et Moselle serait indispensable, car comme il est impossible de s'opposer au passage du Rhin au dessous de Coblentz, il faudrait réunir dans cette partie assez de forces pour livrer bataille, sans quoi l'armée de Sambre et Meuse se trouverait coupée en deux parties; Dusseldorf courrait les risques d'être cerné par la rive gauche du Rhin, et la rive gauche de la Moselle tomberait au pouvoir de l'ennemi : enfin le résultat d'un pareil succès, serait de repousser l'armée de Sambre et Meuse derrière la Meuse.

Si l'ennemi se portait sur Dusseldorf avec des forces considérables, et qu'afin de cerner cette place, il menaçât de tenter un passage entre Bonn et Cologne, l'armée de Sambre et Meuse serait obligée de faire un mouvement sur sa gauche, et celle de Rhin et Moselle devrait pour lors se porter en avant, pour protéger la droite de cette armée, qui se trouverait, pour ainsi dire, isolée.

Enfin, si l'ennemi tentait quelque opération que nous n'avons pas prévue, il faudrait faire les mouvemens que les circonstances exigeraient; c'est pourquoi nous croyons qu'il serait utile de nous autoriser à opérer tous ceux que nous croirions nécessaires, et à combattre

toutes les fois que nous présumerions pouvoir le faire avec avantage.

Nous avons étudié, avec la plus grande attention, Citoyens Directeurs, les instructions que vous nous avez adressées les 29 mars et 10 avril, et nous ferons tous nos efforts pour bien les exécuter, lorsque nous pourrons prendre l'offensive. Nous croyons cependant devoir vous adresser quelques observations.

Le passage du Rhin entre Huningue et Strasbourg, ne peut se faire qu'en le dérobant à l'ennemi; tous ceux qui ont été tentés jusqu'à présent sur le Haut-Rhin, n'ont pas réussi, parce qu'il n'y a entre ces deux places ni canal, ni embouchure de rivière, qui permettent d'y faire des rassemblemens de bateaux.

La promptitude et le secret peuvent seuls assurer l'exécution de ce projet de passage, dans le moment où l'ennemi sera occupé à s'opposer à la marche de l'armée de Sambre et Meuse, qui se portera sur la Lahn, et nous avons pensé que la marche du corps commandé par le général Marceau, par derrière l'armée de Rhin et Moselle serait trop longue, et découvrirait le but qu'on se propose, puisqu'il faudrait vingt jours pour exécuter ce mouvement; nous avons aussi pensé qu'il serait plus avan-

tageux de faire commander cette expédition par un officier général de l'armée de Rhin et Moselle, qui connaîtra mieux le cours du Rhin, les positions et les moyens de passage ; que le général Marceau, qui n'a jamais fait la guerre dans cette partie ; c'est pourquoi nous vous prions d'autoriser le général Moreau à faire opérer ce passage par les troupes qui seront le plus rapprochées du point où il devra être exécuté, et de le laisser choisir, pour cette expédition, le général qu'il croira le plus propre à la commander ; le corps du général Marceau resterait dans sa position en avant de Trèves, tant pour s'opposer aux troupes ennemies qui chercheraient à tourner la droite de l'armée de Sambre et Meuse, que pour soutenir, en cas de besoin, la gauche de celle de Rhin et Moselle.

Par votre instruction du 29 mars, vous prescrivez au général Jourdan de laisser, sur la rive gauche du Rhin, tant sous les ordres du général Marceau, que pour former un cordon dans le Hundsruck, un corps de trente à trente-cinq mille hommes, ce qui réduira la portion de l'armée de Sambre et Meuse, agissant sur la rive droite du Rhin, à trente-cinq ou quarante mille hommes. Nous avons pensé qu'il était

absolument indispensable de se conformer à votre instruction, jusqu'au moment où le mouvement rétrograde de l'ennemi sur la rive droite sera décidé; mais nous sommes d'avis qu'ensuite, et surtout si le passage de l'armée de Rhin et Moselle avait réussi, il serait nécessaire de rappeler, de la rive gauche sur la rive droite, le plus de troupes possible, afin que les deux armées qui se trouveront sur les deux flancs de l'ennemi, puissent livrer bataille avec succès, et que nous ne devions laisser, sur la rive gauche, que les troupes nécessaires pour contenir les garnisons d'Ehrenbreitstein, de Mayence et de Manheim. Nous pensons également qu'il est nécessaire d'approvisionner les places de Venloo, Maëstreicht, Luxembourg, Sarrelouis, Bitche, Landau, Strasbourg, etc., afin, qu'en cas de revers, elles ne soient pas compromises: jusqu'à ce moment, les ordres que nous avons donnés à ce sujet, sont restés sans effet à défaut de moyens.

Nous pensons enfin, Citoyens Directeurs, que dans l'offensive comme dans la défensive, il peut se présenter des circonstances qui nous forceraient à nous écarter des instructions que vous nous avez adressées; c'est pourquoi nous croyons qu'en nous y conformant, dans les

points principaux, il serait néanmoins avantageux d'avoir plus de latitude dans les moyens d'exécution.

Vous pouvez être persuadés, Citoyens Directeurs, qu'il n'existera entre nous d'autre ambition et d'autre rivalité que le désir de bien servir la République; que la plus parfaite union et la plus sincère amitié régneront entre nous; qu'enfin nous ferons tous nos efforts pour contraindre les ennemis à une paix solide et durable, et pour nous rendre dignes de la confiance que vous avez bien voulu nous accorder.

Signés, JOURDAN et MOREAU.

N°. III.

Instruction pour le général Kleber.

Le 26 mai 1796.

L'ENNEMI ayant rompu l'armistice, les hostilités doivent recommencer le trente-un du courant.

Le Général en chef confie au général KLEBER, le commandement des divisions des généraux Lefebvre et Collaud.

Le général Kleber adressera à ces deux généraux les ordres nécessaires, afin que leurs divisions soient réunies sur la Wipper, vers Oppladen, le 29 courant ; il ne laissera qu'un bataillon et cinquante hommes à cheval, en garnison à Dusseldorf. Toutes les autres troupes des deux divisions qui sont répandues sur la rive gauche du Rhin, les rejoindront, et la garnison de Dusseldorf sera chargée de faire des patrouilles sur les bords du Rhin, pour empêcher l'exportation des denrées, jusqu'au moment où l'armée du Nord pourra s'étendre jusque-là.

Le général Bollemont a reçu ordre d'attacher, au corps d'armée du général Kleber, un parc de réserve composé de six pièces de position, savoir : deux de 12, deux de 8, et deux obusiers de six pouces, ainsi que les munitions nécessaires pour remplacer celles des parcs de divisions. Un officier supérieur doit commander l'artillerie de ce corps d'armée.

Le commissaire-ordonnateur en chef à l'ordre d'y attacher un commissaire-ordonnateur, qui sera chargé de veiller à la subsistance des troupes.

Le général Kleber partira d'Oppladen le 31 du courant, à la pointe du jour; se portera sur

la Sieg; attaquera l'ennemi; passera cette rivière, et se portera sur la Lahn.

Le Général en chef ayant la plus grande confiance dans les talens du général Kleber, ne lui donnera aucun ordre de détail sur les dispositions à faire pour attaquer sur la Sieg, et marcher ensuite sur la Lahn; il lui observera seulement qu'il doit bien s'éclairer sur sa gauche, et faire passer un corps d'infanterie et de cavalerie légère par la route de Cologne à Siegen, afin d'éviter la surprise de l'ennemi, et de menacer de le tourner par sa droite.

Le général Kleber est prévenu que la division du général Grenier, qui sera campée vers Coblentz, est destinée à passer le Rhin à Neuwied et à se ranger sous ses ordres, lorsque ce passage sera devenu possible par sa marche sur la Lahn; en conséquence, aussitôt qu'il sera rendu à la hauteur d'Altenkirchen, et que la plaine de Neuwied sera avancée, il adressera ses instructions au général Grenier, qui aura l'ordre du Général en chef d'exécuter son passage dès qu'il le pourra.

La division du général Grenier passera en entier sur la rive droite du Rhin; un détachement de la division Championnet sera chargé

d'observer la garnison du fort d'Ehrenbreitstein sur la rive gauche.

Le Général en chef ne peut déterminer la position que le général Kleber devra prendre sur la Lahn, cela dépendra de la force et des mouvemens de l'ennemi; il lui observe seulement qu'il ne devra laisser sur la rive droite du Rhin, pour contenir la garnison d'Ehrenbreitstein, que les forces indispensables, ne point passer au siége de cette forteresse, mais au contraire réunir toutes ses troupes, et attaquer l'ennemi par-tout où il se trouvera.

Lorsque le général Kleber sera arrivé sur la Lahn, il recevra de nouveaux ordres du Général en chef; mais si l'ennemi était tellement faible dans cette partie, ou assez en retraite pour qu'il lui fût possible de passer la rivière sans se compromettre, il se porterait en avant, et tâcherait de s'emparer des magasins autrichiens sur le Mein.

Dans le cas où le mouvement du général Kleber attirerait l'attention des Autrichiens, et que des forces supérieures se réuniraient devant lui, il manœuvrera de manière à ne pas se compromettre, et se retirera en bon ordre, prenant de bonnes positions, pour ralentir

la marche de l'ennemi ; enfin le général Kleber est prévenu que le but de son opération est de rappeler une partie de l'armée de l'Archiduc sur la rive droite du Rhin. Il doit donc marcher rapidement et attaquer avec vigueur, tant qu'il n'aura pas atteint ce but, et se retirer lentement et en bon ordre, dès que des forces supérieures seront devant lui.

Le général Kleber ne respectera d'autre territoire que celui du roi de Prusse et celui du landgrave de Hesse, avec lesquels la République est en paix. Il levera partout de fortes contributions en numéraire ; elles seront mises à la disposition du commissaire-ordonnateur qui sera près de lui ; il vivra, autant que possible, aux dépens du pays ; il fera cependant donner des reçus de toutes les fournitures faites à l'armée par les habitants, mais ces reçus ne pourront être admis pour le compte des fournisseurs, quand même ils seraient entre leurs mains ; il donnera des ordres en conséquence au commissaire-ordonnateur qui sera auprès de lui.

Le général Kleber mettra en activité le pont volant de Cologne, aussitôt qu'il sera arrivé à la hauteur de cette ville ; il en fera autant du pont volant de Bonn, lorsqu'il aura passé la Sieg,

afin de faciliter ses communications. Il [illegible] venu qu'il pourra disposer de la [illegible] d'infanterie, composée d'une do[illegible]ade et de six pièces de position, s[illegible]rdres du général Bonnard, si cela e[illegible]cessaire pour faciliter son passage de la Si[illegible] Deux bataillons de cette demi-brigade so[illegible]Cologne, et un à Bonn; ces troupes sero[illegible]chargées d'escorter ses convois par [illegible], lorsqu'il se sera porté sur la Lahn.

Le général Kleber maintiendra la plus exacte discipline parmi ses troupes ; il accordera sûreté et protection à tous les habitants qui lui fourniront des secours, et qui paieront exactement leurs contributions; mais si, comme dans la campagne dernière, ceux de quelques villes ou villages prenaient les armes, pour s'opposer à la marche des troupes françaises ou à leur retraite, ils seront regardés comme ennemis de la République, traités comme tels, et les villes ou villages brûlés. Le général Kleber fera les proclamations qu'il croira nécessaires pour prévenir ces malheurs.

Il est prévenu que le Général en chef sera dans le Hundsruck, avec le reste de l'armée pour s'opposer aux tentatives de la majeure partie de l'armée autrichienne qui est réun[illegible]

sur la Nahe, et qu'aussitôt que par son mouvement, il aura rappelé sur la rive droite du Rhin une partie des forces de l'ennemi, le Général en chef l'attaquera vigoureusement sur la rive gauche, afin de le rejeter sur Mayence.

Le général Kleber donnera souvent de ses nouvelles au Général en chef, il lui fera connaître tous ses mouvemens.

Le Général en chef sera le 26 à Coblentz, le 27 à Castelonne, et le 28 à Kirberg, où il restera tant que l'armée conservera sa position.

Signé, JOURDAN.

N°. IV.

ORDRE.

A Ober-Hadamar, le 16 juin 1796, à huit heures du soir.

Le général Kleber donnera les ordres nécessaires, afin que les divisions Lefebvre, Collaud et Bonnaud, se mettent en marche ce soir à 11 heures précises, pour venir prendre position à Friedlingen, sui-

vant la route de Limbourg à Altenkirchen. Le corps détaché de la division Collaud et celui de la division Lefebvre, sous les ordres du général Soult, se réuniront à Hachembourg.

Le général Kleber fera faire l'arrière-garde, par les troupes de Collaud, attendu que celles du général Lefebvre sont fatiguées.

Le général Kleber se mettra en marche demain au soir 17, à onze heures, et viendra prendre position à Altenkirchen; il se fera joindre par le corps détaché à Hachembourg. Il continuera sa marche le 18, pour se diriger sur la Sieg. Il réglera la marche de ses journées sur la vivacité de l'ennemi à le poursuivre, et sur la force du corps qui le suivra. S'il s'apercevait que l'ennemi affaiblit ses forces devant lui, pour les porter vers Mayence, le général Kleber cesserait sa retraite et prendrait même l'offensive. Si, au contraire, il est suivi par des forces supérieures, il se retirera successivement jusques dans le camp retranché de Dusseldorf.

Le général Kleber est prévenu que ses divisions Grenier, Championnet et Bernadotte se mettront en marche ce soir, à 11 heures, pour venir prendre position à Montebauer

et se retireront après-demain sur Neuwied.

Le général Kleber est également prévenu que le Général en chef sera demain à Montebauer, et après-demain, à Coblentz. Le général Kleber lui adressera ses rapports dans cette ville.

Le général Bonnaud, est prévenu qu'il doit prendre les ordres du général Kleber.

Signé, JOURDAN.

N°. V.

Le général Kleber, au général en chef Jourdan.

Au camp d'Ukerath, le 19 juin 1796.

IL est huit heures du matin, et je suis fortement attaqué sur mon front; si tu occupes encore les plaines de Neuwied et que je n'aie pas à craindre d'être tourné par Dierdorf, je doute qu'ils osent tenter un coup de vive force. Je saurai, ce soir, si tu t'es retiré ou non, et dans ce dernier cas, je serai forcé de me retirer cette nuit derrière la Sieg, où je tiendrai encore tant que je pourrai et jus-

qu'à ce que je sois menacé sur nos flancs. Je ne puis t'en dire davantage, l'avant-garde en est aux mains.

Signé, KLEBER.

N°. VII.

Le général Kléber, au général en chef Jourdan.

Sur le champ de bataille, en avant d'Ukerath le 19 juin.

JE te préviens, mon cher camarade, que l'ennemi est venu à deux heures du matin, nous attaquer dans la position que j'occupais, avec une vivacité qui ne m'a pas permis de lui refuser la bataille. J'ai donc promptement pris toutes les mesures pour le devancer, et me procurer l'avantage de l'offensive. Tandis que l'artillerie se canonnait de part et d'autre, j'ai vîte disposé trois colonnes ; j'ai donné le commandement de celle de gauche, au général Leval, celui de la droite au général Bastoul, je me suis réservé de conduire celle du centre. Le général Richepanse secondé de l'adjudant-général

Ney, était à la tête de la cavalerie; j'avais chargé le général Collaud de ma réserve, de manière à protéger efficacement ma retraite. Mon attaque a été brusque, l'ennemi en désordre, m'a abandonné les hauteurs où il voulait s'établir et une pièce de 7, qu'il avait renversée. Bientôt des troupes fraîches se sont avancées, leur cavalerie s'est alors ralliée, et se portant sur notre droite et notre gauche, j'ai cru prudent de ne point m'avancer d'avantage; j'ai ordonné la retraite; l'ennemi se portait sur moi avec des troupes que les rapports les plus modérés, font monter à 40 mille hommes, les bataillons de grenadiers hongrois, toute l'élite de leur infanterie et la colonne qui avait débouché sur Wetzlar, renforçaient l'armée du prince de Wurtemberg : sa cavalerie était innombrable (1). Les troupes sous mes ordres ont fait des prodiges de valeur; elles en ont imposé par leur contenance fière, puisqu'on me laisse tranquille dans la position que j'occupais, et où il m'a paru sage de revenir. Je ne puis

(1) Kleber était dans l'erreur; il n'eut affaire qu'à l'avant-garde forte de 14 mille homme, commandée par Kray. (*Note de l'Editeur.*)

te dissimuler que j'ai perdu du monde et beaucoup ; je te donnerai de plus grands détails au premier instant de repos. Tu sens déjà la nécessité d'un renfort considérable, pour tenir à Dusseldorf : la cavalerie que je t'ai renvoyée ne peut me servir dans un pays trop coupé pour les manœuvres qu'elle est habituée de faire : si tu peux m'en donner, que ce soit de la légère ; mais tâche de me faire filer une division. Les forces que j'ai en tête consistent, d'après les déserteurs, en plus de 40 bataillons, et une cavalerie de toutes couleurs, mais innombrable. J'espère que tu en auras moins en face de toi, et que tu pourras acquiescer à ma demande. Je n'ai jamais été plus content des troupes ; leur intrépidité, leur sang-froid et leur audace, n'ont jamais été plus grands.

Conformément à ton instruction, je me retire dans les lignes : ma retraite se fera dans le meilleur ordre ; j'attends le renfort que je demande. Je te le répète, j'ai perdu beaucoup de monde quoique j'aie conservé ma position ; la perte de l'ennemi est, en proportion de son nombre, également très-forte : aussi paraît-il disposé à se tenir tranquille. A la

nuit close, je chemine, et sous peu je serai à Dusseldorf; d'où je t'écrirai.

Signé, KLEBER.

P S. Quoique j'aie fait avancer notre artillerie légère à portée de pistolet, de l'ennemi, je n'ai rien perdu; plusieurs pièces ont été démontées, mais ramenées au camp. La bataille a fini à trois heures après-midi.

N°. VII.

Le Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

Paris, le 20 juin 1796.

LE Directoire exécutif approuve, citoyen Général, l'ordre que vous avez donné à la gauche de l'armée que vous commandez, de repasser la Sieg. Cette disposition a été commandée par la facilité que l'ennemi a eue de passer le Rhin à Mayence, et de porter avec vivacité des forces très-supérieures contre les divisions républicaines, qui agissent sur la rive droite de ce fleuve. Se retirer à propos pour revenir ensuite avec

plus d'avantage, c'est faire une application habile des règles de l'art. L'ennemi n'osera pas sans-doute regarder ce mouvement comme un succès pour lui, et loin de perdre le fruit des glorieux combats d'Ukerath et d'Altenkirchen, vous conserverez, citoyen Général, l'offensive imposante qu'ils ont donnée à l'armée de Sambre et Meuse, dont le nom rappelle l'exemple de la bravoure et de toutes les vertus militaires, ainsi que le talent et le dévouement de ses chefs.

Signé, CARNOT, président.

N°. VIII.

Carnot, au général en chef Jourdan.

Paris, le 23 juin 1796.

J'AI partagé, vous n'en doutez pas, digne et brave Général, la douleur qu'a dû vous faire éprouver l'espèce d'échec qu'a essuyé l'aile gauche de votre armée; mais je suis loin de m'alarmer sur les suites de cet événement; un mouvement rétrograde n'a sou-

vent eu pour résultat, que de porter à l'ennemi des coups plus sensibles, et tel est le parti que vous devez tirer et que vous tirerez, sans-doute, de la position où vous êtes.

Vous vous souvenez, citoyen Général, que l'hiver dernier, quand vous vîntes à Paris, nous convînmes que vous ouvririez la campagne par des opérations dont le but serait d'attirer sur vous et le plus loin possible de son centre d'action, qui est Francfort, toutes les forces de l'ennemi. L'objet en cela était de faciliter au général Moreau le passage du Haut-Rhin ; or, le mouvement que vous venez de faire, quoique rétrograde, produit cet effet, sur-tout si l'ennemi se porte jusques devant Dusseldorf, ce qui selon moi, serait une chose très-heureuse pour nous, et une très-grande faute de sa part. Sans-doute Dusseldorf ne vous sera pas enlevé de vive force, l'habileté et le courage du général Kleber, nous en répondent : viendra-t-il donc en faire le siége régulier ? Je le voudrais bien ; il périrait de fatigues et de misère, dans ce malheureux pays où il aurait engagé son armée, et nous laisserait la faculté d'agir librement sur le Haut-Rhin, où nous porterions les plus grandes forces. Il n'attaquera

pas non plus par Mayence ni par Ehrenbreitstein, car il ne pourrait le faire qu'en dégarnissant de nouveau le Bas-Rhin, depuis Dusseldorf jusqu'à la Lahn, et, en faisant à son tour un mouvement rétrograde, dont sans-doute vous sauriez profiter. Croire qu'il passera le Rhin en votre présence, partout ailleurs, c'est une supposition qui ne saurait se faire, car quand il porterait toutes les forces de ses deux armées, personnel et matériel ; certes avec une armée de 80 mille hommes, accoutumés à la victoire et un pareil fossé devant vous, vous ne le laisserez pas faire.

Je vois donc, moi, dans ce qui se passe, le commencement d'une campagne glorieuse et décisive, en faveur des armées républicaines. Pendant que vous tenez l'ennemi en échec, et que, fier d'une apparence de succès, il va de plus en plus s'engager, Moreau passera le Rhin et gagnera ses derrières ; l'ennemi pressé, quittera précipitamment la Sieg et la Lahn, pour faire tête à Moreau. C'est ce mouvement rétrograde qu'il faut habilement saisir ; il faut déboucher brusquement du camp retranché de Dusseldorf, et le poursuivre sans lui donner l'instant de respirer, sans s'amuser à chercher

des positions : je vous promets, pour résultat, la victoire la plus signalée qui ait encore eu lieu depuis le commencement de la guerre.

Il faut convenir que la position de la Lahn est détestable et presque impossible à conserver, parce que l'ennemi a toujours la faculté de se porter sur votre gauche ; aussi n'est-ce pas ce que vous devez jamais tenter ; ce que vous devez faire, c'est d'attirer l'ennemi à une grande et décisive bataille dans son propre pays, sur la rive droite du Rhin, et l'endroit le plus propre pour vous, est précisément le lieu où il est actuellement, c'est-à-dire, entre Dusseldorf et la Sieg ou la Lahn ; il ne peut manquer d'y être exterminé, s'il est bien pris sur le temps, et pressé sur ses derrières par le général Moreau.

Voilà, citoyen-général, quelles sont les vues sur lesquelles nous sommes tombés d'accord l'hiver dernier, et ce n'est pas lorsqu'elles commencent à s'accomplir qu'il faut perdre l'espoir ; Moreau doit être passé ou il passera bientôt, il en a l'ordre positif. Attirez-donc l'ennemi de plus en plus vers vous, et préparez-vous à tomber sur lui avec toutes vos forces, au moment de sa retraite.

Gardez-vous, mon cher général, de pren-

dre une attitude défensive, le courage de vos troupes s'affaiblirait, et l'audace de l'ennemi deviendrait extrême. Il faut, je vous le répète, livrer une grande bataille, la livrer sur la rive droite du Rhin; la livrer le plus près possible de Dusseldorf; la livrer au moment où l'ennemi commencera à tourner pour faire face à Moreau; la livrer enfin avec toutes vos forces, avec votre impétuosité ordinaire, et poursuivre sans relâche, jusqu'à ce que l'ennemi soit entièrement dispersé.

L'ennemi ne manquera pas de porter, sur votre gauche un corps de troupes pour vous tourner et vous arrêter dans votre course : il faut avoir une division exprès pour faire face à ce corps détaché, et qui, soit par sa force, soit par une position inexpugnable, le dispersera ou le contiendra.

J'espère, mon cher et digne général, avoir dans peu de jours à vous féliciter sur une victoire digne du vainqueur de Fleurus, de l'armée de Sambre et Meuse, et de la cause que nous défendons.

Signé, CARNOT

N°. IX.

Le Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

Paris, le 20 juin 1796.

Le Directoire a reçu, citoyen Général, votre lettre du 17 juin. La retraite que vous avez ordonnée de la Lahn sur la Sieg, pourra n'être pas désavantageuse à nos armes. Si en attirant une partie des ennemis contre vous, elle dégage momentanément l'armée de Rhin et Moselle et met le général en chef Moreau en situation de passer le Rhin à Strasbourg, comme il se propose de le faire. (Dans le cas où cette opération, qu'il espérait pouvoir exécuter le 18 juin, n'aurait pas eu lieu au moment où nous vous écrivons.) Mais la retraite de l'aîle gauche de l'armée de Sambre et Meuse, aurait des suites désastreuses, si le moral du soldat pouvait en être ébranlé, et si l'ennemi parvenait surtout à nous faire abandonner toute la rive droite du Rhin. Il est une vérité dont il importe de se bien pénétrer, et que l'expérience de la dernière

campagne, a suffisamment démontrée, c'est qu'il faut éviter soigneusement de prendre des positions exactement parallèles à la Sieg, à la Lahn, ou au Mein, et de trop se rapprocher du Rhin, sur la rive droite, parce qu'en agissant de la sorte, on donne à l'ennemi l'extrême facilité de déborder notre gauche, et de s'y présenter assez en force, pour nous obliger à abandonner nos positions.

Une autre considération s'offre à nous et mérite également toute notre attention, c'est que l'audace et la plus extrême rapidité dans nos opérations militaires, peuvent seules nous assurer des succès en Allemagne. C'est à elles que nous devons nos conquêtes et nos victoires en Italie. Un jour de repos accordé à l'ennemi battu, le met à même de resaisir l'offensive que la force le rend impatient de reprendre, et ce n'est que par des coups successifs et frappés sans relâche qu'on peut se flatter de l'anéantir, et d'aller dicter les conditions de la paix, au milieu de l'Allemagne étonnée.

Il faut pareillement que les deux armées de Sambre et Meuse et de Rhin et Moselle, agissent simultanément; il faut que leur ac-

cord interdise à l'ennemi de porter toutes ses forces, tantôt contre l'une, tantôt contre l'autre, comme il l'a fait pendant la dernière campagne.

Le Directoire a senti tout ce que sa position, comme point central des opérations militaires, lui donnait davantages, pour déterminer cette action simultanée des deux armées républicaines sur le Rhin, et il vous transmet aujourd'hui le résultat des mesures qu'il a adoptées et dont il confie l'exécution à vous et au général en chef Moreau.

La gauche de l'armée de Sambre et Meuse reprendra l'offensive, au reçu de la présente. Si le mouvement de l'ennemi l'ont forcée à se reporter sur la Wipper, ce que le Directoire ne pense pas, elle se rapprochera immédiatement de la Sieg; elle appuiera sa droite à cette rivière, elle l'éloignera le plus possible du Rhin, sans l'exposer à être compromise et prendra une position à-peu-près parallèle au cours de l'Acher, qui empêchera l'ennemi de pouvoir la tourner, en se présentant en force sur son flanc gauche.

Elle s'arrêtera le moins possible sur la Sieg, et s'avancera avec rapidité vers la Lahn, en occupant des positions à-peu-près parallèles à

celle qui vient d'être indiquée. Arrivée près de cette rivière, elle appuiera sa droite à Weilbourg, ou ce qui paraît préférable, à Wetzlar, et étendra sa gauche jusqu'à Marbourg et au-delà. Au moment où elle exécutera ce mouvement, elle sera jointe par les troupes françaises qui occupent la rive gauche du Rhin, depuis l'embouchure de la Sieg dans ce fleuve jusques à Coblentz, et par les troupes que vous jugerez convenable, citoyen Général, de faire passer sur la rive droite, pour la renforcer. Des forces suffisantes contiendront la garnison d'Ehrenbreitstein, et un petit corps d'observation sera placé sur la rive droite de la Lahn, depuis Wetzlar jusqu'à son embouchure, pour en défendre le passage à l'ennemi.

La portion de l'armée de Sambre et Meuse agissant sur la rive droite du Rhin, quittera le plutôt possible, sa position de Wetzlar à Marbourg; elle attaquera l'ennemi avec impétuosité, et se portera sur la Kinzig, en appuyant sa droite à Hanau. Le petit corps d'observation qu'elle avait sur la Lahn, après avoir reçu quelques renforts de la rive gauche, s'emparera de Francfort et d'Offenbach, pendant que la portion de l'armée de Sambre et Meuse,

restée sur rive gauche du Rhin, après avoir occupé Kreutznach et Bingen, se portera sur la Seltz, assez en force pour contenir la garnison de Mayence et jeter sur les hauteurs de Hechtsheim, des troupes suffisantes, pour observer cette place, sur la rive gauche du Rhin.

L'armée de Sambre et Meuse s'élancera ensuite dans la Franconie, suivant les ordres ultérieurs qui lui seront transmis par le Directoire.

L'armée de Rhin et Moselle passera le Rhin à Strasbourg : elle laissera un corps d'observation sur la Pfrimm, pour contenir la garnison de Mayence, et des forces en avant de Manheim, pour s'opposer aux entreprises que pourraient former les ennemis qui occupent cette place. Elle s'avancera avec rapidité sur le haut Necker, après avoir détaché des corps suffisants pour occuper les gorges de la forêt noire.

Telles sont les instructions formelles que le Directoire croit devoir vous donner, ainsi qu'au général en chef Moreau. C'est de leur exécution précise que dépend le sort de la campagne actuelle.

L'intention du Directoire est que les ar-

mées françaises n'entreprennent aucun siége; il veut qu'elles cherchent avec soin l'ennemi sur la rive droite du Rhin, et qu'elles l'y combattent avec cette impétuosité et cette audace qui caractérisent les guerriers républicains, et qui est le gage certain de la victoire.

Le plan que nous avons adopté est vaste, et demande d'être exécuté avec vigueur; il ne peut être confié à des soldats plus dignes d'entreprendre une tâche aussi glorieuse, et à des chefs qui méritent d'avantage l'estime nationale. Celle du Directoire vous est acquise depuis long-temps, citoyen Général, des événemens malheureux ne pourraient vous la faire perdre; elle repose, ainsi que sa confiance, sur votre probité, sur votre patriotisme et sur vos talens militaires. Certain de l'appui du Directoire et du suffrage de tous les amis de la liberté, il ne vous reste plus qu'à agir avec audace et célérité, et à cueillir les lauriers précurseurs d'une paix honorable et solide, qui dépend entièrement de nos succès en Allemagne.

Le Directoire vient d'apprendre que l'armée de Rhin et Moselle a remporté un avantage marquant le 14 juin, en avant de Manheim.

Il est également informé que les Autrichiens ont détaché 25 mille hommes de leurs armées sur le Rhin, pour aller renforcer le général Beaulieu, en Italie.

Signé, CARNOT, président.

N°. X.

Sorbier, chef de brigade d'artillerie, au général Kleber.

A Friedberg, le 11 juillet 1796.

JE crois devoir vous prévenir, mon Général, que l'artillerie du corps d'armée à vos ordres, serait difficilement en état de rendre le service que vous avez droit d'attendre d'elle, si demain il se donnait une grande bataille. La division du général Collaud est passablement approvisionnée, parce que dans cette division on a eu le plus grand soin de faire successivement les remplacemens de munitions, mais l'avant-garde aux ordres du général Lefebvre, est loin d'avoir ce qui lui faut; les caissons vides n'ayant pas été envoyés sur

les derrières au fur et à mesure; dans le courant de la nuit dernière seulement, il en est parti douze ou quinze et même davantage, pour aller se compléter, et je regarde comme impossible qu'ils soient de retour à l'heure où il se livrerait un combat.

Vous sentirez d'ailleurs parfaitement que d'après les différents combats que vous venez successivement de livrer, les parcs qui doivent fournir des munitions à la ligne, ont eux-mêmes besoin de quelques instants pour se ravitailler.

Vous n'ignorez pas que plusieurs pièces ont été démontées, soit par le feu de l'ennemi, soit par la vétusté des voitures; les rechanges de première ligne, sont épuisés, il faut donc nécessairement les tirer de plus loin.

La journée de demain m'est absolument essentielle; faites je vous prie, mon Général, tout ce qui dépendra de vous pour me l'accorder; je crois pouvoir assurer que la force de votre artillerie en sera considérablement augmentée.

Signé, SORDIER.

Pour copie conforme, *signé*, KLEBER.

N°. XI.

Le Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

Paris, le 20 juillet 1796.

Le Directoire a reçu, citoyen Général, votre dépêche de Bonamæs, en date du 14 juillet; il a vu avec une vive satisfaction, qu'il ne doit cesser d'applaudir à la conduite de l'armée que vous commandez. Il vous prie de la féliciter de sa part, sur [illegible] et son courage. Il se fera un devoir de donner incessamment aux membres de cette armée, dont vous avez pu dans le premier moment lui faire particulièrement connaître les actions, les récompenses auxquelles ils ont des droits, et dès que vous aurez complété le tableau de ceux qui se sont signalés depuis que cette armée a repris l'offensive, il s'empressera de même à leur donner des preuves de sa satisfaction et des gages de la reconnaissance nationale.

Le Directoire avait calculé, citoyen Général, sur la reddition de la ville de Francfort; mais il n'avait pas imaginé que la prise de cette

ville, retarderait aussi long-temps la marche de vos troupes, et surtout que les circonstances vous forceraient à accorder à l'armée autrichienne, une suspension d'armes de quarante-huit heures. S'il avait pu prévoir cette nécessité où vous vous êtes trouvé, il vous aurait envoyé une autorisation formelle pour conclure cette suspension d'armes; vous aurait prescrit de laisser devant Francfort, un corps de troupes assez considérable pour contenir l'armée ennemie et de faire porter la majeure partie de la vôtre, sur Aschaffenbourg et Schweinfurt, afin de couper aux Autrichiens, la seule communication qui leur reste avec le lieu de leur retraite ; mais comme il ne pouvait prévoir que les circonstances maîtriseraient ou retarderaient vos opérations à ce point, il ne peut aujourd'hui que vous engager à réparer, par une très-grande activité, le temps que ces événemens imprévus, vous ont forcé de perdre.

Le Directoire bien convaincu, citoyen Général, que déjà vous avez exécuté en partie le plan qu'il vous avait tracé, pour parvenir à couper la communication de l'ennemi avec la ville de Nuremberg, va s'arrêter un moment

à Francfort. Son intention est : 1°. que vous imposiez à cette ville une contribution de dix millions ou environ, en numéraire métallique. Il prévoit bien que les Autrichiens n'ont demandé la suspension d'armes que pour pressurer cette cité, cependant il ne peut porter ses demandes à un taux inférieur.

Francfort a toujours été riche, il s'est encore enrichi par la guerre ; il n'a cessé de fournir des secours à nos ennemis, il doit donc faire quelques efforts pour nous. Le Directoire vous laisse toutefois le maître d'augmenter ou de réduire cette somme.

2°. Francfort a dans son sein des approvisionnemens immenses en cuirs, en draps, en subsistances et autres objets nécessaires aux armées. Nous imaginons bien que vous munirez aux dépens de cette ville, les troupes françaises de tous les objets dont elles manquent et dont elles peuvent avoir besoin par la suite.

3°. Tout ce dont vous n'aurez pas besoin pour le moment, vous le ferez transporter de suite sur la rive gauche du Rhin, nous le trouverons en temps et lieu.

4°. Pour assurer le paiement des contri-

butions dont le Directoire vient de vous parler et pour mettre les malveillans que la ville de Francfort renferme dans son sein, dans l'impossibilité de concevoir de nouveau, le projet de nous trahir, vous exigerez et ferez passer en France, un très-grand nombre d'otages. Le Directoire n'en fixe pas le nombre, vous ne pouvez trop les multiplier et les choisir avec trop de soin, parmi les familles les plus riches et les plus dévouées à la maison d'Autriche.

5°. Le Directoire toujours jaloux de rassembler sur le territoire de la République française, les chefs-d'œuvre des arts, vous invite à adresser au Ministre de l'Intérieur, les tableaux les plus célèbres et tous les objets qui peuvent figurer avec éclat dans notre Muséum des arts, ou dans celui de l'histoire naturelle; parmi les premiers, le Directoire se borne à vous citer le tableau des douze apôtres de Piazzetta.

6°. Le Directoire veut que vous fassiez transporter à Paris, tout ce qui sera resté à Francfort de bijoux servant au couronnement des Empereurs, l'original de la bulle d'or, et le registre où sont consignés les noms des bourgeois de Francfort.

7°. Vous ferez exactement désarmer la ville de Francfort et tous ses habitants : vous emploierez pour y parvenir, les moyens les plus prompts ; et s'il le faut les plus vigoureux. Vous ferez transporter en France, la poudre, les canons et les fusils qui vous seront inutiles.

8°. Vous confierez au général Marceau le commandement des troupes destinées à garder cette place, ainsi qu'au blocus de Mayence, Ehrenbreitstein et Kœnigstein, et si la division actuellement aux ordres de ce Général, ne pouvait suffire à cette nouvelle destination, et à celle que vous lui aviez précédemment donnée, vous pourrez la grossir autant que vous le croirez nécessaire. Il faut qu'il puisse en imposer aux garnisons et aux habitants, et offrir à l'armée, un point d'appui immuable. Francfort doit être en quelque sorte, comme notre point central.

9°. Vous ne mettrez point de garnison dans Francfort ; il ne doit y avoir de troupes que celles que vous y enverrez journellement et successivement, pour garder ses portes et en interdire l'entrée à tous les individus de l'armée qui ne sont point porteurs d'un ordre formel de votre part. Les

troupes qui fourniront les gardes des postes, seront extraites du camp que vous établirez dans le voisinage de Francfort et dont la force doit être suffisante pour contenir cette ville.

Aucun employé des administrations militaires ne pourra y entrer, si ce n'est le Commissaire-ordonnateur en chef et six ou huit individus qu'il vous désignera. Vous donnerez des ordres aux juifs de la ville, pour qu'ils aient à se conduire de la manière la plus circonspecte, *sous peine de punition grave : l'entrée du camp leur sera interdite.*

Nous nous attendons, citoyen Général, à trouver dans Francfort des particuliers maîtres apparents, de beaucoup d'effets et denrées appartenant aux ennemis. Ils éléveront la prétention que ces effets, etc., leur appartiennent, qu'ils les ont achetés des Autrichiens : vous ne vous laisserez pas éblouir, citoyen Général, par les objections que ces hommes pourraient présenter ; vous ferez confisquer au profit de la République, tout ce qui appartenait aux ennemis de la France, et vous donnerez aux prétendus possesseurs des objets désignés ci-dessus, des reçus à l'aide desquels ils pourront faire des récla-

mations auprès du Gouvernement autrichien, s'ils en ont le droit.

Vous mettrez à contribution tous les pays occupés par l'armée que vous commandez. Vous y leverez de l'argent, des chevaux, et tous les objets nécessaires aux défenseurs de la patrie et aux différents services militaires. Tout ce qui excédera les besoins du moment sera transporté sur la rive gauche du Rhin, et s'il se peut, dans l'intérieur de la République. Vous surveillerez, citoyen Général, autant que possible, l'emploi de tous les objets que vous fourniront les pays conquis.

Le Directoire exécutif veut encore que tous les établissemens militaires, tels que manufactures d'armes, etc., qui se trouveront dans les pays que l'armée de Sambre et Meuse va parcourir soient détruits, avant qu'elle les quitte.

10°. Le Directoire vous recommande très-expressément de prendre les plus grandes précautions, afin que le produit des contributions en numéraire et en denrées, tourne au profit du trésor public et des troupes; ce n'est que par la sévérité la plus grande, que vous ferez cesser les dilapidations qui ajoutent aux charges imposées aux peuples vain-

cus, sans accroître le trésor national ; nous vous aurons une reconnaissance particulière pour tous les succès de ce genre que vous remporterez. Le citoyen Joubert dont le zèle nous est connu, vous secondera, nous en sommes certains, dans cette partie importante des devoirs d'un Général républicain.

11°. La discipline la plus exacte doit être observée ; ce n'est que par elle que nous pouvons conserver notre gloire et assurer nos conquêtes.

Ce que nous avons dit dans le temps relativement à la conduite que devraient tenir les guerriers républicains, dans le cas où ils traverseraient le comté de la Marck, s'applique entièrement aux possessions du Roi de Prusse et du Landgrave de Hesse-Cassel, et principalement aux Margraviats d'Anspach et de Bareuth.

Il reste au Directoire à vous entretenir, citoyen Général, des opérations militaires dont il vous a confié l'exécution. Il s'en réfère, en général, aux dernières lettres qu'il vous a écrites ; mais il croit devoir vous prescrire en ce moment, de ne rien épargner pour vous emparer le plutôt possible de la ligne de communication d'Aschaffenbourg,

jusques et compris Nuremberg ; l'ennemi ne tentera sûrement point de se maintenir dans l'entre Mein et Necker, si vous pouvez arriver avant lui à Nuremberg ; ce sera un avantage marqué, et dès ce moment son sort sera pour ainsi-dire, entre vos mains : s'il s'obstine à rester dans le Darmstadt, ce que le Directoire ne pense pas, bornez-vous à envoyer contre lui, un corps d'observation capable de le contenir, et avec le reste de votre armée, vous irez vous poster de manière à couper ses communications avec Nuremberg ; si au contraire les Autrichiens se retirent vers Nuremberg, ordonnez à une partie de l'armée de Sambre et Meuse de les poursuivre dans cette direction avec acharnement, pendant que les divisions de votre gauche quitteront les bords de la Kinzig, se dirigeront vers la Saale, s'empareront de Schweinfurt en passant, et prendront une position avantageuse sur le haut Mein, dans les environs de Bauhnach et Lichtenfels : ainsi elles auront tourné entièrement les Autrichiens qui se seraient portés derrière la Rednitz ; il resterait à l'armée de Sambre et Meuse de les rejeter ensuite en Bohême. Par cette marche, il deviendrait impossible à l'ennemi

de jamais pouvoir s'élever sur votre flanc gauche, ou sur vos derrières, et si même il parvenait à y envoyer quelques corps, ils ne pourraient jamais être assez nombreux pour vous alarmer; et il suffirait, pendant que vous continuerez à poursuivre le gros des Autrichiens, de détacher contre les corps dont il vient d'être parlé, une ou plusieurs divisions qui rendraient tous leurs efforts inutiles.

Le Directoire approuve, citoyen Général, les dispositions que vous proposez de faire, pour observer Mayence, il ne sera pas inutile de faire jeter quelques *bombes* dans cette place, pour en incendier les magasins.

Nous attendrons avec impatience, citoyen Général, l'annonce des mouvemens que vous avez faits pour atteindre et défaire les ennemis; car d'après nos calculs, l'ennemi ne peut guères opposer, soit à vous, soit au général Moreau, plus de 50 mille hommes.

Nous supposons qu'il avait, au commencement de la campagne, cent mille hommes; il a laissé à Philisbourg ou Manheim, neuf mille hommes; à Mayence, Kœnigstein, Ehrenbreitstein, quinze mille; prisonniers, morts, blessés ou désertés, quinze mille; il perd, du contingent saxon, dix mille hommes.

Ce n'est pas, Général, sur le petit nombre d'ennemis que nous avons fondé nos espérances, c'est sur la valeur des républicains que vous commandez, et sur les talens de leur chef. L'armée de Sambre et Meuse n'a jamais compté ses adversaires, et toujours elle triompha d'eux malgré leur bravoure et leur nombre.

Signé, CARNOT.

N°. XI.

Notes laissées au général Kleber par le général en chef Jourdan, quittant momentanément le commandement de l'armée, pour cause de maladie.

A Schweinfurt, le 1er. août 1796.

Le Général en chef étant tombé malade, il remet le commandement de l'armée au général Kleber. Ce général est prévenu que la division Lefebvre est campée à Lauringen, celle du général Collaud à Schweinfurt, ayant une avant-garde sur la route de Hasfurt; celle de Grenier, en deuxième ligne, de la

précédente, ayant, sur la rive gauche du Mein une avant-garde composée de trois bataillons, six escadrons, et une demi-compagnie d'artillerie légère. La division du général Championnet est campée en arrière de Wipfeln, celle du général Bernadotte, entre Dettelbach et Kitzingen. Le général Marceau est chargé du commandement des troupes qui sont autour du fort d'Ehrenbreitstein, de celles qui cernent Mayence, et de celles qui sont à Francfort. Les noms des quartiers généraux seront remis au général Kléber, par l'adjudant général Ducheyron; cet adjudant-général lui communiquera pareillement la correspondance du gouvernement avec le Général en chef, celle qui donne des renseignemens sur l'ennemi, enfin tous les papiers qu'il désirera connaître : il pourra même faire prendre copie des plus intéressants.

Le général Kléber est prévenu que l'intention du Général en chef, était de faire venir demain, en arrière de Hœlsbach, la division du général Collaud qui se serait liée avec celle du général Lefebvre, et l'aurait soutenue en cas de besoin. Les troupes du général Grenier qui sont aujourd'hui en seconde ligne, seraient passées en première à la place de celles du premier. La division

Championnet aurait reçu ordre de faire un mouvement sur sa gauche, pour se rapprocher de Schweinfurt ; celle de Bernadotte, par un mouvement sur sa gauche, se serait pareillement rapprochée de Wipfeln, après avoir fait lever le pont de Dettelbach, et laissé un corps à Kitzingen, pour observer les troupes légères que l'ennemi a du côté de Bibert. Ces dispositions faites, le Général en chef se proposait d'attaquer l'ennemi qui, d'après tous les rapports, se trouve campé en arrière de Harfurt, ayant un corps de réserve à Bamberg ; et ses troupes légères répandues, suivant l'usage, sur tous les points: les divisions Lefebvre et Conaud auraient reçu ordre de se diriger sur Kœnigsberg et Harfurt, en cherchant à tourner l'ennemi par sa droite ; le général Lefebvre se serait fortement éclairé sur sa gauche ; les divisions Grenier et Championnet auraient passé le Mein à Schweinfurt ; Bernadotte et la division de cavalerie qui est à Geltersheim, auraient passé le Mein à Wipfeln. Ce corps d'armée aurait marché sur deux lignes ; la première aurait été composée des divisions Bernadotte et Championnet ; la seconde, de la division Grenier, et de la cavalerie : ce corps se

serait dirigé sur Bamberg, ayant à sa gauche le Mein, et à sa droite, le ruisseau qui passe à Gerolshofen, et va se jeter dans le Mein à Volkach, et la Reiche-Eberach qui va se jeter dans la Rednitz, au dessus de Bamberg : l'armée aurait manœuvré suivant les circonstances, et pris les positions qu'elles auraient exigées. Le but du Général en chef aurait été de porter sur le Haut-Mein les divisions Lefebvre et Collaud, et sur la Rednitz, le reste de l'armée. Le Général Kleber verra, par la correspondance qui lui sera communiquée, que ce mouvement était conforme aux intentions du Directoire exécutif. Le Général en chef, en quittant l'armée, ne croit pas devoir donner des ordres précis au général Kleber qui le remplace; c'est à lui, qui correspondra désormais directement avec le Gouvernement, à déterminer ses opérations ultérieures.

L'adjudant-général Ducheyron lui donnera connaissance de tous les détails et de tous les objets dont il ne serait pas fait mention, dans ces notes.

Signé, JOURDAN.

N°. XIII.

Le général en chef Jourdan, au Directoire exécutif.

A Centbechhosn, le 8 août 1796.

J'ai l'honneur de vous prévenir que j'ai repris aujourd'hui le commandement de l'armée. Je suis arrivé fort à propos pour relever le général Kleber qui, se trouvant incommodé, est obligé de se retirer sur les derrières pour rétablir sa santé. Ce général vous a rendu compte des opérations de l'armée pendant son commandement; je me bornerai donc à vous prévenir, Citoyens Directeurs, que le fort de Forcheim s'est rendu aujourd'hui; vous trouverez ci-joint, copie de la capitulation qui a été accordée à la garnison. On a trouvé dans ce fort soixante et une bouches à feu en bronze, environ six cents fusils, trois cents quintaux de poudre, et vingt et une caisses de sellerie et cuirs neufs, provenant des magasins autrichiens.

J'ai trouvé l'armée campée l'aile droite sur l'Aisch, et la gauche sur la Wiesent. Demain, elle se portera en avant; l'aile droite viendra

camper sur l'Aurach, et l'aile gauche sur la Schwalbach; elle sera disposée pour marcher sur Nuremberg par les deux rives de la Rednitz.

L'armée qui est devant nous se retirant en entier sur Nuremberg, le général Kleber n'a pas cru devoir laisser des troupes en observation du côté de Bamberg. Comme je partage son opinion, et que cette armée, d'après les renseignemens les plus certains, est pour le moins aussi forte que celle que je commande, je marcherai sur Nuremberg avec toutes mes forces; mais lorsque notre jonction avec l'armée de Rhin et Moselle sera faite, ou lorsque la retraite de l'ennemi derrière le Danube sera bien décidée, je ferai rétrograder un détachement pour observer la Bohême. Vous aurez vu, Citoyens Directeurs, par les rapports du général Kleber, que l'ennemi ne recule que lorsqu'il y est forcé à coups de canon, et vous approuverez sans doute, le parti que nous avons pris de le poursuivre avec toute l'armée.

J'ai reçu hier une lettre du général Moreau, qui était encore à Allen. Il me fait espérer qu'il va s'avancer et je le désire, car encore deux marches par l'armée, et sa position ne serait rien moins qu'assurée, si celle du Rhin et Mo-

selle n'était pas à la hauteur de Donauwert (1)

Signé, JOURDAN.

N°. XIV.

ORDRE.

A Lauf, le 13 août 1796.

Le général Bernadotte partira demain matin, à trois heures précises et ira prendre position en avant d'Altorf sur la Schwalzach, à cheval sur la route de Neumarkt dont il s'emparera, s'il n'y trouve pas des forces ennemies trop supérieures.

Le général Championnet partira demain matin, à quatre heures avec sa division, ira passer la Pegnitz à Odensoos, longera cette rivière, passant par Heufenfeld, et remontant ensuite le ruisseau qui prend sa source près

---

(1) Cette lettre prouve d'une manière incontestable que Jourdan était disposé à faire sa jonction avec l'armée de Rhin et Moselle, si Wartensleben s'était retiré sur le Danube; mais le général ennemi ayant pris la direction d'Amberg, Jourdan dut le suivre, et le Directoire approuva cette détermination. (*Voy. piec. just., n°. 22.*)

(*Note de l'Editeur.*)

de Zaudod, il ira camper dans la plaine qui a été reconnue aujourd'hui par le général Klein, et qui, d'après son rapport, se trouve près de Halsach. Le général Championnet fera couvrir sa marche par des troupes légères qui se porteront sur la rive droite du ruisseau dont il est parlé plus haut; il placera son avant-garde à une ou deux lieues en avant de son front, dans la position la plus avantageuse, en observant que cette avant-garde doit menacer Amberg et Pfaffenhofen; il poussera des reconnaissances, le plus près possible de ce dernier endroit; il prendra des renseignemens tant sur la nature du pays, et sur les chemins qui conduisent de sa position vers Neumarkt, Pfaffenhofen et Amberg, que sur la position de l'ennemi, et les adressera sur-le-champ au Général en chef.

Le général Grenier partira demain matin avec sa division, aussitôt que celle de Championnet aura défilé; il marchera à la suite de cette dernière, en observant de laisser entre les deux un intervalle d'une demi-lieue, ira passer la Pegnitz à Odensoos, se dirigera sur Heufenfeld, de-là sur Ellenbach, et prendra position sur le ruisseau qui surgit aux environs de Zaudod, et se jette dans la

Pegnitz au dessus de Hersbruck, appuyant sa gauche à la Pegnitz, et ayant Happurg sur son front. Le général Grenier poussera une avant-garde sur Forrembach, et prendra des renseignemens sur les chemins qui, de sa position, mènent à Amberg, sans suivre la grande route de Sulzbach : les généraux Grenier et Championnet lieront leurs positions par des postes.

Le général Collaud se portera demain matin à cinq heures sur Hersbruck, en passant par Reicherschwand, et s'établira en arrière d'Ober-Wihlberg, parallèlement à la Pegnitz. Le général Collaud pour couvrir sa marche, portera son avant-garde, à trois heures du matin, sur Hartmannshof ; le commandant de cette avant-garde poussera des reconnaissances le plus près possible de Sulzbach, et prendra des renseignemens sur la nature du terrain, des chemins, et sur la position de l'ennemi.

Le général Lefebvre partira demain à quatre heures du matin, se dirigera sur Siglizberg, en laissant Rottemberg à sa droite, et prendra position sur la Pegnitz, sa droite, dans la direction d'Alfatter, appuyée, autant que possible, à la gauche de la division Collaud, et sa gauche, dans la di-

rection de Siglizberg. Il poussera son avant-garde sur la rive gauche de la Pegnitz le plus avant possible, et dans la direction de Sulzbach; jettera quelques flanqueurs sur Velden, et se procurera des renseignemens sur les chemins qui aboutissent de sa position à Sulzbach, sans suivre la grande route. Il prendra pareillement des renseignemens sur la position de l'ennemi, et poussera des reconnaissances le plus près possible de Sulzbach.

Le général Bonnard partira demain matin à six heures, avec la cavalerie, se dirigera sur Lauf, où il prendra la grande route qui conduit à Hersbruck, et viendra cantonner dans les villages qui se trouvent sur la rive droite de la Pegnitz, entre Reichershwand et Altsestteubach.

Le Général en chef établira son quartier général à Hersbruck, où les généraux de division lui adresseront leurs rapports le plutôt possible.

Le général Debelle donnera ordre au grand parc, de se rendre à Nuremberg.

Le général Ernouf donnera ordre au grand quartier général de s'y rendre également.

Le chef d'état-major et le commissaire-ordonnateur en chef s'entendront pour

établir les communications de l'armée avec Francfort, par Nuremberg et Wurzbourg; ils désigneront les lieux où les détachemens et soldats, voyageant isolément, devront loger sur cette route. Il sera établi, dans ces lieux de passage, des agens français pour faire fournir les subsistances aux soldats isolés et détachemens; cette mesure est expressément de rigueur sur le territoire prussien.

Le commissaire-ordonnateur en chef donnera pareillement des ordres pour qu'il soit établi sur cette route, des échelons d'évacuation pour les malades, jusqu'à Kitzingen, où on pourra les embarquer sur le Mein.

Le général d'artillerie Debelle, donnera les ordres nécessaires pour que les munitions et transports d'artillerie, suivent la route qui vient d'être indiquée.

Lorsque le général Ernout et le commissaire ordonnateur en chef auront déterminé les lieux de logement, ils en rendront compte au Général en chef, qui les fera connaître aux généraux de l'armée, et le commissaire-ordonnateur en chef, aux commissaires des guerres, pour que chacun puisse donner les ordres de marche en conséquence.

Le général Collaud laissera, au fort de Rottemberg, une garnison de 50 hommes.

Les généraux de division sont prévenus qu'il existe à Forcheim, à Rottemberg et à Nuremberg des fusils, des gibernes, des porte-mousquetons et des pistolets, ainsi que des cartouches d'infanterie; ils pourront y envoyer prendre les objets de ce genre qui leur sont nécessaires.

On les prévient aussi, que le général Ernouf, chef de l'état-major général, est au quartier général du Général en chef, et que c'est là où leurs adjudans-généraux devront lui adresser tout ce qui le concerne.

Signé, JOURDAN.

N°. XV.

ORDRE.

A Hersbruck, le 16 août 1796.

LE général Lefebvre levera son camp demain matin à trois heures; il dirigera sa cavalerie et son infanterie, par le chemin le plus court, sur Holenstein, où il prendra position, à cheval sur celui qui conduit de Velden à Sulzbach. En

même temps que le général Lefebvre fera ce mouvement, son avant-garde s'emparera de Neukirchen. Il jettera un corps de troupes légères sur Wilseck; il dirigera son artillerie, ses munitions et ses équipages sur Velden, et delà sur le camp qu'il occupera. Il prendra des renseignemens sur les chemins par lesquels il pourrait se retirer, en cas d'événemens malheureux, sur Græfenberg, et sur ceux par lesquels il pourra marcher après demain sur Sulzbach, pour y attaquer l'ennemi.

Le général Collaud renforcera son avant-garde d'un bataillon; il chargera le commandant de cette avant-garde d'attaquer les avant-postes ennemis, demain matin à dix heures, et de les repousser, le plus près possible, de Sulzbach. Le restant de sa division sera réuni, à neuf heures, près de Hohenstadt, et disposé de manière à soutenir son avant-garde, et à prendre la position qui lui sera indiquée dans la journée.

Le général Grenier levera son camp demain matin à six heures, se dirigera sur Pachetsfeld, d'où il chassera l'ennemi, et prendra position, sa gauche à ce village, et sa droite, dans la direction et en avant de Sunzendorf; il poussera son avant-garde le plus près possible d'Am-

berg. Le général Grenier ne menera avec lui ni équipages, ni pièces de position; il ne sera suivi que de son artillerie légère, et du nombre de caissons absolument indispensable.

Le général Championnet levera son camp demain matin à six heures, et viendra prendre position en avant de Popperg, à cheval sur l'ancien chemin qui conduit d'Altorf à Amberg; il placera ses équipages et son parc de réserve, à deux lieues en arrière de son camp, et les disposera de manière à ce qu'ils puissent se retirer sur Altorf en cas d'événement. Il poussera son avant-garde, si cela lui est *possible*, *jusqu'à Ochsensolm : il chassera* l'ennemi de Castel et de Pfaffenhofen, s'il y est encore.

Le général Bonnaud partira demain matin à trois heures précises, avec la cavalerie sous ses ordres, viendra passer la Pegnitz à Hersbruck, et se dirigera sur Happurg, d'où remontant le ravin, il viendra à Waller, et se portera ensuite à Popperg, où le général Championnet doit prendre position. Le général Bonnaud s'entendra avec lui pour seconder et soutenir ses attaques, et bivouaquera en arrière de la droite de l'infanterie, aux environs de Lautterhofen. Le général Bonnaud est pré-

venu que le Général en chef a fait aujourd'hui une reconnaissance avec le général Championnet, et qu'il a désigné la position que la cavalerie doit occuper ; ce général a son quartier général à Schupf, village qui ne se trouve pas sur la carte, mais qui est près de Waller ; le général Bonnaud fera porter à chaque cavalier une ration de fourrages et dirigera ses équipages sur Hoffenhausen, en passant la Pegnitz à Odensoos ; en cas d'évènemens malheureux, il se retirera, à moins d'ordres contraires, sur Altorf, avec la division Championnet.

Le général Bernadotte ira demain prendre position en arrière de Neumarkt, à cheval sur la grande route de Nuremberg à Ratisbonne, poussera son avant-garde sur Teining, et ses flanqueurs sur Allesberg et Velburg.

Le Général en chef sera à l'avant-garde de la division Collaud ; il recommande qu'on lui fasse de fréquents rapports.

Les généraux de division lieront leurs postes et correspondront entre eux par des patrouilles.

Ils sont prévenus que le grand parc de l'ar-

mée est arrivé ce soir à Nuremberg et qu'il existe, dans l'arsenal de cette place, de bonnes épées dont ils pourvoiront, sur leurs bons, les officiers d'infanterie.

Signé, JOURDAN.

N°. XVI.

Le général en chef Jourdan, au Directoire exécutif.

A Sulzbach, le 19 août 1796.

Citoyens Directeurs,

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte, par ma lettre du 12 août, de la position qu'occupait l'armée.

L'ennemi, comme je vous le mandais, avait pris position à Amberg, ayant un corps d'environ 15 mille hommes à Sulzbach.

Le 14, je fis faire un mouvement général, l'aile gauche vint prendre position sur la Pegnitz, en avant de Hersbruck, et l'aile droite sur la rive gauche de cette rivière;

un corps détaché sous les ordres du général Bernadotte se porta sur Altorf.

Le 15, le général Bernadotte fit marcher sur Neumarkt, une avant-garde commandée par l'adjudant-général Mireur, qui s'en empara après quelques charges de cavalerie ; on a pris quelques hommes et plusieurs chevaux.

Je m'occupai le 15 et le 16 à reconnaître le pays qui était entre les Autrichiens et nous, et les chemins par lesquels nous pouvions arriver à eux. Le 17, l'armée se mit en mouvement. Comme il y avait une forte marche à faire pour atteindre l'ennemi et que je présumais que les difficultés que nous présenteraient les mauvais chemins, les défilés et les montagnes que nous devions franchir, ne nous laisseraient pas le temps nécessaire d'attaquer vigoureusement et profiter des fruits de la journée, j'avais formé le dessein de ne faire qu'une demi-marche et de pousser seulement des têtes de colonnes près de l'ennemi, afin de bien reconnaître ses forces et sa position, et l'attaquer sérieusement le lendemain ; mais il n'a pas été possible d'exécuter ce projet ; nos têtes de colonnes ayant été assaillies par des forces supérieures, je fus

obligé de faire marcher toute l'armée pour les soutenir, et attaquer à mon tour.

La colonne de gauche commandée par le général Lefebvre, reçut ordre de se porter sur le flanc droit de l'ennemi, en tournant la hauteur qui domine Sulzbach et sur laquelle se trouvait beaucoup de troupes et d'artillerie. Le général Lefebvre fit exécuter ce mouvement par son avant-garde, et s'empara de cette hauteur, après un combat des plus opiniâtres.

La colonne du centre, commandée par le général Collaud, reçut l'ordre d'attaquer de front la position en avant de Sulzbach. Il fit exécuter cette attaque par son avant-garde sous les ordres du général de brigade Ney, soutenue par deux bataillons de la 9e. demi-brigade, commandée par le général Bastoul.

La colonne de droite, commandée par le général Grenier, reçut ordre de se diriger sur Sée, afin d'attaquer la gauche de l'ennemi, et de s'emparer de la route qui conduit de Sulzbach à Amberg. Ces ordres furent exécutés avec la plus grande intelligence, et l'ennemi fut repoussé avec la plus grande impétuosité ; mais le gros des colonnes

n'ayant pu arriver qu'à la nuit, nous n'avons pas obtenu tous les succès que nous pouvions espérer.

Les généraux Championnet et Bonnaud qui avaient ordre de se porter sur Popperg et Heinfeld, et de pousser une avant-garde le plus près possible d'Amberg, pour contenir les troupes qui y étaient, rencontrèrent l'ennemi sur les hauteurs de ces deux villages, où il était venu prendre position durant la nuit. Le général Championnet l'attaqua, et ayant été soutenu par la cavalerie, aux ordres du général Bonnaud, parvint à le repousser jusqu'à Augsberg, après un combat de douze heures; le général Bonnaud entra dans Castel et contint un corps campé derrière cette ville.

Les troupes ont combattu avec une intrépidité sans exemple; la 20e. demi-brigade d'infanterie légère, la 61e. de ligne et deux bataillons de la 78e., se sont particulièrement distingués, en repoussant par leur feu, les charges de cavalerie.

Les généraux de brigade Damas, Legrand, Klein et Ney, ont donné de nouvelles preuves de leur courage et de leurs talens. La perte des Autrichiens est considérable; on peut

l'évaluer à 12 cents tués ou blessés, parmi lesquels plusieurs officiers ; nous avons fait aussi environ 2 cents prisonniers ; la nôtre est d'environ 5 cents blessés et d'une centaine de morts ; les généraux Ney et Bastoul, ainsi que le citoyen Barbé, aide-de-camp du dernier, ont eu leurs chevaux tués sous eux.

Cette journée eut été plus brillante, si les colonnes avaient pu arriver à temps.

L'ennemi a profité de la nuit pour opérer sa retraite sur Schwarzenfeld, en arrière de la Naab où il a pris position ; il a été suivi par notre cavalerie, et l'armée a campé hier sur la Wils, ayant Amberg sur son front. Le général Bernadotte est entré à Neumarkt et a porté son avant-garde sur Teining. Ce détachement a pour objet de couvrir nos communications avec Nuremberg ; de contenir une quantité de troupes légères, tant de l'armée du prince Charles, que de celle du général Wartensleben qui voltigent sur nos flancs, et de chercher à se lier avec l'aile gauche de l'armée de Rhin et Moselle.

Je marcherai aussitôt que la réparation de notre artillerie et l'arrivée des munitions me le permettront ; si je chasse l'ennemi de sa position actuelle, je saurai définitivement s'il

veut se retirer en Bohême ou sur Ratisbonne et je continuerai à le poursuivre.

Signé, JOURDAN.

N°. XVII.

Le Directoire exécutif, au général en chef Moreau.

Paris, le 30 juillet 1796.

LE Directoire a reçu, citoyen Général, vos deux lettres du 17 juillet et celles que vous lui avez écrites de Stutgardt le 23; il vous félicite sur l'exécution ponctuelle et célère des instructions qu'il vous avait transmises par ses précédentes. Il vous recommande de féliciter en son nom, la brave armée que vous avez conduite à la victoire, et dont les efforts glorieux lui donnent tant de droits à la reconnaissance nationale.

L'armée de Sambre et Meuse doit avoir dirigé sa marche vers la Franconie; elle suivra l'ennemi avec cette vivacité qui a assuré jusqu'ici les triomphes à jamais mémorables des

armées républicaines. Le Directoire a recommandé au général en chef Jourdan, de s'avancer vers Nuremberg. Il apprendra sans doute bientôt son arrivée sur la Rednitz; il s'y préparera à rejeter une partie des Autrichiens vers la Bohême, dans l'hypothèse où ils agiraient encore avec deux corps d'armée séparés; et dans le cas contraire, il passera cette rivière et pourra entrer en Bavière et marcher vers Ratisbonne, en couvrant sa gauche par un corps d'observation, destiné à s'opposer aux forces que l'ennemi pourrait envoyer de la Bohême, contre l'armée de Sambre et Meuse, et même à s'avancer dans ce royaume pour y lever des contributions.

Vos dépêches du 23, annoncent, citoyen Général, que l'Autrichien s'est retiré vers Donauwert. Informez-vous avec soin, de la marche du général en chef Jourdan, et cherchez à prendre position sur le Lech, au moment où il arrivera sur la Rednitz, ou même avant. Vous y parviendrez facilement, en renforçant les divisions de droite de l'armée de Rhin et Moselle, et s'il est nécessaire que vous teniez un corps sur la rive gauche du Danube, soit pour assurer vos communications avec l'armée de Sambre et Meuse, soit

pour agir simultanément contre les deux armées autrichiennes réunies, nous pensons que vous pourrez placer une partie des troupes qui vous obéissent, soit sur la rive droite de la Wernitz, soit entre l'Alemuhl et le Danube, en jetant, s'il le faut, quelques corps sur la gauche de la Schwab-Rezat.

Selon toutes les probabilités, l'ennemi craignant de se séparer trop de l'armée que commande le général Wurmser, dans le Tyrol, sachant d'ailleurs combien notre entrée en Bohême pourrait entraîner pour nous d'inconvéniens, et le dangereux disséminement des troupes qu'elle occasionnerait, s'est vu forcé de se réunir sur le Danube, pour protéger en partie la Bavière, et couvrir entièrement l'Autriche. Si vous ne le poursuivez pas avec acharnement, il pourrait détacher de puissants renforts qui mettraient son armée du Tyrol, dans le cas de reprendre l'offensive avec vigueur, et de dégager Mantoue, dont la prise peut seule assurer nos conquêtes en Italie.

Nous regarderons comme un immense avantage, celui que pourrait obtenir l'armée de Rhin et Moselle, en coupant toute communication directe entre l'archiduc Charles,

ou le prince de Hohenlohe et le général Wurmser.

Les talens que vous avez déployés jusqu'ici, citoyen Général, nous présagent encore des succès glorieux. Vous les assurerez par le choix des positions et des camps que vous prendrez, par le gain d'une bataille générale, qui achevera la déroute totale de l'ennemi, s'il est nécessaire. Vous les assurerez surtout, par cette union qui règne entre vous et le Général en chef de l'armée de Sambre et Meuse, *et sur laquelle le Directoire* se plaît à fonder ses plus chères espérances.

Une paix honorable, voilà le but pour lequel nous combattons; le courage des armées républicaines, l'habileté de leurs chefs, les avantages importants que cette campagne nous a acquis, nous font croire que nos ennemis ne tarderont pas à la demander.

L'intention du Directoire est qu'il ne soit conclu aucun armistice, même provisoire, avec les Autrichiens, sans sa participation et sans son ordre formel, quelqu'avantageux qu'il puisse paraître pour les deux armées de Rhin et Moselle et de Sambre et Meuse. Un des grands inconvéniens qu'un

tel armistice entraînerait, serait celui de permettre à notre ennemi, de renforcer l'armée de Wurmser et de combattre avec avantage, celle que commande le général Bonaparte ; nous vous invitons fortement à poursuivre constamment l'Autrichien avec la plus grande vivacité, et avec cet acharnement qui peut seul assurer et sa déroute complète et la prise de ses magasins.

Signé, La Révellière Lépeaux, Présid.

N°. XVIII.

Extrait d'une Dépêche du Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

De Paris, le 31 juillet 1796.

.....Si vous parvenez sur la Rednitz, sans rencontrer l'Autrichien, ou si votre arrivée sur les bords de cette rivière, le force à se replier soudainement sur le Danube, vous ne devez point hésiter, citoyen Général, de marcher sur-le-champ sur Ratisbonne et nous vous autorisons même à vous avancer jusqu'à Passau, dans le cas où les circonstances et la

déroute de l'ennemi vous permettraient de le faire ; mais dans cette hypothèse, comme dans celle que nous avons établie plus haut, l'intention du Directoire est qu'un corps d'observation suffisant, détaché de votre armée, surveille la Bohême, et y lance même quelques partis, pour y lever des contributions.

Nous présumons, au surplus, que l'ennemi extrêmement faible et qui se trouve dans l'impuissance absolue de résister aux deux armées républicaines, aura réuni toutes ses forces, vers le Danube. Nous espérons que l'armée de Sambre et Meuse et celle de Rhin et Moselle agiront simultanément, pour le mettre dans une déroute totale. Elles sont toutefois assez fortes l'une et l'autre, pour l'attaquer séparément et lui livrer bataille, et comme rien n'est plus pernicieux à la guerre que la lenteur, nous pensons que celle des deux armées qui le rencontrera la première, ne doit point hésiter à l'attaquer et à profiter de sa défaite.

Signé, LA RÉVELLIÈRE LÉPEAUX, Présid.

N°. XIX.

Extrait d'une Dépêche du Directoire exécutif, au général Kleber, commandant par interim *l'armée de Sambre et Meuse.*

De Paris, le 12 août 1796.

Nous avons reçu, Citoyen Général, votre lettre du 3 août; nous regardons la position de Kœnigshoffen, comme un point d'appui précieux, à la faveur duquel il est à désirer que vous ayez pu engager le corps d'armée ennemi qui vous est opposé, dans une affaire générale. Le succès n'en peut être douteux, car l'armée que vous commandez, outre l'influence de ses victoires, est supérieure en force. Tel est le but essentiel auquel vous devez tendre, ainsi que nous l'avons mandé au Général en chef Jourdan; il ne suffit pas de gagner du terrain sur un ennemi qui se retire de position en position; il ne suffit pas même de l'entamer pour hâter son mouvement retrograde, mais il faut profiter de l'occasion qu'il vous offre encore de le battre complétement pour le dissoudre, de manière à ce qu'il ne puisse se rallier qu'au loin : c'est à ce genre d'opération que

nous devons le succès définitif de la campagne. Il ne serait pas décisif, si nous laissions les Autrichiens se replier après des pertes légères, et si nous nous contentions de les menacer, au lieu de chercher à les détruire.

Nous sommes convaincus, Citoyen Général, que notre opinion à cet égard, vous paraitra la seule qui convienne à notre position et à notre tactique, dont le secret est dans l'art de joindre l'ennemi pour le combattre, avec toute l'énergie républicaine. Nous savons, qu'au talent de manier une grande armée et de la diriger dans de vastes mouvemens, vous réunissez particulièrement celui de l'offensive, ce qui ajoute à notre confiance sur l'exécution de nos vues.

Ainsi, nous vous prévenons, Citoyen Général, de marcher sans relâche contre le général Wartensleben, dont le dessein paraît être de vous éloigner de l'armée de Rhin et Moselle, et de protéger le mouvement du prince Charles. Ne perdez pas de temps pour faire passer le Mein à une partie de vos forces, en prenant de revers le flanc droit de l'ennemi, tandis que l'autre partie passera la Rednitz, et cherchera à le déborder par sa gauche. Si, comme il est à croire, il se décide à éviter une action sérieuse

et à vous céder le passage, il se partagera vraisemblablement en deux corps, dont l'un ira couvrir Egra, et l'autre se retirera sur le flanc droit du prince Charles. Dans cette supposition, vous ferez poursuivre le premier de ces corps par une partie suffisante de vos forces, avec la même vivacité que vous mettrez à suivre la marche du second de ces corps, en vous dirigeant sur Ratisbonne, et menaçant ainsi le flanc droit de la principale armée ennemie, vous trouvant alors à portée d'agir simultanément, et de concert avec le général Moreau. Nous espérons que vous porterez les derniers coups à cette armée, sur laquelle se repose encore l'orgueil de la maison d'Autriche, et les vains projets de la coalition. Le général Moreau qui presse avec vigueur la retraite du prince Charles sur Donauwert, en tâchant, toutefois, de l'attirer dans un engagement général, mettra encore *plus* de vivacité dans ses entreprises, lorsqu'il se verra couvert sur sa gauche, avec laquelle vous établirez une communication sure et facile. Il pourra surtout exécuter avec plus d'avantage l'ordre que nous lui donnons d'occuper par sa droite, la ligne d'Inspruck à Ingolstadt, de couper toute communication entre les armées impériales d'Italie et d'Alle-

magne, et de seconder, par une diversion rapide et audacieuse, les nouveaux succès du général Bonaparte qui, après avoir été forcé d'abandonner un instant l'Adige et le Mincio, a repris sur l'ennemi une supériorité plus imposante. La bataille de Castiglione leur a coûté deux mille hommes tués, six mille six cents prisonniers dont deux généraux, trente bouches à feu, et assure aux armes de la République, la possession définitive de l'Italie. Faites retentir avec éclat cette nouvelle dans la brave armée de Sambre et Meuse, qui a si souvent donné elle-même l'exemple de la victoire.

Signé, LA REVELLIÈRE LÉPEAUX, Présid.

N°. XX.

Le Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

De Paris, le 12 août an 4pir. (1796.)

Le Directoire exécutif présume, Citoyen Général, d'après les dernières lettres du général Kleber, que vous aurez repris le commandement de l'armée, et il vous adresse la présente dépêche.

Nous vous rappellerons ici nos intentions. Votre premier objet doit être d'imposer de fortes contributions sur Wurzbourg, Bamberg et Nuremberg, sans avoir égard aux réclamations qui pourraient vous être faites par Mr. de Hohenlohe, à l'égard de cette dernière ville. Nous ne pouvons la considérer, sous quelque prétexte que ce soit, comme exempte d'impositions militaires, se trouvant enveloppée dans le pays conquis. Les magasins ennemis doivent être recherchés avec soin, et saisis au profit de la République.

Quant aux mouvemens que nous avons à vous tracer, nous désirons d'abord que vous soyez convaincu de la supériorité que vous avez sur le général ennemi Wartensleben. Vous ferez des dispositions qui menacent à la fois la Saxe, la Bohême, et l'Autriche, en affectant toutes les démonstrations capables d'exagérer vos forces aux yeux de l'ennemi. Mais vous vous dirigerez réellement sur Ratisbonne, en marchant avec la plus grande célérité, et chassant avec impétuosité devant vous tout ce qui voudrait s'opposer à votre passage. Vous tâcherez ainsi de tourner l'ennemi qui est sur le Lech, et semble vouloir résister à l'armée de Rhin et Moselle. Arrivé à Ratisbonne, vous

jetterez, sur la droite du Danube, une forte division qui, par une attaque subite sur les derrières de l'armée ennemie, y mettra une confusion dont le général Moreau pourra profiter avec de grands avantages, pendant que sa droite ira couper les communications du prince Charles avec Wurmser.

Signé, LA REVEILLÈRE LÉPEAUX.

N°. XXI.

Extrait d'une dépêche du Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

De Paris, le 16 août 1796.

Vous avez vu, Citoyen Général, par la lettre que nous avons écrite au général Kleber pendant votre absence de l'armée, et par la dernière dépêche que nous vous avons adressée depuis que vous en avez repris le commandement, l'intention formelle réfléchie où nous sommes, que l'armée de Sambre-et-Meuse ne se borne plus à livrer des combats partiels qui, quoique heureux, ne remplissent pas le but de la guerre, celui de dissoudre les forces de l'Autriche. Soyez convaincu, Citoyen Général, que vous n'y parviendrez qu'en engageant des

affaires générales, dont l'issue peut seule être décisive, et dès lors, fort de cette persuasion et de la volonté du Gouvernement, mettez tout en œuvre, employez toutes les ressources du talent, pour ouvrir un champ plus vaste à la bravoure républicaine. C'est en exécutant les mêmes ordres que nous vous donnons ici, que l'armée d'Italie, en se mesurant en bataille rangée avec l'armée impériale qui lui est opposée, l'a réduite à ne pouvoir plus tenir campagne devant elle, malgré la supériorité du nombre qu'elle avait, avantage qui est en votre faveur.

Il n'est pas à présumer que le général Wartensleben se retire avec toutes ses troupes dans la Bohême ; il est bien plus vraisemblable qu'il va joindre, avec une grande partie de ses forces, le prince Charles sur le Danube, ainsi que le général Kelber nous l'a déjà mandé. Dans l'une ou l'autre supposition, il n'y a pas un instant à perdre pour marcher à lui, le battre, et le forcer à rassembler au loin ses débris. Vous dirigeant alors avec rapidité sur Ratisbonne, vous opérerez, de concert avec le général Moreau, les mêmes entreprises contre le prince Charles, qui ne pourra résister à vos efforts combinés.

Signé, LA REVEILLÈRE LÉPEAUX.

N°. XXII.

Le général en chef Jourdan, au Directoire exécutif.

De Wurzbourg, le 5 août 1796.

Les rapports faits au général Ernouf, sur les forces de l'ennemi, étaient exagérés ; on m'avait pareillement menacé de l'arrivée du prince Charles avec toute son armée ; *mais j'ai eu l'honneur de vous dire*, dans mes précédentes, que je n'y croyais pas ; ce qu'il y a de bien certain, Citoyens Directeurs, c'est que l'armée qui est devant celle de Sambre et Meuse, est de 38 à 40 mille hommes. Je ne prétends pas, par là, vous dire que l'armée de Rhin et Moselle a peu de monde devant elle ; je suis persuadé au contraire que le prince Charles, a réuni près de lui ses principaux moyens ; mais il n'en est pas moins vrai que nous avons devant nous des forces considérables, surtout en cavalerie.

Si, comme je le pense, le général Wartensleben n'a pas gardé la position de la Rednitz, j'observerai ses mouvemens ; Si son armée prend en entier la direction de la Bohême, je

ne vois guères la possibilité de me diriger sur Ratisbonne, car pour lors, l'ennemi revenant sur nos derrières, pourrait fortement nous inquiéter, surtout si, par une suite d'évènemens, il parvenait à faire sa jonction avec la forte garnison de Mayence. Dans le cas où Wartensleben chercherait à faire sa jonction avec l'Archiduc, en remontant la Rednitz, je le suivrai, en laissant cependant toujours un détachement pour observer la Bohême; j'agirai donc, Citoyens Directeurs, d'après les circonstances et les mouvemens de l'ennemi, et j'aurai l'honneur de vous en rendre compte.

Signé, JOURDAN.

Suite au N°. XXII.

Le Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

De Paris, le 29 août 1796.

Nous apprenons, Citoyen Général, les succès de l'armée que vous commandez, avec une satisfaction qui croît avec le prix des momens et l'espérance que nous avons d'avantages décisifs. Il est en effet bien important que

l'ennemi ne se retire pas dans la Bohême, où vous devez tâcher de le rejeter, avant qu'il ait essuyé une défaite en bataille rangée. Si vous n'obteniez immédiatement cet avantage, les difficultés que présente l'entrée de la Bohême, jointes à cette espèce de confiance apparente, ou plutôt au désespoir de ses pertes, qui a engagé l'ennemi à vous attaquer à Amberg, pourraient rallentir la vivacité de vos opérations, et balancer plus longtems le sort décisif de la campagne. Vous sentirez cependant avec nous, *Citoyen Général*, que nous ne devons pas seulement avoir pour objet de nous maintenir au sein de l'empire germanique, mais qu'il faut frapper la maison d'Autriche de coups si violents, qu'elle ne puisse voir sa conservation que dans la paix, et qu'elle se décide sur-le-champ à la recevoir à des conditions équitables, dans lesquelles les intérêts, la gloire et la générosité de la République seront conciliés.

Vous ne pouviez sagement prendre un autre parti que celui que vous avez adopté, de marcher avec toutes vos forces contre Wartensleben, tant qu'il ne divisera pas les siennes, et il n'est pas à présumer qu'il s'affaiblisse par des détachemens considérables pendant que vous le presserez d'aussi près. S'il fait sa retraite sur

le Danube, malgré vos tentatives pour l'en écarter, après l'avoir battu, vous dirigerez un corps imposant sur Ratisbonne, par un mouvement rapide et dérobé, afin d'empêcher sa jonction avec le prince Charles, pendant que vous ne cesserez de le harceler dans sa marche; mais s'il est précieux, dans cette supposition, d'isoler les deux armées ennemies, il ne l'est pas moins pour le général Moreau et pour vous, d'augmenter votre supériorité sur chacune d'elles, en opérant la jonction de vos deux ailes. Étant ainsi appuyé par sa gauche, le général Moreau pourra se prolonger plus facilement sur le Lech, pour hâter l'occupation de la Bavière par les armes de la République, et nous avons la confiance que vous unirez vos efforts pour reproduire en Allemagne, les évènemens de l'Italie: car, nous vous le répétons, ce n'est pas assez, dans la position où nous sommes, de faire plier l'ennemi; il faut le battre complétement et le disperser.

Signé LA RÉVEILLÈRE LÉPEAUX.

N°. XXII.

Le général en chef Jourdan, au général de division Bernadotte.

A 2 heures du matin, le 21 août 1796.

Je reçois à l'instant votre rapport d'hier ; je vous envoie copie de l'ordre. Nous nous sommes battus toute la journée, et nous battrons sûrement encore demain. N'avancez pas davantage sans de nouveaux avis. Observez bien les mouvemens de l'ennemi, et si vous êtes *obligé de vous retirer, faites votre retraite* sur Nuremberg ; mais en ordre et le plus lentement possible, afin de ne pas découvrir mon flanc droit, et tenez-moi au courant de vos opérations. Correspondez, par des patrouilles, avec Championnet, et tâchez de communiquer avec l'armée de Rhin et Moselle, afin de savoir où elle est.

Signé, Jourdan.

N°. XXI.

Le général en chef Moreau, au général en chef Jourdan.

A Dillingen, le 20 août 1796.

Nous avons passé le Danube, mon cama-

rade; l'armée prend aujourd'hui position sur le Lech. Le prince Charles paraît se diriger vers Ingolstadt, ce qui me fait croire qu'il pourrait renforcer momentanément Mr. de Wartensleben pour vous attaquer, je ne lui en donnerai pas le temps. Je le suivrai sans relâche; nous n'avons pas passé le Danube à Donauwert faute de pontons; le pont de cette ville était brûlé; nous avons été forcés de revenir passer le fleuve sur les ponts d'Hochstet, Dillingen et Lauringen. Le corps de Ferino me joint demain.

On nous a dit que vous étiez à Amberg, et que vous avez eu un succès sur Wartensleben; si vous apprenez que le prince Charles a renforcé Wartensleben, je pense qu'il ne faut pas vous compromettre; il vaut mieux perdre quelque terrain qu'une bataille; je vous assure que je ne donnerai aucun relâche au prince Charles, et il ne pourra pas beaucoup s'écarter de moi; mais mon retour vers Dillingen et Hochstet, et la marche pour rejoindre le Lech, lui en a donné trois ou quatre sur moi.

J'attends de vos nouvelles avec impatience.

Signé, MOREAU.

N°. XXV.

Le général en chef Jourdan, au général en chef Moreau.

Le 22 août 1796.

J'ai reçu cette nuit, mon camarade, votre lettre du 20 courant. J'étais déjà prévenu que le prince Charles avait passé le Danube à Ingolstadt, avec 20 mille hommes, et qu'il marchait pour m'attaquer. Le général Bernadotte *qui commande un corps* détaché sur ma droite, pour couvrir mes communications avec Nuremberg, et qui est à Teining, en avant de Neumarkt, s'attendait à être attaqué hier ou aujourd'hui. Je n'ai point reçu de ses nouvelles. J'ai pris position hier sur la rive droite de la Naab, en présence de l'ennemi qui est sur la rive gauche; je vais examiner ses mouvemens, mais ne l'attaquerai pas avant de vous savoir plus rapproché de moi, et je m'estimerai fort heureux de ne l'être pas moi-même. Vous sentirez qu'il est pressant que vous marchiez en avant, car si le prince Charles a la facilité de battre Bernadotte, il pourra se porter ensuite sur nos derrières, s'emparer des défilés qui sont sur mes commu-

nications, et mettre l'armée dans un grand embarras; je ferai cependant tout ce qui dépendra de moi pour éviter ce malheur, mais hâtez-vous de m'envoyer du secours, car l'armée du général Wartensleben est seule au moins aussi forte que celle que je commande.

Signé, JOURDAN.

N°. XXVI.

Le général en chef Jourdan, au général de cavalerie Bonnaud.

Le 2 août, à huit heures du soir.

JE reçois à l'instant, citoyen Général, une lettre du général Bernadotte, qui m'annonce qu'il a été attaqué ce matin. Comme il m'a écrit au moment de l'attaque et que je n'ai pas reçu d'autre rapport de lui, j'ignore l'issue de son engagement. A tout événement, vous partirez avec les troupes que vous commandez, au reçu de la présente; et vous dirigerez par le chemin le plus court, sur Pielnhofen, où vous prendrez position; vous enverrez delà des patrouilles sur Velburg,

Teining et Neumarkt, pour avoir des nouvelles du général Bernadotte, et si vous parvenez à faire votre jonction, vous vous entendrez avec lui, pour exécuter les dispositions contenues dans la lettre ci-jointe, qui lui est adressée. Dans le cas où rencontrant l'ennemi en force, vous ne pourriez atteindre le point qui vous est indiqué, vous vous porterez sur Pfaffenhofen où vous prendrez position; mais si cela éprouvait trop d'obstacles, vous vous dirigeriez sur Castel; enfin, dans tous les cas possibles, *sur Amberg*, en cherchant toujours à vous procurer des nouvelles du général Bernadotte qui, forcé de se retirer, prendra probablement la direction de Teining sur Neumarkt, et en cas d'événemens malheureux, *sur la grande route de* Nuremberg. Donnez souvent de vos nouvelles; et tenez-vous pour averti que le général Championnet a ordre de faire occuper Eustorf afin de rendre nos communications plus sûres.

Signé, JOURDAN.

N°. XXVII.

ORDRE.

Le 23 août 1796.

Le général Lefebvre se mettra en marche ce soir à dix heures, et viendra prendre position en arrière de Hirchau, de manière à couvrir Sulzbach et Hambach ; il laissera en arrière, des troupes légères qui n'abandonneront Nabburg, Pereint et Vernberg qu'à la pointe du jour, et se retireront ensuite sur la division, après avoir reconnu les mouvemens de l'ennemi ; il placera sur son front une avant-garde, de manière à être prévenu de tout ce qui pourra déboucher de Nabburg, Pereint et Vernberg pour aller à sa rencontre, et à pouvoir se lier avec l'avant-garde du général Collaud qui restera sur les hauteurs en avant d'Amberg.

La division Collaud, partira ce soir à dix heures, suivra la grande route et viendra camper sur les hauteurs en arrière d'Amberg. Son arrière-garde commandée par le général Ney, s'ébranlera à minuit et couvrira la marche de sa division et celle de

Grenier. Le général Ney s'arrêtera à la tête du bois qui se trouve en arrière de Freyholz, pour leur donner le temps de filer; il continuera ensuite sa marche, et viendra prendre position sur les hauteurs, en avant d'Amberg, où il se liera par des postes et des patrouilles, avec le général Lefebvre; la division Collaud laissera un bataillon dans Amberg pour défendre cette ville.

Le général Grenier se mettra en marche immédiatement après les troupes du général Collaud, et suivra la même direction; pour cacher son départ à l'ennemi, il laissera un régiment de dragons en arrière, qui se retirera lorsque l'arrière-garde commandée par Ney, se mettra en mouvement, et sera provisoirement sous les ordres de ce général. Lorsque la division Grenier aura débouché du bois, elle laissera en avant d'Amberg, son second régiment de dragons, pour soutenir la retraite de l'arrière-garde. Cet objet rempli, les deux régimens de dragons de cette division iront joindre le général Grenier, à moins d'ordres contraires (1).

(1) Ces dispositions ne furent pas exécutées littéralement.

La division Championnet partira ce soir à dix heures : les troupes qui en sont détachées du côté de Stieffendorf, se retireront par Eustorf et de là, suivant le chemin qui conduit de Eustorf à Amberg, le long de la Wils, viendront passer cette rivière à Hasmuhl ; le détachement qui est campé, en avant de Schwandorf, se retirera par la grande route d'Amberg sur Hasmuhl, où toute la division passera la Wils, pour venir prendre position sur la droite de cette rivière. Le général Championnet fera couvrir sa marche par des troupes légères qui ne partiront qu'à minuit. Aussitôt que son mouvement sera achevé, il portera son arrière-garde sur la rive droite de la Wils et sur la route de Castel. La division de cavalerie et celle de Bernadotte recevront des ordres particuliers.

Les positions que devront occuper les généraux Collaud, Grenier et Championnet

---

Collaud étant arrivé près d'Amberg, s'arrêta sur les hauteurs en avant de cette ville, pour laisser filer la division Grenier.

(*Note de l'Editeur.*)

leur seront indiquées, d'une manière plus précise, lorsqu'ils arriveront sur le terrain, par les adjudans-généraux qui ont été les reconnaître. Le Général en chef se trouvera aux environs d'Amberg, jusqu'à ce que toute l'armée se soit établie.

Les généraux feront marcher les troupes dans le plus grand ordre et le plus grand silence, et veilleront à ce qu'il ne reste point de traînards. On aura soin d'allumer des feux comme à l'ordinaire.

Le Général en chef *prévient les généraux* que ce mouvement rétrograde occasionné par l'arrivée d'une partie de l'armée du prince Charles, ne peut avoir des suites fâcheuses, puisqu'il y a *tout lieu d'espérer* que le général en chef Moreau, profitera de cette circonstance favorable pour attaquer l'ennemi, ce qui rappellera, sans-doute, bientôt sur le Danube, la partie d'armée qui nous force à reculer un instant. C'est dans les momens difficiles où les chefs doivent redoubler de zèle, d'activité et de fermeté, afin de prouver à l'ennemi que l'armée ne se tient point pour battue, malgré qu'elle opère un mouvement rétrograde.

Les équipages se rendront en arrière de Sulzbach, le parc restera au même endroit.

Signé, JOURDAN.

N°. XXVIII.

ORDRE.

Le 24 août 1796.

La division de cavalerie aux ordres du général Bonnaud, partira à minuit, pour se rendre en arrière de Velden, en suivant le chemin jalonné qui passe près de Neukirchen, Holenstein, et Achtel, et cantonnera en arrière de Velden.

Le général Championnet partira immédiatement après la division de cavalerie, et suivra la même route pour aller camper en arrière de Velden.

Le général Grenier partira immédiatement après la division Championnet et suivra la même route pour aller prendre position à sa droite.

Les lieux de campement seront plus particulièrement désignés aux généraux, à leur

arrivée sur le terrain. Ils feront partir leurs parcs de réserve, et leurs pièces de position, au reçu du présent ordre, pour se rendre en arrière de Velden, et ne garderont avec eux que l'artillerie légère.

Le général Collaud partira à minuit, et se dirigera sur Hambach; il suivra la grande route de Bayreuth jusqu'au près de Wilseck, où il la quittera pour marcher sur Velden, en passant par Boden, Wagscheid et Mitteldorf; passera la Pegnitz à Engenthal et ira camper à la gauche du général Grenier.

Le général Lefebvre partira immédiatement après la division Collaud, suivra la même route, et viendra camper à sa gauche. Ces deux généraux feront partir leurs pièces de position et leurs parcs de réserve, au reçu du présent ordre, et les dirigeront par la route qui vient de leur être indiquée.

Les feux seront allumés comme à l'ordinaire; on laissera des postes d'observation pour cacher le départ à l'ennemi, et les généraux Lefebvre et Grenier laisseront une arrière-garde qui ne partira qu'à deux heures (1).

(1) Le général Kleber qui arriva ce jour là, prit le commandement des divisions Collaud et Lefebvre. (*Note de l'Editeur.*)

Le general Bollemont donnera ordre au grand parc de se rendre à Graffenberg.

Signé, JOURDAN.

N°. XXIX.

ORDRE.

Le 28 août 1796.

Le général Bernadotte dont la division doit être réunie aujourd'hui près de Seussling, suivant l'ordre particulier qu'il en a reçu, se mettra en mouvement demain matin à deux heures; après avoir passé la Rednitz à Seussling, l'infanterie et l'artillerie sur le pont qu'on y construit, et la cavalerie au gué, il se portera rapidement sur Hochstet, dont il chassera l'ennemi. Il repoussera tout ce qui se trouvera sur la rive gauche de l'Aisch et fera occuper sur cette rivière, les postes par où l'ennemi pourrait déboucher, pour l'inquiéter dans sa marche. Il éclairera ses flancs jusqu'au moment où les généraux Grenier et Championnet seront parvenus à sa hauteur. Il donnera l'ordre à l'adjudant-général Mireur qui a pris le commandement

de toutes les troupes qui se trouvent à Lemberg, de partir demain matin à deux heures et de se diriger sur Burg-Eberach, d'en chasser l'ennemi, et de le poursuivre rapidement sur le point où il se retirera.

La division de cavalerie se réunira demain matin, à deux heures, près de Seussling, et passera la Rednitz, immédiatement après la division Bernadotte. Le général Bonnaud soutiendra de tout son pouvoir l'attaque de celle-ci, et agira de concert avec elle.

Les *généraux Championnet et Grenier réuniront* leurs divisions à deux heures du matin, à l'exception des avant-postes qui resteront jusqu'à ce qu'ils soient relevés par les divisions de gauche, aux ordres du général Kleber. Aussitôt que ces postes seront relevés, le général Championnet se mettra en marche sur Seussling où il passera la Rednitz, se dirigera ensuite sur Centbechhofen, et delà sur Pomersfelden, au centre du corps d'armée qui marchera sur Hochstet et du détachement qui marchera sur Burg-Eberach, sous les ordres de l'adjudant-général Mireur; il tâchera d'avoir des nouvelles de Burg-Eberach et de Hochstet, interceptera tout ce qui voudra se porter de l'un de ces points sur

l'autre et se rabattra sur Hochstet, aussitôt qu'il sera prévenu que l'adjudant-général Mireur a chassé l'ennemi de Burg-Eberach. Le général Grenier suivra la marche de la division du général Championnet, mais après avoir passé la Rednitz, il se dirigera sur Hochstet par Hallendorf, afin de soutenir les divisions Bernadotte et Bonnaud. Il relevera tous les postes d'observation que la première aura laissés sur l'Aisch, depuis Forcheim jusqu'à Hochstet, et se tiendra en seconde ligne, pour soutenir les points les plus faibles.

Le général Kleber donnera ordres aux deux divisions qu'il commande de se mettre en mouvement à minuit, pour venir prendre position, la droite à Forcheim et la gauche à Ebermanstadt; il réunira ses principales forces aux environs de Forcheim, attendu que le débouché d'Ebermanstadt est facile à garder; il fera partir au reçu du présent ordre, un bataillon, pour venir tenir garnison à Forcheim et y relever celui de la division Championnet qui y est; il fera pareillement relever de suite les avant-postes des divisions Grenier et Championnet, afin que ces deux généraux aient toutes

leurs troupes réunies le plutôt possible. Aussitôt que le gros des troupes du général Kleber sera rassemblé près de Forcheim, il dirigera un corps sur la rive gauche de la Rednitz vers Villersdorf, afin d'attaquer en flanc les troupes qui sont sur l'Aisch ; il jettera un détachement sur Hausen et fera attaquer tous les avant-postes ennemis sur la rive droite de la Rednitz. Enfin, il enverra un parti vers Hollfeld, pour observer ce qui pourrait venir sur Bamberg, par la route de Bayreuth.

Le Général en chef marchera avec la division Bernadotte ; les généraux sont invités à lui faire passer de fréquens rapports.

On attaquera avec impétuosité, et on chargera vigoureusement tout ce qu'on rencontrera ; on évitera surtout de tirailler.

Si l'armée obtient le succès que le Général en chef espère, il prescrira les mouvemens ultérieurs et déterminera la position à prendre. En cas de revers, la retraite s'effectuera sur Bamberg, par les divisions de gauche, et sur Burg-Eberach par les divisions de droite.

Le grand parc reste à Altentorf, et c'est

là qu'on enverra chercher les munitions nécessaires.

Signé, JOURDAN.

N°. XXX.

Le Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

Paris, le 8 septembre 1796.

Nous avions prévu, Citoyen Général, que les deux armées ennemies, en se rapprochant, par l'effet de notre marche progressive, dans l'intérieur de l'Allemagne, le prince Charles acquerrait la facilité de détacher des troupes de l'une à l'autre, avec assez de rapidité pour suspendre momentanément l'offensive des deux armées républicaines; c'est ce qui nous avait déterminé à vous prescrire de livrer bataille au général Wartensleben, ayant sa jonction avec le prince Charles. Nous n'avons donc point été surpris d'apprendre que n'ayant pu empêcher un corps ennemi de se porter sur Neumarkt, d'où il menaçait vos derrières,

vous ayez abandonné la Naab pour vous replier. Aujourd'hui que vous occupez la Rednitz, notre intention est que vous considériez cette position comme nécessaire, et que vous la mettiez à l'abri d'être compromise, malgré toutes les tentatives que pourra faire l'ennemi pour vous ramener sur le Haut-Mein. Etablissez donc sur cette ligne une défensive vigoureuse, en profitant de tout ce que la nature du terrain et les forts qui s'y trouvent, nous présentent d'avantageux, sans cesser de communiquer avec l'armée de Rhin et Moselle, qui continuera d'envahir la Bavière, et tâchera de dissoudre les forces qui lui sont opposées, pendant que vous retiendrez devant vous celles que vous avez à combattre; mais la défense que nous vous prescrivons, ne vous empêchera pas d'attaquer toutes les fois qu'une occasion favorable se présentera d'envoyer des partis, et de vous porter même tout entier au delà de la Rednitz, selon les mouvemens de l'ennemi. Le général Moreau a profité de ceux qu'ils ont faits de votre côté, et vous profiterez de même de celui qu'ils feront probablement pour se porter en force dans la Bavière, lorsqu'ils verront que nous ne nous en laissons pas imposer par leurs manœuvres, et que nous savons pour-

suivre notre plan avec prudence, activité et vigueur. Dans tous les cas, votre terme le plus rétrograde doit être le cours de la Redwitz; cette rivière nous devient en effet indispensable pour servir, au besoin, de front à nos quartiers d'hiver, et principalement aujourd'hui, pour lier votre ligne d'opération qui, d'Ehrenbreitstein, s'étend sur le Danube et jusqu'aux montagnes du Tyrol, tout le terrain compris en arrière de cette ligne, doit être regardé comme irrévocablement destiné à alimenter *la guerre, et il est nécessaire* d'observer avec soin, qu'aucun parti ne s'y introduise, soit pour jeter des alarmes fâcheuses parmi les habitants, soit pour exciter les incursions des garnisons des places du Rhin.

Nous ne doutons pas que, tandis que vous occuperez le prince Charles et le général Wartensleben sur la Redwitz, et que vous accréditerez le bruit que l'armée du Nord envoie 25 mille hommes à votre appui, le général Moreau, dégagé d'une partie des forces qui couvraient la Bavière, ne se prolonge jusqu'à Ratisbonne, en laissant toutefois quelques corps sur son flanc gauche, pour conserver sa communication avec vous. La situation des Autrichiens deviendra alors plus critique, par la dif-

ficulté de leur approvisionnement. Le passage du Lech par l'armée de Rhin et Moselle, doit les avoir vivement étonnés, et c'est ainsi qu'il faut frapper sur-le-champ de grands coups sur les points qu'ils dégarnissent, ce qui nécessite entre vous et le général Moreau, le concert le plus actif.

Vous voyez, citoyen Général, que notre confiance dans la brave armée que vous commandez est inaltérable, et nous sommes persuadés que nous recevrons incessamment de vous les nouvelles les plus satisfaisantes.

Signé, RÉVEILLIÈRE LÉPEAUX, *président*.

N°. XXXI.

Le général Moreau, au général en chef Jourdan.

A Ausgbourg, le 25 août 1796.

J'AI reçu, mon camarade, votre lettre du 22; une marche rétrograde que j'aurais faite sur Ingolstadt, par la rive gauche du Danube, ne vous aurait pas dégagé comme celle que j'ai faite sur le Lech, d'autant plus que j'en avais l'ordre positif du Directoire.

J'ai forcé à gué le Lech, et je vous assure que cela était difficile, la preuve en est dans notre nombre de noyés, plus considérable que celui des tués et blessés. Dans le combat qu'il a fallu livrer au corps de Latour qui gardait cette rivière et la position de Friedberg, il a été complètement battu et dispersé. Nous lui avons pris dix-huit pièces de canon au moins; on en trouve encore dans les bois, et environ deux mille prisonniers.

J'attends de vos nouvelles avec impatience; je suis persuadé que vous aurez résisté à l'effort

que l'ennemi voulait faire contre vous. Le prince Charles avait mené à Wartensleben dix bataillons et un ou deux régimens de cavalerie; le reste de son armée était campé à Ingolstadt, Rain, Friedberg, Landsberg, et près les montagnes du Tyrol. En forçant Latour qui était au centre, j'ai rompu la communication des corps de Condé, Frœhlich et Wolf; nos avant-postes sont à quatre ou cinq lieues de Munich; j'y marche pour empêcher qu'ils ne gardent l'Iser: le prince Charles va me revenir, et cela vous mettra à même de reprendre votre marche vers Ratisbonne. L'électeur de Bavière demande à traiter, ce sera encore douze mille hommes de moins.

Ci-joint le bulletin du chef de l'état-major, au général Ernouf. Le corps de Fering marche droit à Munich, le reste de l'armée marche par la route de Ratisbonne, la gauche vers Neubourg, la droite à la route de Munich.

Signé, MOREAU.

N°. XXXII.

Le général en chef Moreau, au général en chef Jourdan.

A Pfaffenhofen, le 2 septembre 1796.

J'ai envoyé mon cher camarade, un officier pour vous instruire de notre affaire de Friedberg, il n'est pas encore de retour. J'en ai envoyé un autre à Anspach, qui n'a pu vous joindre, *mais qui m'a appris* que vous vous étiez retiré à Bamberg; que le prince Charles commandait l'armée qui vous était opposée; que le général Wartensleben était rappelé, et qu'actuellement j'aurais affaire au général Latour.

Le passage du Lech et le succès que j'ai obtenu contre ce dernier, a forcé le prince Charles à renvoyer toute la cavalerie qu'il avait tirée de cette armée; il a gardé l'infanterie, mais il en a renvoyé du corps de Wartensleben: nous avons fait des prisonniers de sept bataillons de cette armée.

Après le passage du Lech, le général Ferino s'est porté sur Munich; le reste de l'armée a

pris position entre Pfaffenhofen et Neuhourg, sur les deux routes de Ratisbonne. L'ennemi occupant Freising et Landshut, menaçait notre droite; un mouvement plus avancé eût également compromis notre gauche, l'ennemi ayant un débouché à Ingolstadt.

Je voulais forcer le passage de l'Iser lorsque l'ennemi ayant réuni tous ses moyens, a attaqué l'aile gauche avec la plus grande vigueur, hier matin; l'affaire a été extrêmement vive, enfin il a été repoussé avec perte d'un obusier, et d'environ trois cents prisonniers, dont la plupart de cavalerie. Le champ de bataille est couvert de ses morts et de chevaux; la nuit dernière il a disparu. Demain, je ferai essayer le passage de l'Iser à Munich et Freising, et si je puis entamer quelques-uns des corps qui défendent ce passage, je me porterai ou sur Ratisbonne ou sur Dekendorf, et alors toute cette armée sera forcée de s'en revenir, ou de se retirer en Bohême; mais je puis vous assurer que les renforts qui avaient marché contre vous, ou au moins leur équivalent, renvoyé de l'armée de Wartensleben, sont en très-grande partie de retour, ainsi vous êtes en mesure de reprendre l'offensive, ce qui est nécessaire, car sans cela, le prince Charles pourrait

venir menacer mes derrières, ce qui ne m'embarrasserait que pour le transport de mes munitions, mais c'est beaucoup.

Tâchez de me donner le plus souvent possible de vos nouvelles, je ne négligerai aucune occasion de vous faire savoir où je suis.

Signé, MOREAU.

N°. XXXIII.

Le général en chef Moreau (1), *au Général en chef Jourdan.*

A Pfaffenhofen, le 2 septembre 1796.

JE reçois à l'instant votre lettre du 24 août, mon camarade; je vous ai écrit deux lettres ce matin. Un officier que j'ai envoyé vers vous

(1) Cette lettre et les deux précédentes, prouvent combien Moreau était mal informé sur les mouvemens de l'ennemi. Des 28 mille hommes que l'Archiduc avait amenés avec lui, il ne détacha de Neumackt que 8 bataillons et 22 escadrons, sous les ordres de Nauendorf pour couvrir sa communication contre les entreprises de Moreau et renforcer le général Latour.

(*Note de l'Editeur.*)

le 24 aussi d'août, n'est pas encore de retour. J'en avais envoyé un autre à Anspach, qui est de retour, il n'a pu vous joindre; il m'a mandé que vous étiez arrivé le 30 à Bamberg.

Le prince Charles a marché contre vous avec un renfort de son armée de douze bataillons, dont huit de grenadiers, tout au plus de quatre cents hommes chaque, les autres sont du régiment de Manfredini et Franzkinski, cinq régimens de cavalerie; le reste du corps qui a attaqué le général Bernadotte, était tiré d'un camp sous Ratisbonne, qui faisait partie du corps de Wartensleben.

A la nouvelle du passage du Lech, le prince Charles a renvoyé trois régimens de cavalerie, et dix bataillons, avec ordre de me *rattaquer* partout où je serais, ce qui a été exécuté hier, sur l'aile gauche. L'ennemi a été repoussé; sa perte est très-considérable en tués ou blessés. On lui a pris cent chevaux, un obusier, et environ trois cents hommes: il s'est retiré sur Neustadt.

Dès que j'aurai assuré mes flancs, en tâchant de me procurer une tête de pont sur l'Iser, et de chasser l'ennemi d'Ingolstadt, je me porterai sur Ratisbonne.

Avec les camps intermédiaires que le prince

Charles a été obligé de laisser derrière lui, je pense que votre armée réunie, vous serez bientôt en état de reprendre l'offensive, et par conséquent toutes vos positions.

Mr. de Wartensleben est rappelé; le prince Charles a repris le commandement de son armée, et a remis celle-ci à Latour.

Les prisonniers de la 23e. demi-brigade, ont passé ici; ils étaient environ six cents, et une quarantaine de hussards du 4.e régiment, cela me fait croire et désirer que votre perte a été moindre que vous ne le pensiez.

Je tâcherai de vous faire passer, par Anspach, de nos nouvelles; faites en sorte de m'en donner des vôtres par la même voie: il sera facile d'y trouver des gens qui passeront avec des passeports de marchands.

Signé, MOREAU.

No. XXXIV.

Le général Castelverd, au général en chef Jourdan.

A Vallendar, le 10 septembre 1796.

J'AI reçu, il y a une heure seulement, Général, votre lettre du 21 de ce mois, adressée

au général de division Poncet. Ce général est parti ce matin, et a été rejoindre sa division, qui a pris, hier et avant-hier, position entre Ober Lahnstein et Dietz. J'ai remis, sur-le-champ, à l'officier d'artillerie porteur de votre lettre, une réquisition pour trente-six voitures attelées de quatre chevaux, et il est parti de suite par la correspondance, pour se rendre à Andernach, au quartier général du général Ernouf.

Je reçois à l'instant un paquet du Général en chef Beurnonville. Je vous envoie, par un chef de bataillon du génie, la lettre qui vous est adressée, qui se trouvait renfermée dans ce paquet; il doit vous communiquer en même temps, et en détail, les ordres qui me sont donnés. Comme depuis le départ de la lettre du général Beurnonville, les choses ont changé de face, je me crois forcé de vous rendre compte de ma position, et attendre vos ordres qui, par ce moyen, me parviendront sous peu. Le Général en chef croit que le général Poncet est encore au siége d'Ehrenbreitstein, et vous savez sans doute que sa division a quitté le blocus, depuis le 8 du courant: je reste donc ici seul. Je n'ai pas cru devoir partir de suite, 1.° par le défaut de fourrages et de subsistan-

ces, ce qui pourtant ne m'arrêtera pas une minute, si je reçois de vous l'ordre de me mettre en mouvement, parce que je ne sais qu'obéir, et je ne vous dis qu'en passant, que depuis que je suis ici, nos chevaux d'artillerie, etc. n'ont pas une botte de foin; et de plus, l'intention du général Beurnonville étant de réunir les troupes de l'armée du Nord pour former une division agissante de votre armée, je ne pouvais emmener toutes mes troupes, sans laisser à la garnison du fort d'Ehrenbreitstein, la liberté de nous prendre par derrière, ou en laisser une partie devant ce fort, sans contrarier ses dispositions.

J'ai donc cru plus sage, Général, dans la crainte d'arriver à Limbourg et d'y trouver, selon les rapports des fuyards, les divisions de Collaud et de Bernadotte, vous demander vos ordres, vous faire connaître ma position et mes moyens; et, en faisant autant que possible tous mes préparatifs, vous prévenir que le retour du chef de bataillon du génie que je vous dépêche, me trouvera tel que je suis, entièrement à votre disposition.

Voici à-peu-près la force des troupes que je commande ici:

La 22.e demi-brigade, forte de 2000 hommes, officiers compris ;

La 42.e *idem*,	1500
La 66.e *idem*,	1800
6 compagnies d'infanterie légère,	600
2 escad. du 23e. chasseurs à cheval,	250

Ce qui forme un total de 5600 hommes d'infanterie et 250 hommes de cavalerie, auxquels on peut joindre l'artillerie des bataillons, et rien de plus.

Il a été laissé deux compagnies à Cologne, une à Bonn et deux à Dusseldorf. Croiriez-vous nécessaire *de faire porter sur Dusseldorf les* trois compagnies qui sont à Cologne et à Bonn ? cela réuniraît cinq compagnies pour le premier coup de main.

Des trois escadrons du 23.e régiment de chasseurs, un est avec moi, et deux ont été envoyés au général Marceau. Les deux escadrons du 16.e régiment de dragons, venant de la Belgique, ne sont pas encore arrivés.

Signé, CASTELVERD.

P. S. Un officier qui commande la place de Mulheim devant Cologne, me marque à l'instant, et sa lettre est d'hier 9, que des nouvelles adressées à un major palatin, lui annoncent

l'arrivée des Autrichiens, qui se portent à grands pas vers Dusseldorf, et que l'on disait n'être qu'à quinze lieues de l'endroit où il m'écrit.

Je rends compte au général Bournonville, du parti que j'ai pris d'attendre vos ordres, et aussitôt le retour de l'officier du génie, je lui ferai part des ordres que vous me donnerez, en les exécutant sur-le-champ.

Je fais porter à Montebauer cent chasseurs, pour me lier de plus près avec le général Poncet.

N°. XXXV.

Le général Lefebvre, au général en chef Jourdan.

A Wetzlar, le 11 septembre 1796.

Je vous préviens, mon cher Général, que l'ennemi s'est rendu maître de la ville de Giessen, aujourd'hui à trois heures après-midi, et qu'il a pris poste sur la rive gauche de la Lahn. D'après tous les rapports, il me paraît que c'est dans ces environs qu'il a envie de forcer le passage.

Sur la route de Francfort, il n'a encore fait aucune tentative. Il paraît que le corps qui doit

agir sur Wetzlar n'a dû arriver qu'aujourd'hui à Butzbach, ce qui me porterait à croire que l'attaque pourrait être différée jusqu'au 13. Dans tous les cas, il sera reçu, demain tout comme après, si l'idée lui prend d'attaquer; j'occupe toujours sur ma gauche, le village de Dudenhofen. Le général Grenier a rassemblé sa division entre Utzbach et Kinzenbach, afin d'être plus à portée de marcher sur Giessen, si les ennemis avaient décidément résolu l'attaque de ce point avec des forces nombreuses. J'espère que ce mouvement entre parfaitement dans vos dispositions générales.

Signé, LEFEBVRE.

N°. XXXVI.

Le général Lefebvre, au général en chef Jourdan.

A Wetzlar, le 12 septembre 1796.

HIER je vous ai prévenu, mon cher Général, que Giessen était au pouvoir de l'ennemi. Aujourd'hui, je vous préviens que le général Grenier vient de me rendre compte que le corps du général Kray, vient d'y arriver au nombre

de 15 bataillons et 4 régimens de cavalerie ; que l'avant-garde, arrivée hier, s'est portée sur Kirchberg, et a déjà envoyé des partis près de Hohensolms. J'ai pris, en conséquence, la résolution d'envoyer Grenier devant Giessen, et de le renforcer par trois bataillons de la division Championnet et du régiment de cuirassiers ; si moi-même je ne suis pas attaqué en force, je ferai mon possible pour le seconder dans ses opérations.

Le général Championnet m'a rendu compte que l'ennemi était arrivé à Braunfels, aujourd'hui à quatre heures, mais qu'il n'y était pas en force.

Aujourd'hui à deux heures, l'ennemi s'est présenté sur la grande route de Butzbach, au nombre de 600 chevaux ; après quelques tiraillemens, ils ont pris poste dans le bois de Kirechlenbach. Demain, si nous sommes attaqués, nous ferons la plus vive résistance, et l'impossible pour conserver notre position ; je ne crains que le manque de munitions de 8, car le général Grenier m'a dit n'en avoir que deux caissons par pièce, et qu'il n'y en avait plus au parc : en cas de retraite, je suivrai vos intentions.

Signé, LEFEBVRE.

N°. XXXVII.

Le général Marceau, au général en chef Jourdan.

Le 16 septembre 1796.

Il est nuit, mon Général, et c'est encore sur le champ de bataille que je vous écris. L'ennemi a forcé trois fois le débouché de Limbourg et trois fois il a été repoussé avec la plus grande valeur. Sa supériorité ne lui a servi de rien contre *la bravoure* de nos soldats. Nous sommes exténués de fatigue, et nous n'avons plus de munitions pour nos pièces de quatre. Je vous ai marqué que le point de Dietz avait été forcé; je l'ai fait réattaquer, mais les troupes de ma droite n'ont pas donné aussi bien que celles que j'avais le bonheur de commander en personne. L'ennemi est toujours resté maître de la hauteur dont il s'était emparé en avant de Dietz; il a donc un débouché, mais très-petit. Si vous m'envoyez du secours, je tiendrai encore demain, sans quoi, mon Général, je courrai le risque d'une belle déroute; voyez si cela peut vous accommoder. Mon cher Général, 4 bataillons de plus, 6 à 8 escadrons et une compagnie d'artillerie légère, et je réponds de me battre encore demain.

Malgré mon amour pour mes devoirs, demeurez persuadé, mon cher Général, que mon amitié pour vous, entre pour beaucoup dans la défense trop opiniâtre que j'ai faite aujourd'hui. Je vous le répète encore une fois, peu d'affaire a été aussi chaude que celle-ci; je ne connais pas au juste ma perte, mais celle de l'ennemi est innombrable : on peut faire un retranchement sur le point de leurs corps morts. Il me faut un mot de vous, avant demain cinq heures du matin.

Signé, MARCEAU.

N°. XXXVIII.

Le général Castelverd, au général Marceau.

Le 16 septembre 1796, à 10 heures du soir.

JE reçois à l'instant, Général, votre lettre de ce jour, à sept heures du soir, et au même moment, une de la même heure, de l'adjudant général Becker. Il me prévient que la position de Dietz est forcée; que ses troupes occupent sur la hauteur, en arrière de Dietz, les routes qui conduisent à Montebauer et à Holtzappel; il est clair par là, que le débouché de Limbourg est forcé. Je n'hésite donc pas à ordonner, dès

ce moment, la retraite; et, conformément à vos dernières instructions, je vais réunir à moi les troupes de la rive droite de la Lahn sur ma gauche, pour me porter à Montebauer, je préviens de ce mouvement le général Prevost qui commande ma droite et le général Duvignau, commandant les troupes devant Ehrenbreitstein. Je donne ordre au premier de rassembler ses troupes à la position du Coq rouge, en gardant soigneusement les points que vous m'indiquez, et exécuterai du reste tout ce que vous me prescrivez.

Signé, CASTELVERD.

N°. XXXIX.

Le général Marceau, au général en chef Jourdan.

Des hauteurs de Limbourg, le 17 septembre 1796, à 9 heures du matin.

LA certitude où je suis que le prince Charles a fait filer de gros renforts sur le point de Limbourg et Dietz, pendant la nuit, la sotte retraite du général Castelverd, et enfin mon infériorité qui ne me permettrait pas de combattre encore une fois, comme je

l'ai fait hier, sans courir le risque d'être entièrement détruit, me fait prendre le parti de me retirer sur Freylingen ; j'en préviens le général Bernadotte, dont je renvoie les troupes. J'attendrai là, vos ordres et tiendrai, si j'y suis attaqué, avec le dernier acharnement. Je profite du brouillard pour gagner cette marche sur l'ennemi.

Signé, MARCEAU.

N°. XL.

Le général Bernadotte, au général en chef Jourdan.

A Marrienberg, le 18 septembre 1796.

HIER, à mon arrivée à Limbourg, mon Général, j'ai trouvé que le général Marceau, par la retraite précipitée de la droite, avait été obligé de se retirer sur Molsberg ; ma présence déplut aux Autrichiens, leur colère fut dirigée quelques instants contre moi, et dans ces belles et vastes plaines d'Offheim, il déploya une si grande quantité de cavalerie, que j'aurais été excusable, si je m'étais retiré de suite sur Nieder-Difenbach, sans engager

d'affaire ; mais les troupes que j'avais sur les bords de la Lahn, celles du général Simon et du général Klein risquaient beaucoup ; il fallait donc se résoudre à accepter la partie et je ne balançai pas. La canonnade s'engagea ; l'ennemi s'étant déployé, s'avança audacieusement ; je tins jusqu'à midi et demi, époque où je crus que mon intérêt exigeait de me replier, et après avoir la certitude que les troupes de Derne et de Diekirchen s'étaient jointes à moi, et que celles du général Simon effectuaient leur retraite sur Altendorf et Mehrenberg ; je partis donc, après avoir laissé mon arrière-garde commandée par Mireur sur les hauteurs de Nieder-Difenbach, et je fus prendre position à Mehrenberg, pour y attendre le reste de mes troupes. A peine y étais-je arrivé, que j'entendis une assez forte fusillade, et j'aperçus des troupes qui débouchaient par le chemin de Weilbourg à Valderenbach. Le général Klein qui les commandait, m'apprit que le général Simon, que des guides avaient égaré dans sa retraite de Runckel, n'était pas loin. Bientôt ce général parut ; l'ennemi dans les gorges, l'avait, pour ainsi-dire, séparé de la division ; à peine eut-il débouché, que l'ennemi qui avait suivi le général Klein voulut

s'emparer du bois de Mehrenberg; comme cette position lui devenait avantageuse, puisqu'elle lui offrait deux débouchés, je dus ne pas balancer à la défendre. L'action s'engagea, l'affaire fut chaude, j'ai eu une trentaine de morts, beaucoup de blessés; l'ennemi ne pût sortir hors du bois. Un de mes aides-de-camp y a eu son cheval blessé : cette journée aurait été brillante, si les efforts du général Marceau et les miens n'avaient pas été frappés de nullité, par l'abandon précipité de toute la basse Lahn; abandon qui a fait courir de *grands risques au général Marceau*, qui se sont ensuite rejetés sur moi.

Signé, BERNADOTTE.

N°. XLI.

Extrait d'une Dépêche du Directoire exécutif, au général en chef Jourdan.

Paris, le 9 septembre 1796.

..... LES instances avec lesquelles vous avez demandé au Directoire votre remplacement dans le commandement de l'armée de Sambre et Meuse, ont pu seules le porter à obtempérer à cette demande. Il a pensé que les

services que vous n'avez cessé de rendre encore à la République, exigeaient qu'il vous confiât un poste honorable et important. Il s'est déterminé à vous donner le commandement de l'armée du Nord, où vous continuerez jusqu'à ce que les circonstances permettent au Directoire de nouvelles dispositions, à assurer la tranquillité des pays en partie conquis par vos armes. Nous ordonnons aujourd'hui au général en chef Beurnonville, de se rendre sur-le-champ à votre quartier-général, pour prendre, jusqu'à nouvel ordre, le commandement en *chef de l'armée de Sambre et Meuse*. Votre zèle et votre véritable patriotisme nous garantissent que vous vous empresserez de donner à ce général, tous les renseignemens sur les hommes et sur les choses qui lui sont indispensables pour vous remplacer. Il vous remettra en échange des notes sur la situation des pays où vous allez commander.

Signé, CARNOT, président.

N°. XLII

Le Ministre de la guerre, au Général en chef Jourdan.

Paris, le 9 septembre 1796.

Le Directoire exécutif, citoyen Général, s'est déterminé à céder à vos vœux, et il consent que vous quittiez momentanément le commandement d'une armée dont l'activité continuelle retarde le rétablissement de votre santé épuisée par les fatigues de la campagne.

Mais le repos qui vous est dû ne saurait être une *inaction absolue*, et le Gouvernement qui ne veut pas que votre loisir soit perdu pour la République, vous nomme provisoirement au commandement de l'armée du Nord qui, plus sédentaire que celle que vous quittez, convient d'avantage à votre situation actuelle, et vous offre un délassement qui vous était nécessaire et qu'il eut été injuste de vous refuser.

Le général Beurnonville vous remplacera à l'armée de Sambre et Meuse.

J'espère, citoyen Général, que vous aurez bientôt réparé vos forces, et que vous ne tarderez pas à revenir à une armée qui s'est illustrée sous vos ordres, dont votre expérience a préparé les succès, et dont vous

avez su soutenir le courage, lors même qu'elle a été obligée de céder à un ennemi supérieur.

Signé, PETIET.

N°. XLIII.

Le Ministre de la guerre, au genéral en chef Jourdan.

Paris, le 15 septembre 1796.

Je ne veux point laisser partir le citoyen Ducheyron, sans vous renouveler mes regrets de vous voir quitter l'armée de Sambre et Meuse, mais votre santé l'exigeait. Le Gouvernement a pensé qu'il eut été injuste de ne pas acquiescer au vœu que vous lui avez témoigné de prendre quelques momens de repos : ce repos ne sera pas perdu pour la Patrie, puisque de Hollande vous pourrez encore concourir aux succès de l'armée que vous quittez.

Signé, PETIET.

FIN.

TABLEAU comparatif de l'effectif des corps de l'armée de Sambre et Meuse, à l'époque où cette armée marcha en Franconie et à celle de son retour sur le Rhin.

NUMÉROS des corps d'infanterie	Présents sous les armes		Pertes	Prisonniers	OBSERVATIONS
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Totaux	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	

NUMÉROS des corps de cavalerie	Présents sous les armes		Pertes	Prisonniers	OBSERVATIONS
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Totaux	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	

RÉCAPITULATION.

DÉSIGNATION de l'arme	Présens sous les armes en Franconie		Présens sous les armes sur le Rhin		PERTES		Prisonniers	OBSERVATIONS
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Totaux	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	
Totaux généraux	[illegible]		[illegible]		[illegible]			

[illegible]

En reprenant les pertes de l'armée pendant cette suite de la manière suivante :

DATES		
[illegible]	[illegible]	[illegible]
Total		[illegible]

ERRATA.

Pag.	*lig.*	*au lieu de*	*lisez*
8,	17,	la paix général,	la paix générale.
16,	17,	celles du Traerbach,	celles de Traerbach.
44,	9,	*de la note*, le 24,	le 12.
48	*ante pénult.*,	pièce justificative,	pièces justificatives.
63,	5,	de négliger la basse Lahn ; il aurait dû	de négliger la basse Lahn, il aurait du, etc.
65,	2,	Runskel,	Runckel
67,	6,	du général Daurier, lequel	du général Daurier, qui
70,	13,	de son avant-garde ; un nouveau combat *Tableau* n°. V, *dans l'accolade des troupes du général Daurier*, la 10 demi-brigade,	son avant-garde, un nouveau combat 1er. bataillon de la 102e.
83	7,	divisa son corps,	partagea son corps,
87,		le 30	le 18
90,	17,	donnait lieu, cependant	donnait lieu ; cependant
93,	8,	Gemunden	Gemund
95,	*avant dern. lig.*	reprit sa place	repris sa place.
107,	7,	pour le soutenir	pour la soutenir
Ibid.	13,	Naubourg	Nabburg.
118,	6 et 7,	pièce justificative	pièces justificatives.
119,	1re.	de d'Armstadt	de Darmstadt.
120,	22,	le Prince, dans cette	le Prince ; dans cette
121,	16,	pièce justificative	pièces justificatives
125,	2,	alors elles la traversèrent, avec celles de l'Archiduc, et commençaient	alors les Impériaux la traversèrent et commençaient,
126,	24,	Pachelsfeld	Pachetsfeld
132,	22,	sur Pegnitz	sur la Pegnitz
143,	10,	surtout de ceux que Kleber	et surtout ceux que Kleber
Ibid.	14,	sa division n'arriva	la division de ce dernier n'arriva

Pag.	*lig.*	*au lieu de*	*lisez*
144,	5,	*Après l'alinéa, noteoubliée:*	(1) Pendant que les Français opéraient leur mouvement de Forcheim sur Bamberg, le prince de Lichtenstein s'était avancé jusqu'à Eltman, Hotze sur Burg-Eberach et Sztarray vers Pommersfelden.
161,	5,	pièce justificative	pièces justificatives
162,	7et12,	Steinfeld	Estenfeld.
165,	20,	de Euerfeld	d'Euerfeld.
181,	1,	siége de d'Ehrenbreitstein	siége d'Ehrenbreitstein.
188,	19,	Stader	Staader.
189,	12,	pièce justificative	pièces justificatives.
195,	22,	de la gauche	sur la gauche
196,	2,	Biskirchen	Dickirchen.
199,	11,	pièce justificative	pièces justificatives.
200,	11 et 12,	*supprimez:* de Runckel jusqu'à Weilbourg.	
212,	18 et 19,	pièce justificative	pièces justificatives.
219,	11,	gros cors d'observation	gros corps d'observation,
220,	9,	cette objet s'anéantit	cette objection s'anéantit.
241,	20,	sera avancée	sera évacuée.
259,	15,	si le mouvement de l'ennemi l'ont forcée	si les mouvemens de l'ennemi l'ont forcée.
284,	17,	Alsestteubach	Altstettenbach.
290,	4,	leurs bonts	leurs bons
292,	18,	commandée	commandés
279,	5,	l'Alemuhl	l'Altmuhl
324,	17,	ces postes	ses postes
325,	14,	donnera ordres	donnera ordre
347,	19et20,	il déploya	ils déployèrent
		Tableau no. VII, à la colonne de la répartition des pertes, combats sur la Lahn, du côté de Giessen et de Wurtzbourg,	combats sur la Lahn, du côté de Giessen et de Weilbourg.

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 31 October, 2019